

# TELLE QUE JE SUIS

PAR CAMILLE DE VÉRINE



PRIX:

1<sup>fr.</sup>  
1-50



Editions du  
"Petit Echu  
de la Mode"  
1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>m</sup> et le 4<sup>m</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

292694

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION**

**"STELLA"**

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.  
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.  
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
 M. BENDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
 34. *Un Réveil*.  
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz*.  
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Ands CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.  
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.  
 — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur ohemline*. — 190. *L'Amour quand même*.  
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarbaucle*.  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herolt, mécano*.  
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.  
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.  
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.  
 Zénobie FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce  
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'almult ?* —  
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier  
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *l'idèle à son rêve*. —  
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.  
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rumeaux*.  
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*  
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*  
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur.*  
Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*  
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*  
MAGALI : 221. *Le cœur de tante Miche.*  
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les setgles.*  
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*  
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*  
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*  
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*  
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*  
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
Alicia PUJO : 2. *Pour lui!* (Adapté de l'anglais.)  
Eva RAMIÉ : 222. *D'un autre siècle.*  
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*  
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*  
Procopé LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violans.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
Emanuel SOY : 245. *Roman défendu.*  
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend..*  
Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —  
210. *En lutte.*  
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La  
Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —  
61. *L'Inutile Sacrifiée.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune  
fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*  
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*  
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*  
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*  
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix  
de beauté.*  
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C 92694

CAMILLE DE VÉRINE

---

# Telle que je suis



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Telle que je suis

## PREMIERE PARTIE

### I

« Demoiselle, 35 ans, b. s. t. rap., sér. réf., dés. dir. int. de préf. mer ou campagne. Ecrire H. B., Bureau Journal. »

« Ce 5 avril 192...

« Mademoiselle,

« Ayant sous les yeux votre annonce, je vous prie de bien vouloir me communiquer vos références par courrier à l'adresse ci-dessous :

« Monsieur Gildas Sirvan, *Les Terreaux*, par Givry (Yonne).

« Agrérez, Mademoiselle, mes salutations respectueuses.

« G. SIRVAN. »

« Paris, ce 6 avril 192...

« Monsieur,

« Vous pouvez vous renseigner sur moi auprès de M. le Curé de Saint-Etienne-du-Mont, et dans la maison que j'habite depuis sept ans avec une vieille amie, M<sup>lle</sup> Octavie Marbeau, professeur de piano.

« Je pense que ces références vous suffiront, mais, si vous le désirez, je puis vous en fournir d'autres.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« H. BAUDOIN. »  
« 16, rue Rollin. »

« Givry, ce 8 avril 192...

« Mademoiselle,

« Les références que vous me fournissez sont telles que je juge inutile de me renseigner aux adresses indiquées. Je vous engage les yeux fermés, à 300 francs par mois, défrayée de tout. Je compte sur vous d'ici huit jours, espérant que ce délai vous suffira pour vos préparatifs.

« Télégraphiez l'heure d'arrivée; mon cocher vous attendra à la gare. Il se peut que je sois absent; en ce cas, vous voudrez bien prendre en main, à ma place, la direction de ma maison, que je vous prie de considérer comme vôtre. Je crois cependant devoir vous avertir qu'à dater de mon retour, vous aurez à chaperonner trois jeunes filles pendant toute la durée des vacances. Si cette condition essentielle ne vous convenait pas, j'aurais le regret d'être forcé d'interrompre nos pourparlers actuels.

« Ayez donc l'obligeance de me répondre sans retard à ce sujet, et veuillez croire, Mademoiselle, à ma parfaite considération

« G. SIRVAN. »

« Paris, ce 10 avril 192...

« Monsieur,

« J'accepte toutes vos conditions. Il me suffira de trois jours pour préparer mon départ. Vous pouvez donc compter sur moi pour jeudi prochain, 14 courant, au premier train du matin.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

« H. BAUDOIN. »

Le laconisme de cette réponse plut à l'homme d'action qu'était Gildas Sirvan, sous son apparence nonchalante de colon anémié par vingt-huit ans de séjour en Afrique, dans l'oasis de Biskra, aux confins du Grand Désert.

Il avait à peine vingt ans, en effet, quand sa famille, une des plus considérées du Finistère, l'avait envoyé là-bas pour raison de santé. Le pâle soleil de la Bretagne n'était pas assez chaud pour ce grand garçon, qui tenait de sa mère une constitution trop délicate pour faire un marin comme son père et ses frères aînés.

Immédiatement pris au charme de ce beau pays, Sirvan, guéri, s'y était fixé. Il avait acheté peu à peu des kilomètres de dattiers, entre El-Kantara et Biskra, dirigeant son exploitation avec un esprit juste et généreux qui lui avait acquis en même temps le respect et l'affection des indigènes.

Ses parents étaient morts à peu d'intervalle l'un de l'autre. Ses deux frères, officiers de marine comme le père, naviguaient sur toutes les mers du globe. La maison paternelle était échue en partage à l'aîné, Marc Sirvan, qui la louait, toute meublée, à des étrangers, pour en tirer profit pendant ses longues croisières. Exilé loin du pays natal, Gildas Sirvan s'était attaché à cette terre d'Afrique qui lui avait toujours été douce et hospitalière.

Affecté, au Maroc, à l'administration coloniale pendant la Grande Guerre, il y avait rendu de tels services, dans un poste des plus périlleux, que, malgré sa modestie invétérée, il n'avait pu en refuser la juste récompense, et le ruban rouge s'était joint, sur son veston de toile blanche, aux rubans multicolores qui l'ornaient déjà.

Sirvan avait sa résidence d'hiver tout près de Biskra, un petit palais tout blanc, bâti dans un style moitié mauresque, moitié italien, du côté de Fontaine-Chaude. En outre, il possédait, dans l'oasis d'El-Kantara, un vaste chalet, habité toute l'année par son régisseur, et une villa dans la région montagneuse de l'Aurès, pour passer l'été à l'abri des fortes chaleurs. Il chassait la gazelle avec des chefs arabes de ses amis, dont il adoptait alors le costume et les mœurs.

A vivre ainsi une partie de l'année, il aurait perdu peu à peu sa mentalité d'Européen, mais il la retrouvait forcément dans la fréquentation des hauts fonctionnaires et des riches étrangers, malades ou touristes, qui peuplent les somptueux hôtels de Biskra et se retrouvent, le soir, comme à Biarritz ou à Monte-Carlo, dans les salons de jeu et l'élégante salle de spectacle du casino.

A la longue, Sirvan s'était cru si bien acclimaté qu'il

avait négligé le séjour de précaution au pays d'origine, qui s'impose aux coloniaux tous les deux ou trois ans, et, sans y prendre garde, il s'était laissé envahir par une anémie dangereuse. Il avait dû quitter l'Algérie au début du printemps, en 192..., avec interdiction d'y revenir avant un an, au minimum. Son état de santé l'obligeant à s'installer, cette fois, à demeure pour toute la durée de son séjour en France, il s'était adressé, en arrivant à Marseille, à une agence immobilière qui lui avait indiqué un château en Bourgogne, à vendre tout meublé, par suite du décès de son propriétaire.

Sirvan, après l'avoir visité, s'en était rendu immédiatement acquéreur. Il y avait laissé son *boy* Ahmed, un Kabyle d'une trentaine d'années, honnête et dévoué, valet de chambre, maître d'hôtel et cuisinier au besoin, pour organiser sa nouvelle résidence selon ses goûts et ses habitudes, et il avait continué son voyage, *via* Paris et Brest, jusqu'à Londres, où il avait à régler quelques affaires de cœur et d'intérêt.

Un autre serviteur l'accompagnait. Celui-là s'appelait Ali. Il lui avait été donné par son ami, le cheik Mohammed-ben-Kadour, auprès de qui il remplissait les fonctions d'infirmier éventuel. C'était un des derniers descendants d'une très ancienne famille de ces Chaouias guérisseurs, célèbres surtout par leur habileté dans l'art de la trépanation.

Avec son escorte indigène, aussi encombrante que dispendieuse, on prenait partout Sirvan pour quelque prince arabe voyageant incognito. Il en avait la haute mine et l'apathie, réelle ou affectée. Sur son teint clair de Breton, le hâle n'avait pas eu de prise. A peine une légère patine qui, jointe à l'anémie, lui donnait la pâleur aristocratique des Arabes de race pure et de haute lignée. Grand et mince, il portait à peine trente-huit ans, avec presque dix ans de plus en réalité; mais, depuis qu'il était touché par les premières atteintes de la consommation, il s'était légèrement voûté.

Suffisamment riche pour mener la grande vie moderne un an sur trois sans se ruiner, il dépensait largement en France les revenus qu'il tirait de sa ferme et de ses dattiers d'El-Kantara. Comme il n'était ni joueur ni prodigue, il faisait, presque malgré lui, là-bas, des économies que son notaire de Biskra, brave homme, convertissait honnêtement en valeurs de tout repos, tant françaises qu'étrangères. Le colon algérien possédait ainsi

une petite fortune en banque à Londres. Mais ce n'était pas pour cela qu'il avait résolu de traverser la Manche avant de venir se reposer dans sa nouvelle propriété. Il avait, en Angleterre, d'autres intérêts d'ordre plus intime, qui devraient peut-être nécessiter, quelque jour, l'intervention de l'honnête notaire sous la forme d'un contrat de mariage, mais dont il n'avait pas encore à s'occuper pour le moment.

De toutes les offres plus ou moins sérieuses qu'on lui avait faites depuis son annonce, Hélène Baudoin n'avait retenu que celle de ce M. Sirvan, qui l'avait vivement intéressée par suite d'une singulière coïncidence : elle connaissait Givry, et même le château des *Terreaux*, pour y être allée mainte fois en visite avec ses parents, étant tout enfant. La châtelaine d'alors, M<sup>me</sup> d'Aubier, était une ancienne amie de pension de sa mère. Les d'Aubier n'avaient qu'un enfant, une petite fille de l'âge d'Hélène, et M<sup>lle</sup> Baudoin se rappelait avec attendrissement sa pauvre petite amie Geneviève, morte à neuf ans d'un accident terrible. Elle s'était jetée contre un arbre, en courant, un soir, dans une avenue du parc. Une péritonite aiguë l'avait emportée en vingt-quatre heures.

Hélène se rappelait aussi que les cloches s'étaient mises à sonner au moment où la voiture qui l'amenait avec ses parents, pour l'enterrement, passait sur le pont qui traverse la Cure à Givry. C'était au printemps. Toutes les maisons du village, nichées dans la verdure, à flanc de coteau, avaient des lilas fleuris dans leurs jardins, qui embaumaient l'air pur, et les abeilles altérées bourdonnaient le long des clairs ruisseaux. Le contraste était si cruel que, malgré son jeune âge, Hélène l'avait compris.

M. et M<sup>me</sup> d'Aubier, figés dans leur douleur, avaient eu quand même le triste courage de présider le repas d'usage, après la cérémonie, dans la grande salle à manger du château, où l'aristocratie et la bourgeoisie du pays étaient réunies dans une commune compassion pour

un malheur si grand. Les parents d'Hélène s'étaient abstenus, par la suite, de l'amener aux *Terreaux*, par délicatesse, et les relations s'étaient espacées peu à peu, puis avaient cessé complètement entre eux et les châtelains, devenus tout à fait insociables. Ils avaient appris par hasard la mort de M<sup>mo</sup> d'Aubier, et c'était sans doute par suite du décès récent de M. d'Aubier que la propriété était tombée aux mains de Gildas Sirvan.

La faible voix de la vieille demoiselle dont Hélène partageait le modeste appartement, rue Rollin, derrière l'église Saint-Etienne-du-Mont, tira la future gouvernante de M. Sirvan de la profonde rêverie où l'avait plongée ce retour inopiné sur le passé.

— Je comprends votre saisissement, Hélène, et aussi le désir que je lis dans vos yeux de retourner là-bas, dans votre chère Bourgogne; mais j'espère bien que vous n'allez pas vous engager sans prendre vous-même des renseignements sur ce Monsieur?

— Oh! A quoi bon? fit M<sup>lle</sup> Baudoin en souriant, puisque je suis décidée, malgré tout, à accepter ses offres?

D'après ses lettres, qui étaient d'un homme du monde, elle se le figurait très correct, mais sans aucun doute vieux et autoritaire. Cet inconnu lui parlait déjà en maître. Elle ne voulut pas le faire remarquer à M<sup>lle</sup> Octavie, mais cette excellente personne connaissait trop bien son Hélène, nature fière et sensible, pour se laisser abuser par la légèreté apparente de cette réponse, qui lui parut une sorte de défi jeté au destin.

La vieille demoiselle savait, de longue date, combien il est pénible, quand on a été maître chez soi, d'être serviteur chez les autres.

Elle n'avait pas oublié ses premières angoisses, ses premières amertumes de fille d'officier supérieur sans fortune, lorsqu'elle était devenue, à la mort de ses parents, humble maîtresse de piano et de français, d'abord dans une aristocratique pension anglaise, ensuite courant le cachet à vingt sous de l'heure, à Paris. Certes, depuis, elle avait augmenté de beaucoup le prix de ses leçons, mais celui de la vie ayant suivi une progression toujours supérieure, la pauvre M<sup>lle</sup> Octavie n'avait pas fait fortune. Son ambition s'était bornée à amasser, sou à sou, son petit capital actuel, juste la somme nécessaire pour être hospitalisée décemment en cas de maladie, d'opération urgente ou d'impotence absolue.

Hélène avait retrouvé véritablement une seconde mère en cette excellente femme, et cela lui avait donné le courage de vivre après la mort subite de son père et la ruine presque complète qui l'avait suivie.

Démoralisé par la perte prématurée de sa femme, ce père, qu'elle adorait, lui avait laissé, en disparaissant, une situation si embrouillée qu'elle avait dû sacrifier une grande partie de la fortune qui lui revenait de sa mère pour liquider la succession. Il avait fallu vendre leur domaine de Pontaubert, aux environs d'Avallon, le berceau de cette vieille famille bourguignonne, Pontaubert, où Hélène était née, où sa mère était morte. Sept ans s'étaient écoulés depuis, et son cœur en saignait encore.

Elle avait dû également quitter l'appartement trop coûteux qu'ils occupaient l'hiver à Paris, ne gardant de tout le riche mobilier qui le remplissait que quelques souvenirs précieux, avec une partie de la bibliothèque, le linge, l'argenterie et les bijoux de famille.

C'est à ce moment critique de son existence, alors que, ne sachant où se fixer, ne trouvant pas à se loger, Hélène Baudoin vivait en étudiante, au Quartier Latin, dans une modeste pension de famille, que son ancienne maîtresse de piano, M<sup>lle</sup> Marbeau, l'avait tirée d'embarras en lui offrant la moitié de son appartement, devenue libre par suite du départ d'une amie anglaise qui l'occupait.

Hélène avait connu des jours tranquilles et même heureux auprès de la bonne Octavie, mais les années, qui effleurent en passant les têtes brunes ou blondes, pèsent lourdement sur les têtes grises ou blanches et transforment bientôt la maturité encore active et joyeuse en vieillesse débile et morose. M<sup>lle</sup> Marbeau avait soixante-douze ans; devenue presque aveugle et à demi impotente, elle avait dû renoncer à courir le cachet et se résigner à perdre presque toutes ses leçons à domicile. Hélène la remplaçait peu à peu auprès des élèves qui lui restaient fidèles, mais sa santé moins robuste ne lui permettait pas de sortir par tous les temps comme M<sup>lle</sup> Marbeau l'avait fait si courageusement jusque-là, et il avait fallu se résoudre définitivement à se contenter des quelques leçons de musique, d'anglais et de français, données à la maison.

Avec la cherté toujours croissante de la vie, les ressources des deux amies n'étaient plus suffisantes pour

qu'il leur fût possible de vivre désormais sans soucis et sans privations. M<sup>lle</sup> Octavie, heureusement, y voyait encore assez pour se conduire et pour s'occuper de son petit ménage. Une femme de service, qui venait tous les matins, faisait les courses et le gros ouvrage. En outre, une voisine obligeante s'était offerte à tenir compagnie à la vieille demoiselle l'après-midi, et à la soigner en cas d'indisposition. Hélène pouvait donc partir à peu près tranquille.

Elle s'y était résolue pour ne pas voir son amie se priver de la douceur des petites habitudes si chères aux vieillards. Ainsi, il lui était intolérable que M<sup>lle</sup> Octavie ne prit plus de café, elle qui l'adorait.

Certes, il lui était dur de quitter ce nid adoptif que l'excellente fille lui avait fait si douillet. Ensemble, elles avaient vécu en camarades, en artistes, un peu bohèmes. On enviait leur bonne entente et le charme intime de leur humble foyer.

Tandis que M<sup>lle</sup> Baudoin, le cœur serré, préparait silencieusement son mince bagage et mettait en ordre pour une longue absence le petit salon, la chambre et le cabinet de toilette qui composaient son appartement particulier, M<sup>lle</sup> Octavie, qui la suivait pas à pas, donnait libre cours à son imagination romanesque. Elle rêvait, tout haut, pour sa chère Hélène, les plus invraisemblables aventures sentimentales, qui se terminaient toutes, invariablement, par un riche mariage, oubliant que M<sup>lle</sup> Baudoin n'avait plus l'âge qu'on attribue d'ordinaire aux héroïnes des romans d'amour. Malgré ses préoccupations secrètes et le chagrin qu'elle éprouvait à se séparer de sa vieille amie, Hélène ne pouvait s'empêcher de rire en l'écoutant.

— Ma bonne Octavie, ne me regardez pas avec les yeux de la foi, mettez vos lunettes! Nous n'avons plus dix-huit ans, hélas! Et nous ne sommes plus bonnes qu'à faire des chaperons de tout repos pour jeunes filles riches!... Comment me voyez-vous?

Sa voix s'était légèrement altérée au cours de cette joyeuse réplique. Sous la plaisanterie, on sentait l'amertume et la désolation secrète d'une vie sans espoir, à tout jamais brisée. M<sup>lle</sup> Marbeau ne s'y trompa point. Elle mit ses mains débiles sur les épaules de sa compagne et la regarda longuement, attentivement.

— Je vois une grande, belle et bonne fille qui ne paraît certes pas son âge, dit-elle avec une conviction

sincère. On ne vous donnerait pas trente ans, ma chère amie, et nous avons peut-être eu tort de vous en attribuer cinq de plus dans votre annonce. Moi, je n'ai jamais été jolie, et cependant, si j'avais voulu, j'aurais pu être aimée tout comme une autre. La femme qui n'a jamais rencontré l'amour sur son chemin est une exception. Mais il en est, comme vous, qui baissent ou détournent les yeux quand un regard trop expressif se heurte à leur fierté. Or, l'amour est un maître impérieux devant lequel il faut qu'on s'humilie, et nous sommes des orgueilleuses, vous et moi. Pour moi, je ne regrette rien, je n'ai jamais eu le goût du mariage, ni le désir d'aimer un étranger. Ma famille d'abord, quelques bons amis, et mon piano ensuite, voilà ce qui a rempli mon cœur et ma vie. Cela m'a suffi. Je n'ai pas eu de temps à perdre en tendresses éphémères.

— Votre cœur n'en avait pas besoin, Octavie, fit M<sup>lle</sup> Baudoin émue. Je suis forcée d'avouer que le mot « chaperonner » m'a fait faire la grimace. Mon amour-propre s'est cabré, mais je suis résolue à le dompter, et j'espère y parvenir sans efforts trop violents. Il faut bien se faire une raison. Si la perspective de chaperonner les filles ou les petites-filles de mon futur maître n'a rien de réjouissant, celle de revoir mon pays me paraît trop séduisante pour que j'y résiste par simple vanité, pour que j'hésite à accepter, les yeux fermés, comme M. Sirvan, la situation inespérée qui m'est offerte.

— Soit! soupira M<sup>lle</sup> Octavie vaincue. Partez donc, Hélène! Vous êtes plus sage et plus sérieuse que moi. Partez, non pas à l'aventure, mais à la grâce de Dieu!

### III

Hélène avait le cœur bien gros dans le taxi qui l'emmenait à la gare de Lyon, et encore très triste dans le train qui l'emportait vers sa destinée inconnue à travers cette belle campagne bourguignonne qu'elle ne croyait plus jamais revoir. Cependant, à mesure qu'elle se rappro-

chait du but de son voyage et qu'elle égrenait comme un chapelet de souvenirs les noms, jadis si familiers, des petites stations encore endormies que le train matinal réveillait au passage, une joie mystérieuse s'emparait d'elle, malgré son chagrin, malgré son angoisse, malgré tout.

A partir de Cravant, seule dans son compartiment de deuxième classe, elle se tint constamment à la portière. Le temps était doux et pluvieux. Hélène aspirait avec délices l'air du pays natal, un air spécial qui sentait le bois mouillé, la terre forte, le feuillage naissant d'avril, Pétable et la fumée.

Le train, devenu omnibus, s'arrêtait à toutes les stations assez longuement pour que les voyageurs eussent le temps d'admirer le paysage, ou tout au moins le jardinet fleuri qui encadrait la gare. Un peu avant d'arriver à Sermizelles, au bord de la rivière, M<sup>lle</sup> Baudoin reconnut au passage, avec émotion, une grande maison simple et riante, qui était un des anciens châteaux du pays. Ses parents y avaient autrefois de bons amis.

Plus loin, sur un coteau qui barrait l'horizon, c'était Vézelay, avec le joyau de sa cathédrale, dominant sa plaine historique.

L'arrêt pour Givry étant à la gare de Sermizelles, Hélène descendit vivement sur le quai avec sa valise et son sac de nuit, cherchant des yeux, avec une émotion folle, le cocher de M. Sirvan qui devait l'attendre.

Il était là, sans âge, maigre comme un clou, ridé comme une vieille pomme de reinette à la fin de l'hiver, en petite livrée et en casquette, de l'autre côté de la barrière. Il tenait par la bride une belle jument alezane qui piétinait impatiemment dans les brancards d'une de ces toutes petites voitures basses, faites d'un siège étroit monté sur deux grandes roues, qui servent à dresser les chevaux de trait léger.

M<sup>lle</sup> Baudoin ne put s'empêcher de s'étonner à la vue de cet attelage rudimentaire qui eût fait pousser les hauts cris à M<sup>lle</sup> Marbeau. La bonne Octavie, horrifiée, eût certainement protesté :

— Vous n'allez pas monter là dedans, j'espère ?

Mais Hélène, ayant ramassé ses bagages, se dirigeait allégrement vers la sortie, donnait son billet à l'employé sans le regarder, les yeux toujours fixés sur la jument alezane. Le cocher, un ancien jockey réformé par

suite d'un accident en course qui l'avait laissé boiteux, grimaça un sourire qui voulait être aimable en voyant M<sup>lle</sup> Baudoin s'approcher sans crainte de la jument et l'examiner en personne qui connaît les chevaux.

— Belle bête! dit-elle à mi-voix. Tarbaise?...

— Et pur sang! Elle a son *pedigree*, répliqua l'ancien jockey avec orgueil. Mademoiselle s'y connaît! Elle a nom *Stella*, sans doute à cause qu'elle a l'étoile en tête si bien marquée. Moi, je suis Labrèche; le cocher de M. Sirvan. Mademoiselle a fait bon voyage?

— Très bon, je vous remercie, Labrèche.

— Le jardinier est là avec sa charrette pour les bagages. Mademoiselle peut laisser tout ça, il le prendra avec le reste. Si Mademoiselle veut bien lui donner son bulletin, moi je n'ose pas quitter la jument, elle pourrait bien faire des bêtises. Elle est pourtant douce, mais un peu nerveuse, parce qu'elle ne sort pas assez.

Hélène alla donner son bulletin au jardinier qui se reposait, assis sur un chariot, devant la salle des bagages, et qui se leva pour la saluer poliment. Elle revint sans se presser, regardant autour d'elle avec une curiosité émue. La campagne mouillée se dégagait lentement des brumes de la nuit, et l'horizon, à l'orient, s'éclaircissait. Le ciel gris se teintait de rose, délicatement.

— Si Mademoiselle veut bien le permettre, nous allons partir, dit le cocher. *Stella* s'énerve!

Hélène ayant pris place sur le siège étroit du *sulky*, Labrèche s'insinua discrètement à côté d'elle, non sans émettre entre ses dents un «*mâtin!*» admiratif, qui ne s'adressait certainement pas à la jument.

— Mademoiselle n'est pas peureuse! observa-t-il, tandis que la minuscule voiture bondissait sur les cailloux de la route.

— Mon père avait un *cart* que je conduisais à huit ans, expliqua Hélène brièvement, la voix coupée par le vent. Il avait aussi des haras...

— Je comprends! fit Labrèche.

— A deux fins, *Stella*? demanda Hélène.

— Elle aime mieux la selle que les brancards! répondit l'ancien jockey, heureux de trouver à qui parler. *Stella* n'est pas mal, mais nous avons mieux que ça! Mademoiselle verra *Jim*, le bai-brun écossais, et surtout *Anda*, le favori de Monsieur, un comme on n'en voit plus! Ce qu'on appelait dans le temps un genêt d'Espagne, noir, les balzanes blanches, et qui boit dans son

blanc... Pardon, excuse! Ça veut dire qu'il a le museau blanc.

— J'avais compris! dit Hélène, amusée.

— Monsieur a laissé là-bas ses chevaux arabes, poursuivit Labrèche, il n'a pas voulu les faire voyager, et il a eu raison. Alors, il en a acheté d'autres, en arrivant, de droite et de gauche, dans le pays. Quant à la voiture, il n'a pas encore eu le temps de s'en occuper, mais il a dit qu'il en enverrait une de Paris, un *garden*, pour promener ces demoiselles.

Hélène prit le *c* pour un *s* et pensa : « Ce sont ses filles. »

Soudain, comme ils arrivaient au pont, une cloche se mit à tinter. Hélène tressaillit, et Labrèche, surpris, la vit pâlir, impressionnée par le souvenir funèbre que cette sonnerie, à cet endroit, éveillait en elle.

— Vous en faites pas! dit le cocher, bienveillant. C'est pas le glas, c'est l'Angélus. *Stop!*...

Ce dernier mot s'adressait évidemment à *Stella*, qui s'arrêta à regret, et M<sup>lle</sup> Baudoin sauta à terre devant un portail en chêne massif, subitement ouvert par des mains invisibles, comme dans les contes de fées. Elle avait déjà aperçu et reconnu de loin le castel de briques roses, avec ses deux tourelles coiffées d'ardoises pointant à travers les frondaisons encore légères du parc, et ses jardins en terrasses, dont les dernières pelouses bordaient la rivière aux vaguelettes dansantes, qui étincelaient comme des écailles de poisson sous la bruine.

Sans hésiter, Hélène traversa la grande cour entourée de tous côtés par les bâtiments et les communs du château, et se dirigea vers une porte de côté, qui servait aux allées et venues journalières des châtelains comme du personnel. L'entrée d'honneur se trouvait plus loin, surélevée de quelques marches. Labrèche, qui suivait des yeux M<sup>lle</sup> Baudoin d'un air stupéfait, tout en détachant *Stella*, répéta son mot favori : « *Mâtin!* » Et il ajouta à part lui, dans l'expansion irréductible d'une véritable jubilation intérieure :

« Drôle de gouvernante! Elle a le galbe de mon ancienne patronne. C'est M<sup>me</sup> la duchesse, avec vingt ans de moins! »

Cependant, derrière la porte, Hélène avait trouvé Ahmed, le *boy* de M. Sirvan, qui avait entendu la voiture rentrer et qui se hâtait pour recevoir la gouvernante. Il eut, comme Labrèche, un mouvement de surprise en

la voyant, sans doute très différente de la personne attendue. Hélène, aussi étonnée en présence du Kabyle, dit machinalement :

— Je suis Mademoiselle Baudoin.

Ahmed sourit de toutes ses dents blanches.

— Monsieur est en voyage, dit-il en bon français. Il m'a commandé de bien te recevoir et de te donner toutes les clefs. Veux-tu aller dans ta chambre tout de suite, ou dans la salle à manger?

Hélène sourit à son tour, égayée par ce tutoiement familier et touchée d'un accueil qu'elle n'avait pas espéré aussi cordial ni aussi délicat.

— Je prendrai volontiers du thé et des tartines, fit-elle avec simplicité, et je verrai ma chambre ensuite.

— Alors, c'est par ici, dit le Kabyle, qui précéda M<sup>lle</sup> Baudoin le long d'un couloir assez étroit, au bout duquel était une porte qu'il ouvrit. Hélène reconnut la pièce qui servait de salle à manger aux d'Aubier pour la commodité du service, quand ils n'avaient pas d'invités. Elle se trouvait à côté de l'office, qui la séparait de la cuisine. Mais le mobilier avait été renouvelé. Que ce fût par M. Sirvan ou par d'autres avant lui, cela n'avait aucun intérêt pour Hélène, mais c'était un véritable soulagement pour elle que le décor fût transformé, car elle appréhendait la tristesse inévitable des souvenirs attachés aux choses qui survivent aux êtres disparus.

Elle s'approcha vivement de la haute fenêtre, ouverte sur une sorte d'esplanade dont le sable rose était ratissé avec soin. Une balustrade romantique séparait ce vaste espace libre d'un parterre tout en fleur, à la suite duquel le parc descendait, de terrasse en terrasse, jusqu'à la rivière. Cela n'avait pas changé. Hélène retrouvait sur les mêmes pelouses les mêmes massifs de cannas à larges feuilles qui évoquaient, dans son imagination d'enfant, le souvenir de Paul et Virginie s'abritant sous une feuille de bananier.

En la conduisant à sa chambre, après l'avoir servie, Ahmed lui fit visiter le château. Il lui parut plus luxueux qu'autrefois. Son guide lui expliqua avec une vanité naïve que Monsieur avait apporté beaucoup de choses de là-bas dont il aimait à s'entourer, mais qu'il les ramporterait en s'en allant. Hélène n'osa pas demander où, ni quand. Elle s'émut d'apprendre indirectement et par hasard que M. Sirvan ne comptait pas se fixer défini-

tivement à Givry ainsi qu'elle l'espérait et que, par suite, sa situation auprès de lui n'aurait pas la stabilité rêvée. Cette perspective inquiétante la troubla, mais elle s'efforça sagement de l'oublier pour profiter de tout l'agrément qu'elle entrevoyait dans sa position actuelle.

Son installation terminée, et ce ne fut pas long, elle ne put se tenir d'aller faire un tour du côté des écuries pour voir les chevaux. Son père, qui en avait la passion, les lui avait fait aimer avec la même folie. Il lui avait appris à monter dès qu'elle avait pu se tenir sur un poney, et à conduire, ainsi qu'elle l'avait avoué à Labrèche, aussitôt qu'elle avait atteint l'âge de raison. La privation de son sport préféré lui avait paru la plus cruelle de toutes après sa ruine.

Labrèche, qui la voyait hésitante et intimidée, alla au-devant de ses désirs en lui demandant la permission de lui montrer ses chevaux, cinq en tout, dont trois de selle et les autres à deux fins. Comme Hélène s'étonnait de ce luxe de chevaux de selle, Labrèche répondit en levant légèrement les épaules :

— C'est pour apprendre à monter aux demoiselles qui vont venir.

— Ah! C'est juste! balbutia M<sup>lle</sup> Baudoin, qui les avait totalement oubliées. Mais ce qui m'étonne encore davantage, reprit-elle après un instant de silence, c'est de ne pas voir d'automobile dans une maison si bien montée.

— Monsieur doit en ramener une de Paris, répliqua Labrèche. Il a laissé la sienne aussi là-bas, mais il a amené son chauffeur.

Là-bas!... Toujours là-bas!

Hélène, ayant d'abord caressé *Stella*, fit connaissance avec le bai brun écossais, puis avec le noble Andalou noir et blanc, enfin avec *Coquette*, une jument demi-sang, provenant d'un haras landais, et *La Pomme*, qui n'était qu'une bonne bête sans prétentions et sans généalogie, normande d'origine. Elle était douce comme un mouton, et l'ancien jockey (il l'avoua en s'esclaffant) l'avait choisie lui-même tout exprès pour la gouvernante.

Après avoir remercié le complaisant Labrèche et répondu sans fierté au salut respectueux du palefrenier Davenne, M<sup>lle</sup> Baudoin se dirigea vers la cuisine, afin d'entrer immédiatement dans l'exercice de ses fonctions en prenant contact avec le reste du personnel, placé sous sa haute direction par ordre de M. Sirvan.

## IV

La grosse cuisinière, Caroline, préparait « son » déjeuner avec l'aide d'une vieille femme de journée, qui épluchait les légumes.

La cuisine était vaste, mais basse de plafond. Le fourneau se perdait dans l'ombre de la cheminée, haute et profonde. Une longue table, en hêtre comme le buffet, occupait tout un côté de la pièce, devant les deux fenêtres qui donnaient sur la cour. La plupart des étagères étaient garnies d'ustensiles de cuivre : bassines à confitures, marmites et bouilloires ventruées. C'était une cuisine à l'ancienne mode, mais si agréable à revoir telle qu'elle l'avait connue, qu'Hélène ne l'aurait pas voulue plus moderne pour rien au monde.

Séduite par la franchise et la bonté empreintes sur le visage sympathique de M<sup>lle</sup> Baudoin, la grosse Caroline lui avança une chaise d'un air aimable.

— Vous avez été plus matinale que nous aujourd'hui, Mademoiselle, dit-elle en retournant à ses casseroles. Rosalie et moi, nous n'avons même pas entendu la voiture rentrer. Rosalie, c'est la femme de chambre... Cette brave femme-là, c'est la mère Longuet, la Longuette, comme on dit chez nous, une journalière qui vient me donner un coup de main quand elle a fini sa lessive. Il faut que vous connaissiez tout le monde, Mademoiselle! Il y a aussi le chauffeur Amédée, qui est le mari de Rosalie, et puis Ali, un qui ne fait rien que soigner Monsieur quand il a ses accès de fièvre; mais ces deux-là, Monsieur les a emmenés avec lui pour le servir en voyage. Vous avez déjà vu Ahmed, Labrèche, Davenne et le jardinier Médard, c'est tout!

— Ma fil dit la mère Longuet d'un air malicieux, tu n'oublies que la plus belle!

— Oh! celle-là! soupira la cuisinière en levant les yeux au ciel, il vaut mieux ne pas en parler!... Pensez-vous vous plaire ici, Mademoiselle?

— Je l'espère, et je crois que nous nous entendrons très bien, répondit Héléne en regardant autour d'elle pour dissimuler son embarras.

Sa voix douce et un peu hésitante révélait à son insu un cœur sensible, peut-être à l'excès, et une timidité native, aggravée par une éducation trop parfaite.

— Mademoiselle a déjà su apprivoiser ce vieux singe de Labrèche, reprit la cuisinière en riant. Il n'y a personne ici qui puisse en dire autant, pas même Monsieur! Ce n'est point un méchant homme, mais il a, comme on dit, la manie des grandeurs. Parce qu'il a été pendant dix ans au service d'une duchesse, il se croit au-dessus de tout le monde.

— Vraiment? Pourquoi n'y est-il pas resté? fit Héléne avec intérêt.

— Sa patronne est morte subitement, à ce qu'il raconte. Les héritiers ont tout liquidé, et le personnel s'est trouvé sur le pavé. Le pauvre Labrèche espérait finir ses jours dans cette maison-là, il ne s'en consolera jamais.

— Cependant, si j'en juge par ses serviteurs, M. Sirvan doit être un bon maître? interrogea Héléne diplomatiquement.

— Il n'y a pas assez longtemps que je le sers pour connaître son caractère. Tout ce que je sais, c'est qu'il est très généreux.

— Tant mieux pour ceux qui l'entourent, c'est une qualité rare, fit distraitement Héléne pour répondre quelque chose.

Par une porte entr'ouverte, elle apercevait une jeune femme, occupée à coudre, dans une pièce qui paraissait être la lingerie.

— C'est Rosalie, dit Caroline, en réponse à la curiosité évidente de son regard. Rosalie! Montrez-vous donc! M<sup>lle</sup> Hortense voudrait vous voir!

— Je ne m'appelle pas Hortense, fit M<sup>lle</sup> Baudoin en souriant, je m'appelle Héléne!

— Ah! Pardon! s'exclama la grosse Caroline, étonnée. C'est Monsieur qui nous avait dit comme ça que nous devions tous être aux ordres de M<sup>lle</sup> Hortense Baudoin.

— Héléne! répéta M<sup>lle</sup> Baudoin avec un calme affecté.

Au fond, elle était légèrement vexée que M. Sirvan eût supposé qu'elle s'appelait de ce nom royal, mais démodé. Pourquoi Hortense plutôt qu'Héléne ou Henriette? Comment se la figurait-il?... Elle ne put s'em-

pécher de rire à cette idée, et les trois servantes partagèrent sa gaieté sans la comprendre.

— A quelle heure faudra-t-il monter le petit déjeuner de Mademoiselle demain matin? demanda Rosalie, une petite femme brune et vive d'environ vingt-cinq ans.

Elle était d'ordinaire gracieuse et serviable, mais pour l'instant un peu nerveuse par suite de l'absence de son mari.

— Ne vous dérangez pas, Rosalie, je descendrai le prendre ici, répondit vivement Héléne. Ici, sur un coin de la table, comme autrefois! ajouta-t-elle avec un soupir involontaire.

— Vous êtes donc déjà venue aux *Terreaux*? observa la cuisinière avec curiosité.

— Oui, avoua Héléne, les larmes aux yeux. Souvent, quand j'étais petite.

— C'est donc ça que votre figure ne m'était pas inconnue! dit alors la vieille femme qui épluchait toujours ses légumes. Vous ressemblez à votre père! Je vous ai vue avec vos parents du temps des d'Aubier, quand je venais pour la lessive. Pardi! il n'y a pas encore si longtemps! Pourtant, votre famille était riche, dans ce temps-là, Mademoiselle. C'est-il que vous auriez eu des malheurs?

— J'ai tout perdu! répondit laconiquement M<sup>lle</sup> Baudoin.

Pour éviter de nouvelles questions, elle se leva en disant qu'elle avait encore à ranger dans sa chambre, et s'en alla, tout émue de savoir que cette femme avait connu ses parents. Remontée dans sa chambre, elle acheva d'en prendre possession en l'examinant dans tous ses détails.

C'était une belle pièce, avec des meubles modernes d'une élégante simplicité : lit de cuivre, armoire anglaise en acajou ciré, sièges d'acajou et de panne à rayures or et bleu de Sèvres, coiffeuse et table bureau. Une petite porte dissimulée donnait accès au cabinet de toilette, où rien ne manquait. Ahmed avait expliqué à M<sup>lle</sup> Baudoin que sa chambre séparait celle de M. Sirvan des chambres destinées aux jeunes filles, et Héléne avait rougi sans savoir pourquoi.

Lorsque la cloche sonna pour le déjeuner, elle descendit sans hâte, assez tristement. Ahmed l'attendait au bas de l'escalier. Il lui remit, avec un trousseau de clefs volumineux, une enveloppe fermée, à son adresse.

— Monsieur m'a dit de te donner les clefs et l'argent pour le ménage, expliqua le Kabyle. Là dedans, il y a cinq billets de mille francs. Monsieur pense que ça suffira pour quinze jours. S'il reste plus longtemps absent, il t'en enverra d'autres. Moi, je pars ce soir. Je vais retrouver mon maître à Paris, parce qu'il n'a plus besoin de moi ici avec toi.

Hélène, impressionnée, prit les clefs et l'argent et les serra momentanément dans une poche de son costume de voyage, qu'elle n'avait pas encore quitté. Pour la première fois, elle eut conscience de sa nouvelle situation, avec ses devoirs et ses responsabilités. Mais elle avait dirigé pendant plusieurs années la maison paternelle après la mort de sa mère, et la tâche qu'elle avait acceptée n'était pas au-dessus de ses moyens.

Elle se retrouvait là, au contraire, comme dans son élément naturel, mais avec des sentiments nouveaux, étrangers, sans doute inhérents à sa position subalterne, qui consistaient en un vif désir de contenter son maître et une crainte non moins vive de lui déplaire. Sa délicatesse scrupuleuse s'alarmait à l'avance de l'exactitude des comptes qu'il lui faudrait rendre à M. Sirvan, lorsqu'il serait de retour.

Elle employa une grande partie de l'après-midi à écrire à sa vieille amie une longue lettre que le Kabyle promit de porter lui-même à M<sup>lle</sup> Marbeau en arrivant à Paris. Ce devoir d'amitié rempli, après avoir assisté au départ d'Ahmed, M<sup>lle</sup> Baudoin dina toute seule, comme elle avait déjeuné, et, pour ne plus penser à rien, lasse de corps et d'âme, elle se coucha de bonne heure. Elle s'endormit aussitôt, profondément.

## V

Derrière les persiennes closes, le doux soleil d'avril montait dans un ciel pur encore liséré de rose vif à l'horizon. Des oiseaux invisibles pépiaient dans les bosquets de lilas mauve et blanc. Hélène crut s'éveiller en Paradis. Elle sauta à bas de son lit d'un bond souple de

jeune animal plein de force et de vie, et courut ouvrir sa fenêtre.

L'aube entra dans la chambre, fraîche et parfumée comme un bouquet de fête. Hélène joignit les mains et dit avec ferveur :

— Mon Dieu, je vous remercie!

Elle voulait être heureuse et jouir d'un si beau jour sans arrière-pensée triste ou amère. En se penchant, elle vit des papillons blancs voler sur les prés qui bordaient l'autre rive de la Cure encore voilée par la brume matinale. Elle n'avait pas encore eu le temps de descendre jusqu'au bord de l'eau, la veille, et se promit de le faire aussitôt habillée. Mais, après qu'elle eut pris son premier déjeuner d'autrefois, deux œufs sur le plat avec une tasse de thé et plusieurs rôties bien beurrées, elle ne put résister au désir plus vif encore d'aller voir passer les chevaux qu'elle apercevait dans la cour. Labrèche, distrait, lui dit, dès qu'il la vit :

— Madame la duchesse devrait... Oh! Pardon!... Mademoiselle devrait bien monter un peu, à ce matin! *Anda* et *Jim* ont besoin d'être promenés. Mademoiselle montera *Anda*, moi je prendrai le bai-brun, il est moins vif, mais plus court-jointé, ce qui fait qu'il vous a le trot d'un sec, l'animal!

— Mais, fit Hélène, interdite, je ne sais pas trop si je dois me permettre de monter les chevaux de M. Sirvan?

— Puisque c'est Mademoiselle qui commande ici, pourquoi donc qu'elle ne se le permettrait pas? observa simplement Labrèche avec une logique si évidente qu'Hélène ne trouva rien à répliquer.

— D'ailleurs, c'est dans l'intérêt des chevaux! ajouta insidieusement l'ancien jockey pour vaincre les dernières hésitations de M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Je cours m'habiller! dit-elle joyeusement.

Elle avait apporté à tout hasard, pour l'utiliser à la campagne, le dernier costume d'amazone qu'elle avait porté avant sa ruine. Il se trouvait un peu juste, car la vie sédentaire qu'elle avait menée depuis, auprès de sa vieille amie, à Paris, avait légèrement épaissi sa silhouette, mais il allait encore, et, quand elle reparut dans la cour, Labrèche ne put réprimer une grimace de satisfaction, accompagnée d'un « *Mâtin!* » des plus expressifs.

M<sup>lle</sup> Baudoin était en tenue de cavalier, complet gris, avec les molletières de cuir fauve, coiffée d'un feutre

mou, ses belles mains bien gantées. Le palefrenier Davenne, un Parisien de Belleville qui se moquait de tout, ne put s'empêcher de trouver qu'elle avait de l'allure!

— Mademoiselle monte à califourchon? s'exclama Labrèche, ravi. Tout comme M<sup>me</sup> la duchesse, alors!

Confiant au palefrenier le soin de tenir solidement l'Andalou ombrageux, l'ancien jockey aida Hélène à se mettre en selle.

— Comme, je suis devenue lourde! gémit-elle, désolée.

Labrèche répliqua, indulgent :

— Ne vous en faites pas, Madame la d... Mademoiselle! Une bonne petite promenade d'une heure ou deux tous les jours! Ça vous donnera du nerf! Vous avez besoin de maigrir un peu, c'est vrai. Faudra voir à vous mettre à l'entraînement. Vous connaissez le régime : lait, œufs, cervelles, riz de veau, pain rassis ou grillé, riz, sucre, thé, café, kola... Avec ça, un ou deux verres à bordeaux d'alcool de temps en temps, et quelques exercices d'assouplissement soir et matin, vous serez bientôt mince et souple comme un jone.

Hélène ne pouvait pas rire, quelque envie qu'elle en eût, tout occupée à maintenir *Anda* que le palefrenier avait lâché pour ouvrir le portail et qui soufflait d'impatience en raclant le pavé de la cour du bout de ses sabots fins. Labrèche lui avait passé une cravache avec recommandation expresse de ne pas s'en servir. Il n'eut que le temps de sauter sur son cheval, déjà *Anda* filait comme une flèche, et *Jim*, derrière lui, détala immédiatement, martelant de son trot sec le peu qui restait de chair sur les os de Labrèche.

Givry entrevu... dépassé... La route blanche entre les champs, entre les prés, entre les bois sombres... L'ivresse de la vitesse et du grand air... La distraction puissante d'un exercice violent!

Hélène retrouvait la joie de vivre de ses vingt ans, avant ses malheurs, la joie oubliée depuis si longtemps. Excitée, grisée, elle perdait toute prudence. Du dos de la main, elle flattait doucement l'encolure de son cheval, en disant à mi-voix :

— Allons! *Anda! Anda!...* vite!

Le noble animal frémissait de plaisir et précipitait sa course. Il méritait bien son nom. *Jim* avait peine à le suivre. Labrèche, secoué comme un prunier, riait d'aise,

toutes ses rides plissées en accordéon. Mais, sans en avoir l'air, en bon écuyer, il veillait sur Hélène, et, pour modérer son allure, il força *Jim* à ralentir. Ils revinrent au pas de promenade, *Jim* toujours derrière *Anda*, à distance respectueuse.

Ils cheminaient depuis quelques minutes en silence, quand Labrèche, qui paraissait plongé dans une méditation laborieuse, émit tout à coup cette réflexion saugrenue :

— Ahmed avait raison, Mademoiselle devrait apprendre l'arabe!

— Ah! mon Dieu! Pour quoi faire? s'exclama Hélène étonnée.

— Il me disait ça hier, pendant que je le conduisais à la gare, et m'est avis que ça ne serait peut-être pas désagréable à M. Sirvan.

— J'ai toujours cru que Sirvan était un nom breton? insinua M<sup>lle</sup> Baudoin avec toute la diplomatie féminine.

Labrèche, à son tour, regarda la trop jolie gouvernante avec stupéfaction.

— Mademoiselle ne sait donc pas que M. Sirvan est presque un Algérien, depuis si longtemps qu'il vit là-bas, à Biskra, au milieu des Arabes? C'est un vieux colon!

— Non! Je ne le savais pas! dit Hélène brièvement. Alors, il y retournera bientôt, sans doute?

— Pas avant un an, au moins!

— Je veux bien apprendre l'arabe si cela doit être agréable à M. Sirvan, reprit Hélène après un moment de silence, mais avec qui, puisque Ahmed est parti?

— Il y a toujours Aïcha! répliqua Labrèche en clignant de l'œil malicieusement.

— Aïcha? répéta M<sup>lle</sup> Baudoin, stupéfaite.

A ce moment, *Jim*, qui s'ennuyait, avait fini par rejoindre *Anda*, et les deux chevaux trottaient côte à côte.

— Mademoiselle n'a pas encore vu Aïcha, la négresse? Une fille de quinze ans que M. Sirvan a élevée, et qu'il garde par charité. Elle est malade depuis qu'elle est en France, sans ça, elle ne serait pas ici. M. Sirvan la traîne partout avec lui. Elle s'est enfermée dans sa chambre, depuis votre arrivée, par jalousie. C'est Rosalie qui me l'a dit.

M<sup>lle</sup> Baudoin fronça le sourcil et garda le silence le reste du chemin. Jalouse!... Comme si elle pouvait en

core inspirer de la jalousie, à son âge, dans sa situation, à une fille de quinze ans!... Cette Aïcha était folle! Cependant, elle-même, en apprenant l'existence de cette Aïcha que M. Sirvan avait amenée de si loin, n'avait-elle pas senti son cœur se serrer un peu?... Jalousie de servante, tout simplement!

Comme elle passait devant la cuisine, en rentrant par le couloir de service, Hélène entendit son nom prononcé à haute voix et s'arrêta un instant, croyant qu'on l'appelait. Elle comprit tout de suite qu'elle s'était trompée, mais qu'on parlait d'elle sans se gêner, la sachant partie avec Labrèche.

La cuisinière disait à quelqu'un :

— Alors, c'est une demoiselle de la haute?

Rosalie ajouta avec conviction :

— C'est facile à voir pour quand on a été dans la couture. Elle a le bras de la noblesse.

La vieille femme de journée renchérit :

— C'est tout le portrait de son père! Elle est grande et forte comme lui. Ah! c'était un bel homme!... et sa mère était peut-être encore plus jolie qu'elle. On les appelait M. le comte et M<sup>me</sup> la comtesse de Brécy.

Hélène eut un mouvement de dépit et d'ennui. Elle avait espéré garder l'incognito sous ce nom de Baudoin qui précédait, depuis les croisades, celui de ses aïeux. Un de ses ancêtres avait pris la croix en écoutant prêcher saint Bernard dans la plaine de Vézelay. Il avait ajouté au prénom de son dernier fils, né après son retour de Palestine, le nom vénéré de ce Baudoin qui fut roi de Jérusalem. Ce fils, le seul qui lui fût resté par la suite, avait transmis son surnom à sa descendance. Hélas! Ce n'était plus maintenant qu'un nom obscur, sous lequel une pauvre fille, dernier rejeton d'une souche épuisée, abritait son ultime fierté.

A la cuisine, la conversation avait changé de sujet. Caroline disait, en remuant ses casseroles et en goûtant ses sauces :

— Avec tout ça, je n'ai plus d'argent pour le ménage! Je voudrais bien que M<sup>lle</sup> Hélène rentre pour lui en demander.

— Mais elle doit être rentrée! s'écria Rosalie qui travaillait près de la fenêtre. Labrèche est dans la cour avec Davenne, en train de desseller les chevaux.

Hélène s'enfuit, craignant d'être surprise et toute confuse de se surprendre elle-même en flagrant délit de cu-

riosité. Dix minutes plus tard, le temps de changer de costume, elle entra dans la cuisine, mais elle n'y trouva plus ni Caroline, ni Rosalie, ni la mère Longuette.

Il n'y avait là qu'une seule personne, du moins si l'on pouvait appeler de ce nom la forme noire accroupie comme une bête devant la cheminée où l'on gardait constamment du feu sous la cendre. Cette bizarre créature tourna lentement, vers M<sup>lle</sup> Baudoin, une face simiesque, humanisée par de grands yeux expressifs qui flamboyèrent en apercevant Héléne.

C'était la négresse Aïcha. Elle se leva avec une nonchalance affectée, développa, en s'étirant, ses membres longs et souples, bâilla sans discrétion et, bien que très intimidée, au fond, dévisagea avec effronterie la gouvernante, dans laquelle sa jalousie craignait de trouver une rivale.

L'examen attentif qu'elle en fit lui parut sans doute rassurant, car ses yeux s'adoucirent, son visage crispé s'apaisa, un sourire malicieux entr'ouvrit ses lèvres bleues sur des dents de jeune fauve.

— Toi, Héléne! dit-elle familièrement.

— M<sup>lle</sup> Baudoin! corrigea Héléne sans sécheresse, mais avec fermeté, pour rétablir les distances. Et toi, Aïcha?

— Tu sais mon nom? Qui te l'a dit?

Héléne répondit sans hésiter :

— C'est Labrèche. Il m'a dit aussi que tu serais assez gentille pour m'apprendre à parler l'arabe.

— Pourquoi tu veux parler l'arabe? fit Aïcha, d'un air à la fois flatté et soupçonneux.

— Labrèche m'a assuré que cela pourrait être utile à M. Sirvan, expliqua M<sup>lle</sup> Baudoin, qui crut prudent de remplacer le mot « agréable » par un autre moins susceptible d'effaroucher la jalouse Aïcha.

Tout en parlant, elle l'examinait à son tour avec curiosité. Cette fille de quinze ans n'était ni belle ni bien faite, mais elle avait quand même le charme de la jeunesse. Son cou, ses épaules rondes et ses bras nus lui saient comme ceux d'une statue de bronze mouillée. Elle était vêtue d'une sorte de tunique de soie noire sans manches et coiffée d'un foulard noir attaché en serre-tête, qui donnait à son visage un air de nudité d'une étrangeté voulue, comme par coquetterie.

— Moi malade! geignit soudain Aïcha en frissonnant. Moi toujours froid, toujours tousser dans ton sale pays!

Elle ramassa un châle noir à longue frange, qui avait

glissé à terre quand elle s'était levée, et s'enroula dedans, comme un serpent de ménagerie dans sa couverture de laine. Réchauffée, elle reprit avec volubilité, d'une voix rauque et discordante, qui contenait de la tristesse et de la colère :

— Gildas, il voudrait me renvoyer dans mon pays, mais moi ne veux pas m'en aller. Moi veux rester avec lui toujours, ou mourir!

— De quelle race es-tu? demanda Hélène, prise de pitié pour cette créature souffrante. Es-tu Kabyle comme Ahmed?

La négresse secoua la tête négativement.

— Moi Bambara. Moi venue du désert avec ma tribu. Mon père tué, ma mère tuée par brigands. Moi pas vouloir mourir, cacher dans le sable, et puis sauver la nuit, couru, couru comme une autruche, jusqu'à l'oasis où y en a poste français. Et Gildas était là, avec son ami le résident. Il a dit : « Pauvre enfant! » Et il m'a emmenée avec lui.

— Il y a longtemps de cela? fit Hélène, captivée par ce récit romanesque.

— Oh! oui! Beaucoup de temps! Gildas, il dit sept ans.

M<sup>lle</sup> Baudoin s'en voulut immédiatement de n'avoir pu retenir cette question risquée:

— Pourquoi dis-tu Gildas en parlant de ton maître, au lieu de dire Monsieur?

La réplique fut celle que son indiscretion méritait. Aïcha, les yeux baissés, une main sur son cœur, répondit d'un air triste et sérieux :

— Parce que je l'aime!

Et elle retourna, en soupirant, s'accroupir devant le feu, tandis qu'Hélène, interdite, se faisait cette singulière réflexion :

— Il est donc encore d'âge à être aimé?

## VI

— Tous les matins, du temps que Monsieur était ici, j'allais le trouver dans le petit salon qui lui sert de cabinet de travail, pour faire le compte de mes dépenses avec lui. Oui, Mademoiselle!... On voit bien qu'il est habitué à s'occuper de tout. Ainsi, il s'inquiétera si le personnel a besoin de quelque chose pour l'habillement comme pour la nourriture. Il n'est pas exigeant pour le service, pourvu qu'on soit poli et qu'on ait de la bonne volonté. Ce n'est pas un égoïste comme on en voit tant. Il pense toujours aux autres avant que de penser à lui!

M<sup>lle</sup> Baudoin, qui tenait de la cuisinière ces renseignements, élogieux comme des certificats pour une candidature à quelque nouveau prix Montyon décerné au meilleur des maîtres, et qui supposait, à tort ou à raison, ce panégyrique des vertus de M. Sirvan plutôt exagéré, dit un peu ironiquement :

— Vous prétendiez ne pas avoir eu le temps de le connaître!

— Du moins dans ses mauvais moments, répliqua la grosse Caroline. Voilà ce que je voulais dire. Je ne sais pas s'il est toujours bon comme il en a l'air. En tout cas, il faut qu'il ait bien de la patience pour garder Aïcha, « la fille sauvage » comme il l'appelle pour la taquiner. Je vous disais donc, Mademoiselle, pour en revenir à nos moutons, que le livre de comptes est sur le bureau de Monsieur. Vous n'aurez qu'à inscrire les dépenses de la maison à la suite des autres.

— Je vous remercie, Caroline. Je vais tout de suite chercher le livre de comptes pour me mettre au courant.

— Ne vous donnez pas la peine de revenir à la cuisine, mademoiselle Hélène. Vous n'avez qu'à m'attendre au bureau. Je vous suis.

Hélène, un peu troublée, pénétra dans le cabinet de travail, dont elle alla ouvrir les persiennes, et s'assit au bureau de M. Sirvan, avec l'inquiétude vague de quelqu'un qui craint de commettre une indiscretion. Mais ce

malaise dura peu et fit place à une impression toute nouvelle de bien-être et de sécurité. L'ameublement de cette pièce se composait de sièges profonds et d'une bibliothèque basse, en acajou comme le bureau, à grillage doré sur des rideaux de soie vert jade. C'était jadis le petit salon où M<sup>me</sup> d'Aubier recevait ses intimes, mais il avait perdu complètement son aspect un peu vieillot d'alors, et M<sup>lle</sup> Baudoin le trouva « sympathique », pour ne pas dire charmant.

En attendant Caroline, elle songea involontairement à la dangereuse influence qu'une situation telle que la sienne pourrait exercer sur l'esprit d'une pauvre fille, jeune encore et sans avenir, qui n'aurait pas sa fermeté d'âme, et surtout sa fierté. A quelles basses tentations ne serait-elle pas exposée?... Pour continuer à jouer ce rôle de châtelaine qui lui était attribué en l'absence du maître, toute autre, oui! toute autre qu'elle, à sa place, eût rêvé de plaire à M. Sirvan, quel qu'il fût!

Après tout, qui sait? C'était peut-être la merveilleuse aventure rêvée par la naïve M<sup>lle</sup> Marbeau, l'occasion inespérée, sinon unique, de ressaisir la fortune et le rang perdus. Mais Hélène ne se connaissait pas encore une nature d'esclave. Elle ne se voyait pas la rivale d'Aïcha! Cette simple réflexion lui fit monter au front la rougeur ardente de l'orgueil offensé. Elle se promit, dès lors, d'observer dans ses relations futures avec M. Sirvan la plus grande réserve, afin de ne pas donner la moindre prise à la médisance.

D'ailleurs, son inquiétude indéfinie ne provenait-elle pas d'un reste de vanité? Aïcha, en la voyant telle qu'elle était, n'avait-elle pas repris confiance au point de lui avouer son amour pour son maître? Non! Elle ne s'y était pas trompée un instant, et le sourire singulier d'Aïcha avait été pour elle une secrète déception. Ses craintes vagues étaient aussi illusoire que les espérances de M<sup>lle</sup> Marbeau, et, comme pour répondre une fois pour toutes aux divagations absurdes de sa chère vieille amie, elle dit tout haut, en haussant les épaules :

— Trop tard, ma pauvre Octavie! Trop tard!... Nous ne sommes plus à craindre!

Donc, le danger qu'elle redoutait n'était pas en elle, ne viendrait pas d'elle, et elle se croyait à peu près certaine qu'il ne viendrait pas pour elle de M. Sirvan. Jeune fille, elle n'avait pas rencontré, comme disait

M<sup>lle</sup> Octavie, l'amour sur son chemin, et elle n'avait jamais compris le mariage sans l'amour. Ce sentiment, naturel à son cœur tendre et fier, lui avait fait refuser de très beaux partis. Plus tard, quand elle avait perdu la considération qui s'attache à la fortune, elle avait vécu avec le souci constant de garder du moins l'estime et le respect d'elle-même. C'était une noble fille, une charmante fille, et si sa beauté n'avait plus cette fleur de jeunesse qui l'avait idéalisée entre seize et vingt ans, elle n'était pas moins séduisante dans toute sa plénitude. Mais, modeste à l'excès, doutant toujours d'elle, perdant contenance quand on la regardait, Hélène ignorait, ainsi qu'on disait fort justement jadis, le pouvoir de ses charmes, et comme toutes les femmes, même sans coquetterie, elle s'attristait trop tôt de vieillir.

Avant réglé ses comptes avec la cuisinière, elle voulut descendre au bord de la rivière, mais elle dut emprunter les sabots de la mère Longuet, car le soleil n'avait pas encore eu le temps de sécher le sable des allées ni le gazon des pelouses. Les violettes étaient déjà passées, mais toutes les autres fleurs du printemps se dépêchaient de fleurir et d'exhaler leurs senteurs fines et fugitives. Hélène rapporta des brassées de lilas qui embaumèrent bientôt toute la maison. Quand elle eut achevé d'en remplir tous les vases disponibles, elle se trouva complètement désœuvrée.

Le ciel s'était couvert, et la pluie fine d'avril s'était remise à tomber. Hélène, cherchant à s'occuper, parcourut vainement le château et ses dépendances : tout y était dans un ordre parfait. M. Sirvan était bien servi, et le zèle tout neuf de la jeune gouvernante ne trouva nulle part à s'exercer.

Quelques jours se passèrent dans cette inaction complète qui n'était pas sans charme pour une nature à la fois rêveuse et active comme celle d'Hélène. Elle y trouvait un repos bienfaisant pour le corps et pour l'âme. Mais les domestiques, que l'absence du maître laissait dans une oisiveté relative, se seraient ennuyés à périr sans la négresse Aïcha.

Cette fille à demi civilisée était excessive dans toutes les manifestations de ses sentiments, tour à tour agressive ou familière, violente ou prostrée.

Ses excentricités, qui faisaient diversion à la monotonie de l'existence sédentaire des gens du château, constituaient leur principale distraction.

Parfois, leur besogne terminée, les servantes se réunissaient pour prendre l'air à la porte de service qui s'ouvrait sur la route à côté du portail. De là, on apercevait le pont sur la Cure, et les gens du village qui se rendaient à pied ou en voiture à la gare de Sermizelles, ou qui en revenaient. Aïcha, très vaniteuse, aimait à s'y montrer dans ses costumes les plus voyants, et parée de tous ses bijoux. Elle en avait de fort beaux, dus à la générosité de son maître, mêlés à des verroteries sans valeur qui plaisaient davantage encore à cette fille du Désert.

Dans ses moments de gaieté, elle se mettait parfois à hurler comme une louve, à plein gosier, pour rien, pour le plaisir de donner de la voix, tant qu'elle pouvait, au grand émoi des passants, tandis que les servantes se pâmaient de rire. La première fois qu'Hélène avait entendu ces clameurs sauvages, elle était accourue, épouvantée, et la négresse avait répondu à ses questions, à ses reproches, en ricanant :

— Moi y m'amuse!

Hélène pensa :

« Cette fille se moque de nous! »

Mais il fallait la prendre comme elle était. Aïcha aimait faire scandale.

Pendant, M<sup>lle</sup> Baudoin, suivant les conseils de Labrèche, s'était mise à l'entraînement, exercice et régime, et reprenait rapidement une sveltesse qu'elle croyait à jamais perdue. Chaque matin, elle faisait une sortie de plus en plus longue, toujours escortée de son respectueux compagnon, montant l'un ou l'autre des chevaux de M. Sirvan, mais de préférence *Anda*. Labrèche parfait son éducation d'écuyère. Il avait découvert, dans un petit bois voisin du château, une vaste clairière, sablonneuse comme la piste d'un cirque, où il faisait faire de la haute école à son élève. Il avait soin d'Hélène comme si elle eût été sa fille, mais en restant toujours aussi discret avec elle qu'avec son ancienne patronne tant regrettée, dont elle était pour lui une sorte de réincarnation. Bien qu'elle l'en eût prié mainte fois, il ne pouvait pas toujours se défendre de l'appeler Madame la duchesse, soit par distraction, soit pour sa satisfaction personnelle. Cette innocente manie inspirait à M<sup>lle</sup> Baudoin des craintes secrètes pour l'avenir. Elle redoutait que le pauvre homme ne la rendit ridicule en lui donnant ce titre usurpé en présence de M. Sirvan et de « ses demoiselles ». Pour s'occuper

dans l'après-midi, elle s'était décidée à ouvrir le piano ancien, mais encore excellent, qu'elle avait remarqué le jour de son arrivée, dans le grand salon. Elle y passait des heures entières, ayant pris un abonnement de musique à Avallon. Il y avait toujours quelqu'un derrière la porte pour l'écouter. Enfin, elle s'était entendue avec une école de Paris pour prendre des leçons d'arabe par correspondance, s'exerçant à parler avec Aïcha quand la « fille sauvage » était de bonne humeur.

Dans ses lettres à M<sup>lle</sup> Octavie, elle glissait toujours quelques pétales de fleurs pour lui envoyer, disait-elle, un peu du printemps de Givry. Elle lui racontait sa vie aux *Terreaux* presque jour par jour, avec une verve malicieuse qui réjouissait le cœur toujours juvénile de sa vieille amie.

On eût été sans nouvelles de M. Sirvan si le chauffeur Amédée n'avait envoyé de Paris une carte illustrée à sa femme, avec quelques mots et son adresse provisoire. On savait ainsi que le chauffeur devait conduire M. Sirvan en Bretagne, où il avait encore de la famille, et l'accompagner ensuite à Londres où il comptait séjourner quelque temps.

La lecture de cette carte avait plongé tout le personnel du château dans une véritable consternation. Rosalie, mariée depuis six mois seulement, se désolait de l'absence prolongée de son Amédée. Labrèche maugréait à cause des chevaux dont il avait la lourde responsabilité. La grosse Caroline disait qu'elle se rouillait la main à cuisiner simplement pour l'office, parce que M<sup>lle</sup> Baudoin ne comptait pas, à cause de son régime. Aïcha, exaspérée, vociférait des injures mystérieuses dans une langue inconnue, ou bien se lamentait, de sa voix naturelle, sourde et voilée, d'une douceur singulièrement émouvante.

Hélène restait, seule, à peu près indifférente à l'absence de M. Sirvan. Elle appréhendait plutôt son retour qu'elle ne le désirait. Mais, pour se montrer digne de sa confiance, elle s'efforçait de l'imiter dans ses rapports avec ses gens, d'après le peu qu'elle en savait, s'informant de leurs besoins, dirigeant l'emploi de leur temps et s'ingéniant à les occuper pour les distraire, afin que l'idée ne leur vînt pas de s'en aller, tout simplement pour changer de place. Elle était devenue ainsi, en très peu de temps, l'âme de la maison, aimée de tous, et respectée à l'égal du maître absent.

## VII

La situation menaçait de s'éterniser lorsque, dans le courant de la semaine qui suivit le deuxième dimanche après l'arrivée d'Hélène aux *Terreaux*, survinrent des événements sensationnels. Ce fut d'abord une lettre de M. Sirvan adressée à M<sup>lle</sup> Baudoin, mais plutôt collective, contenant quelques ordres pour Labrèche et pour le jardinier, avec un chèque de cinq mille francs qui fit prévoir au personnel que le « patron » ne rentrerait pas de sitôt, du moins pas avant les premiers jours de mai.

Une formule banalement polie terminait cette lettre expédiée avec l'ennui trop visible d'une corvée fastidieuse dont on se débarrasse à la hâte. En post-scriptum, M. Sirvan recommandait à la petite Aïcha d'être convenable avec M<sup>lle</sup> Baudoin, sous peine des pires châtimens, et lui promettait, par contre, de lui rapporter ce qu'elle désirait le plus, si elle était bien sage. La menace lui fit hausser les épaules, mais l'espoir de la récompense la plongea dans les transports d'une joie extravagante.

— Moi y sais quoi! Moi y sais quoi! C'est pour sûr un collier en perles!

— Ça sera d'un bel effet sur ta peau noire! observa ironiquement la grosse Caroline, en même temps que Rosalie s'écriait :

— Ce que tu es coquette, ma pauvre Aïcha!

Hélène souriait, divertie malgré elle par les singeries de la négresse.

Mais, soudain, Aïcha tomba du haut de son bonheur dans un désespoir inexplicable pour M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Y en a pas bon! gémit la négresse en secouant la tête. Moi y n'aura pas le collier de perles, parce que moi y ne veux pas être sage si Gildas revient avec cette sale fille!

— Quelle sale fille? s'inquiéta Hélène alarmée. Est-ce que M. Sirvan serait capable de nous amener ici des... des personnes qui ne seraient pas convenables?

— N'écoutez pas cette folle d'Aïcha, Mademoiselle!

répondit la cuisinière. C'est la jalousie qui la rend mauvaise. Monsieur a dû vous avertir comme nous qu'il y aurait plusieurs jeunes filles aux *Terreaux* pendant les vacances. Aïcha en connaît sûrement une qu'elle déteste, elle ne s'est jamais expliquée là-dessus. Je ne sais pas plus que vous de qui elle veut parler, mais je ne crois pas que Monsieur soit capable de ça. Quoique, après tout, il serait dans son droit, cet homme, et s'il lui plaisait d'amener ici une personne comme vous dites, nous serions bien obligées de la servir!

M<sup>lle</sup> Baudoin resta atterrée, elle n'avait pas prévu tous les aléas de sa nouvelle condition, et elle n'en dormit pas de la nuit.

Mais, le lendemain, le *garden* que M. Sirvan devait acheter à Paris arriva en gare de Sermizelles, où Hélène alla le chercher avec Labrèche qui voulut lui laisser le plaisir de l'étréner, et la joie qu'elle eut de conduire *Stella* attelée à la jolie petite voiture anglaise lui fit oublier toutes ses angoisses de la veille.

Labrèche, assis à sa gauche avec toute la correction d'un valet de pied de grande maison, lui donnait des conseils pleins de sagesse et de prudence :

— Rendez la main, Madame la duch... Pardon! Mademoiselle Hélène! Laissez *Stella* courir, mais sans l'exciter comme vous faisiez pour *Anda* le premier jour où que nous avons promené les chevaux. Vous vous rappelez, mademoiselle Hélène?...

M<sup>lle</sup> Baudoin sourit gaiement. En effet, il lui fallut un véritable effort de volonté pour résister à la tentation de faire de la vitesse.

— N'y a pas à dire, observa Labrèche, un peu plus loin, si Mademoiselle continue à mincir de ce train-là, Mademoiselle sera bientôt en forme pour passer au pè-sage!

— J'ai déjà pris part à des courses d'amateurs, mais il y a de cela au moins sept ou huit ans! avoua Hélène en soupirant au souvenir de ce beau temps passé.

— Ça ne m'étonne pas! répliqua Labrèche. Je n'en savais rien, mais je m'en doutais, ça se voit tout de suite que M<sup>lle</sup> de Brécy a été à bonne école.

— Vous savez qui je suis! s'écria M<sup>lle</sup> Baudoin consternée.

— Je le sais comme les autres, par la mère Longuet, fit-il en grimaçant un sourire. Il fallait bien que M<sup>lle</sup> de Brécy s'attende à être reconnue par quelqu'un en revenant

dans son pays! Mademoiselle n'a pas dû tant changer qu'elle le suppose. Mais soyez tranquille, Mademoiselle! Ça ne sortira pas d'ici, et ce n'est toujours pas par nous que M. Sirvan le saura!

— Oh! je vous en prie, mon bon Labrèche! fit Hélène éperdue. Qu'il ne le sache jamais. Car, s'il l'apprenait, je perdrais ma place, et, je vous le dis à vous qui paraissez sincère et tout dévoué à ceux que vous prenez en affection, j'ai besoin de gagner ma vie!

— N'ayez crainte, mademoiselle Hélène! répondit Labrèche tout ému et tout fier de cette marque de confiance. On s'en doute un peu, et on ne vous trahira pas... Quoique je ne comprends pas très bien pourquoi M. Sirvan, qui est si bon, ne vous garderait pas, sachant qui vous êtes!

— C'est pourtant facile à comprendre, mon pauvre Labrèche! Il n'oserait peut-être plus me commander comme il le fait, poliment mais sans se gêner, et moi, je sentirais davantage l'humiliation de ma servitude.

— Oh! Je comprends à présent! Je me rends compte! Faut-il que je sois bête! s'écria le brave garçon furieux contre lui-même.

En arrivant au château, ils virent l'un et l'autre, avec étonnement, une automobile de grande marque qui stationnait devant le portail ouvert. Le chauffeur était entré seul dans la cour et parlementait avec le palefrenier Davenne, tandis qu'une vieille dame en noir, restée dans la voiture, avait l'air d'attendre une réponse.

Hélène passa aussitôt les guides au cocher qui stoppa, et elle sauta vivement à terre, soucieuse de remplir les devoirs de sa charge, vis-à-vis d'une personne qui faisait demander, évidemment, si M. Sirvan était chez lui. Tout occupée du colloque de son chauffeur avec le palefrenier, la vieille dame n'avait prêté d'abord aucune attention à cette petite voiture qui passait, mais quand elle l'entendit s'arrêter, elle tourna machinalement la tête et poussa un cri de surprise en voyant Hélène qui s'avancait pour lui parler. Au même instant, M<sup>lle</sup> Baudoin la vit de face, distinctement, et resta sidérée.

— Hélène!... Mais c'est Hélène! s'exclamait la vieille dame stupéfaite.

— Madame de Vigneux! murmura M<sup>lle</sup> Baudoin, toute pâle de saisissement.

— Patatras! fit Labrèche à part lui. Aïe! Aïe! Aïe!... Il paraît que nous sommes en pays de connaissance avec M<sup>me</sup> la marquise!

Cependant M<sup>me</sup> de Vigneux examinait Hélène de la tête aux pieds comme si elle n'en croyait pas ses yeux. Son visage fin et spirituel exprimait à la fois une émotion violente et une vive inquiétude.

— Hélène! reprit-elle d'un ton presque sévère, d'où sortez-vous? Qu'est-ce que vous faites ici?

— Mais, chère amie, balbutia M<sup>lle</sup> Baudoïn, perdant la tête, je... je viens de la gare avec Labrèche, le cocher de M. Sirvan, chercher une voiture qu'il nous envoie pour promener ses jeunes filles pendant les vacances... Je suis tout simplement gouvernante chez M. Sirvan! ajouta très vite Hélène, prête à pleurer.

M<sup>me</sup> de Vigneux eut pitié de sa confusion.

— Voyons! voyons! fit-elle avec vivacité. Qu'est-ce que vous me racontez là, ma petite Hélène? Je n'y comprends plus rien. Vous me dites que vous êtes gouvernante chez M. Sirvan? Bien que j'aie de la peine à le croire, j'aime mieux cela que la vilaine idée qui m'était venue tout d'abord en vous voyant toujours si jeune, si fraîche et si charmante. Mais vous me parlez des filles de M. Sirvan, alors je n'y suis plus du tout!... Sirvan n'a pas plus de filles que de garçons. Il n'a jamais eu ni femme ni enfant que je sache!

Hélène ouvrait de grands yeux étonnés et interrogateurs.

— Vous connaissez M. Sirvan mieux que moi répliqua-t-elle en rougissant de sa méprise. Quand je suis arrivée ici, il en était déjà parti, et il n'est pas encore rentré de voyage.

A ce moment, le chauffeur revenait avec Labrèche, qui avait confié *Stella* au palefrenier, et dit respectueusement en s'approchant :

— Madame la marquise, il paraît que M. Sirvan est absent depuis plus de trois semaines, et qu'on ne sait pas encore quand il rentrera.

La marquise répondit avec simplicité :

— C'est bien, Lambert, je vous remercie.

— Mais moi, je peux vous recevoir! dit vivement Hélène, qui reprenait peu à peu possession de ses facultés. M. Sirvan m'a donné pleins pouvoirs. Je suis ici comme chez moi, du moins jusqu'à présent.

— Etes-vous libre maintenant et ce soir, Hélène? demanda M<sup>me</sup> de Vigneux d'un air préoccupé.

— Je puis toujours me rendre libre, répondit M<sup>lle</sup> Baudoïn avec hésitation, en interrogeant scrupuleusement sa

conscience, mais je ne vois rien qui me retienne à la maison aujourd'hui.

— Alors, je vous enlève, ma chère enfant, car tout ceci demande une explication.

— Je ne suis pas présentable! protesta Héléne qui était en costume tailleur.

— Voilà qui m'est bien égal! sourit la marquise en lui montrant sa robe noire très simple.

Il n'y avait rien à répliquer. Héléne céda.

— Alors, chère amie, je vous prierai de m'excuser, je suis obligée de vous faire attendre un instant.

Elle alla donner quelques ordres à Labrèche qui causait avec le chauffeur, et vint rejoindre la marquise qui la fit asseoir avec empressement à côté d'elle. Labrèche ferma la portière, et le chauffeur aussitôt démarra.

Tandis que l'automobile filait à toute allure sur la route d'Avallon, la marquise faisait subir à la pauvre Héléne un interrogatoire en règle, auquel elle répondait brièvement, les larmes aux yeux. Quand elle en vint à parler des privations qu'elle avait voulu éviter à M<sup>lle</sup> Marbeau, M<sup>me</sup> de Vigneux se récria, navrée :

— Ma pauvre enfant! Pourquoi ne pas vous être adressée à moi, la meilleure amie de votre mère, et, de plus, alliée à votre famille! Cela me donne quelques droits sur vous, Héléne, et je suis résolue à les faire valoir. Je vous croyais à l'abri du besoin. Vous vous disiez heureuse auprès de cette bonne Octavie! Vous prétendiez aimer par-dessus tout votre existence indépendante! Je n'ai pas osé insister pour vous avoir auprès de moi, afin de ne pas vous priver de votre chère liberté, mais du moment que vous y renoncez, vous m'appartenez. Je vous tiens, je vous garde!

— Chère amie, je vous suis infiniment reconnaissante de votre bonté, répondit Héléne avec émotion, mais, au risque de vous paraître ingrate, je resterai gouvernante chez M. Sirvan ou ailleurs. Je veux gagner ma vie. C'est mon idée!

— Méchante fille! fit la marquise en l'attirant contre elle pour l'embrasser maternellement. Vous ne voulez pas faire le sacrifice de votre liberté à une vieille amie qui vous traiterait comme son enfant, et vous consentez à la perdre en faveur d'un étranger qui ne saura peut-être pas vous apprécier à votre valeur!

— Ce n'est pas la même chose! sourit Héléne.

— N'espérez rien de Sirvan! dit brusquement la marquise. Il est féru de son Anglaise!

Cette fois, Hélène protesta, cabrée :

— Je n'ai jamais rien espéré de M. Sirvan, pas même des égards! D'ailleurs, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, je ne sais rien de lui. Et qu'il soit féru d'une Anglaise ou entiché d'une négresse, je ne m'en soucie pas plus que de... que de je ne sais pas quoi!

Elle se remit à pleurer d'énervement et de fierté blessée. Son cœur plein d'une désolation secrète et inexprimable débordait, s'épanchait en larmes amères et brûlantes.

— Quelle grande enfant! s'exclama la marquise bouleversée. Ma pauvre Hélène! Ma pauvre chère fille, si courageuse dans l'adversité! Pardonnez-moi cette innocente plaisanterie! J'ai voulu vous taquiner un peu. J'ai eu tort, et je regrette d'avoir ajouté une nouvelle peine à vos chagrins.

— Mais je n'ai pas de peine! Je ne peux pas en avoir! s'écria M<sup>lle</sup> Baudoin en tamponnant désespérément ses yeux avec un mouchoir trop petit pour sécher tant de larmes.

— Eh bien, mon petit enfant, tant mieux! Alors, n'en parlons plus! dit affectueusement la vieille dame qui ajouta avec une gaieté un peu forcée :

— D'ailleurs, nous sommes arrivées.

L'auto franchissait à ce moment une entrée seigneuriale et s'engageait dans une large avenue bordée de beaux arbres et de buissons soigneusement taillés. Le château de Vigneux, situé sur l'une des hautes collines qui environnent la pittoresque petite ville d'Avallon, n'était pas un monument classé, bien que datant évidemment du début de la Renaissance. Détruit en partie par un incendie, il avait été reconstruit avec économie avant l'époque où les millions de la marquise actuelle avaient redoré le blason d'une famille plus noble que fortunée. La façade principale n'avait gardé de son architecture primitive qu'un élégant péristyle, dont les deux colonnettes servaient d'appui au balcon de pierre du premier étage. Un belvédère ajouté, en forme de clocheton, surmontait le toit, juste au-dessus du balcon qui attenait à la chambre de la marquise.

Toutes les fenêtres de cette façade s'ouvraient sur une immense terrasse, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique. De l'autre côté, les bâtiments du château encadraient la grande cour d'honneur et le jardin français,

par lesquels on accédait au parc, admirablement entretenu. Une allée détournée conduisait aux communs.

Malgré sa simplicité sévère, le château de Vigneux n'en constituait pas moins une résidence presque royale et d'aspect grandiose. La marquise y vivait retirée depuis la mort de son mari, c'est-à-dire depuis cinq ou six ans, secondée par son régisseur, ancien fonctionnaire retraité, dans la gestion de son énorme fortune.

Hélène, qui avait perdu l'habitude d'un si grand luxe depuis qu'elle avait rompu par dignité avec les meilleurs amis de sa famille, se trouvait presque intimidée dans son ancien milieu. Cependant le séjour qu'elle venait de faire aux *Terreaux* lui avait rendu en partie son aisance mondaine de jadis. Elle ne perdit pas tout à fait contenance lorsqu'elle se vit en butte à la curiosité de quelques personnes arrivées en l'absence de la marquise et qui prenaient le thé tranquillement dans la petite salle à manger en attendant son retour. C'était de règle à Vigneux. De quatre à six heures, le maître d'hôtel avait ordre de servir tout visiteur qui montait au château, à pied, à cheval ou en voiture. même quand la marquise n'y était pas.

Sur une nappe damassée, à la mode d'autrefois, vingt-cinq couverts en vermeil étincelaient, alternant avec les pièces fragiles d'un service à thé en porcelaine de Chine. Deux laquais circulaient autour de la longue table, avec des plateaux chargés de pâtisseries, de petits fours et de beaux fruits.

Il y avait là deux vénérables douairières des environs, contemporains de M<sup>me</sup> de Vigneux, un vieux curé de campagne, un notaire du pays, et le comte Armand de Girolles, dont le manoir, assez délabré, s'élevait encore fièrement sur le coteau le plus proche de Vigneux. La marquise l'appelait spirituellement : « Mon voisin de coteau ». Le comte, aussitôt, s'écria :

— Mais c'est la petite Hélène ! Presque pas changée ! Quelle bonne surprise ! Gaétan sera bien content de vous revoir, Hélène. Il m'a parlé de vous bien longtemps.

— Vous êtes trop aimables tous les deux, répondit Hélène, touchée. Moi aussi, j'aurai du plaisir à revoir mon bon petit camarade d'autrefois.

— Dirait-on pas qu'il y a un demi-siècle que cette jeune personne a perdu de vue ses anciens amis ? s'exclama M<sup>me</sup> de Vigneux.

— Cela m'a paru si long ! répliqua Hélène avec une

conviction si sincère et si émouvante que la marquise en eut les larmes aux yeux.

— Il faut que je vous présente ma jeune parente, M<sup>lle</sup> Baudoin de Brécy, dit M<sup>me</sup> de Vigneux à ceux de ses hôtes qui ne connaissaient pas Hélène.

Et pour lui éviter les commentaires, sinon les médisances que sa fausse situation pouvait susciter par la suite, elle alla au-devant du danger en expliquant à ses vieux voisins que, pour rendre service à un ancien ami de sa famille, M<sup>lle</sup> de Brécy avait bien voulu consentir à surveiller la maison de M. Sirvan en son absence.

— Quel homme est-ce que ce M. Sirvan? demanda le comte de Girolles du fond de sa barbe blanche.

— Un homme charmant, répondit vivement la marquise, un véritable gentleman!

— Mais où et comment avez-vous fait la connaissance de ce colon algérien, ma chère Emilie? insista le vieil ami jaloux.

— Il y a beau temps que je le connais! répliqua M<sup>me</sup> de Vigneux en riant. Son père m'a fait danser plus d'une fois jadis. C'était un officier de marine très distingué, fort aimable, et qui me faisait l'honneur d'être amoureux de moi. Vous savez que j'ai habité Nice longtemps, jusqu'à la mort de mon pauvre mari. C'est là que j'ai retrouvé Gildas Sirvan il y a quelques années. Il y était venu hiverner pour changer d'air, comme tous les coloniaux y sont obligés sous peine d'anémie, et quand il a acheté le château des *Terreaux*, sa première visite a été pour Vigneux. Je dois avouer qu'elle n'était peut-être pas tout à fait désintéressée. Sirvan voulait monter son écurie; il savait, par son cocher Labrèche, que je voulais me défaire d'un de mes chevaux de selle et c'est à lui que j'ai vendu *Anda*.

Hélène ne put retenir une exclamation de surprise :

— Je monte *Anda* presque tous les jours! s'écria-t-elle presque involontairement.

— Mes compliments, Mademoiselle! fit le notaire étonné. Cela prouve que vous n'en êtes pas à vos débuts sur une selle d'amazone.

— Pardon! précisa Hélène en souriant. C'est en cavalier que je promène *Anda*.

— Si j'avais su! s'exclama la marquise. Moi qui l'ai vendu parce que je le trouvais trop vif!

— Il est plus doux que *Jim* qui est plus court-jointé, s'empressa de dire Hélène pour la rassurer.

Et elle ajouta afin de détourner d'elle-même l'attention générale :

— Alors, vous montez toujours, chère amie?

— Hélas! non! Mes rhumatismes m'en empêchent, mais je fais un peu courir mes chevaux, cela m'amuse. Et puisque vous montez *Anda*, ma petite Hélène, vous pourriez bien prendre part à notre prochaine course d'amateurs, sur *Perce-Neige*, mon favori, pur sang français. Cela me ferait plaisir.

— Je ne montais plus depuis des années, et je croyais bien ne jamais m'y remettre, répondit M<sup>lle</sup> de Brécy, mais je travaille très sérieusement depuis trois semaines avec Labrèche, qui est un ancien jockey, et il m'assure que je serai bientôt en forme.

— Je suis enchantée! déclara la marquise.

Elle se leva pour reconduire les deux douairières qui étaient attendues, mais retint à dîner, avec Hélène, le vénérable curé, le notaire et le comte de Girolles, et ils firent ensemble un tour de parc en attendant qu'on sonnât la cloche pour avertir la marquise que le maître d'hôtel était prêt à servir.

## VIII

La vieille dame avait pris le bras d'Hélène et poursuivait avec elle la conversation commencée pendant le trajet des *Terreaux* à Vigneux. Les trois hommes, qui causaient avec animation de choses d'intérêt local, les suivaient de plus en plus loin.

— Je vous croyais toujours à Nice! dit tout de suite Hélène pour s'excuser. Je ne pensais pas vous rencontrer ici. Et puis, je me trouvais tellement changée qu'il me semblait que personne ne pourrait me reconnaître.

— Enfin! Quand vous en aurez assez, du beau Sirvan et de sa smala, j'espère que vous n'irez pas ailleurs que chez moi, vilaine fille? fit la marquise, moitié riant, moitié sérieuse.

— Je vous le promets! répondit Hélène sur le même ton. Si mon maître me rend trop malheureuse, je viendrai vous demander asile et protection. Mais il est écrit

que j'apprendrai tout ce qui concerne M. Sirvan « au compte-gouttes », comme dirait le palefrenier Davenne, un pur faubourien de Paris.

La marquise s'amusa comme un enfant de cette expression suggestive.

— Figurez-vous, chère amie, reprit Héléne en riant un peu nerveusement, que je n'ai encore osé demander à personne des renseignements précis sur M. Sirvan! Je voudrais pourtant bien savoir à quoi m'en tenir sur son compte, quand ce ne serait que pour ne pas faire de gaffes en parlant de lui, ou en lui parlant.

— C'est juste! Eh bien, je crois que vous ne pouviez pas mieux tomber, Héléne, et c'est dommage que Sirvan se soit entiché de cette Anglaise... Enfin! Qui vivra verra!

— Voilà une chose à laquelle je pourrais peut-être songer si j'avais encore dix-huit ans, fit M<sup>lle</sup> Baudoin d'un air moqueur, mais comme j'en ai trente, et que même si j'avais quelque chance de plaire à M. Sirvan, je ne me sentirais jamais le courage de faire un mariage de convenances, il est inutile d'y penser pour moi.

— Vous êtes bien sûre de vous, ma petite amie! Prenez garde! Vous connaissez le proverbe : Il ne faut jamais dire « fontaine... » Vous pourriez plus mal choisir! Gildas Sirvan est de vieille et excellente souche bretonne. Il compte un amiral et plusieurs officiers supérieurs parmi ses ancêtres. Il habite d'ordinaire l'Algérie où il exploite, ou plutôt fait exploiter par un régisseur, d'immenses propriétés. Il possède des kilomètres de dattiers dans l'oasis d'El-Kantara, et je crois aussi, des champs d'orangers et de mandariniers dans la région de Constantine. Sa fortune est déjà considérable et s'accroît chaque année de ses revenus qu'il n'arrive pas à dépenser là-bas, n'étant ni débauché, ni joueur. La négresse Aïcha est une pauvre petite fille qu'il a recueillie, élevée, et qu'il garde par pitié, ce qui prouve son bon cœur. Cela vous suffit-il, Héléne?

— Non, Madame! Il y a encore l'Anglaise!

— Ah! oui, cette Bessie Rohoam? Eh bien, il l'a connue à Biskra, où son père s'occupait de l'exportation des produits indigènes pour le compte d'une maison de Londres. Sirvan faisait des affaires avec lui. Cet homme étant mort là-bas, laissant sa femme et sa fille absolument sans ressources, car ce n'était en somme qu'un simple courtier qui gagnait tout juste de quoi vivre au jour le jour,

Sirvan, avec sa générosité habituelle, a rapatrié la veuve et l'orpheline et pourvu à tous leurs besoins. Il leur a acheté un petit cottage au bord de la mer où elles vivent de ses bienfaits. Il espère peut-être ainsi gagner le cœur de cette jeune fille, l'insensé! Comme si l'ingratitude n'était pas la conséquence inévitable de la bienfaisance!

— Pas toujours, chère amie! protesta Hélène. La négresse Aïcha, qui n'est plus une petite fille, est folle de son maître qui la comble de cadeaux.

— L'exception confirme la règle, sourit la marquise. Mais, vraiment, elle aime tant que ça son maître, cette pauvre Aïcha? Alors, comment va-t-elle se conduire vis-à-vis de la bien-aimée de Sirvan? Car il est parti en Angleterre tout exprès pour la voir et avec l'intention de l'inviter à passer deux ou trois mois aux *Terreaux* sans sa bonne femme de mère. C'est afin de pouvoir arriver à ce résultat que ce pauvre garçon se donne en ce moment un mal inouï pour réunir chez lui deux ou trois autres jeunes filles, nièces ou cousines, et qu'il a pris une gouvernante sérieuse pour leur servir de chaperon, parce que, sans cela, ce ne serait pas convenable!

— Je commence à comprendre! dit M<sup>lle</sup> Baudoin en riant. Maintenant, je n'ai plus qu'une seule question à vous faire, et j'y tiens pour éviter la surprise, plus ou moins flatteuse pour M. Sirvan, du premier abord. Quel âge a-t-il?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? répliqua la vieille dame avec malice. Vous êtes trop bien élevée pour ne pas savoir dissimuler vos impressions en présence de quelqu'un que vous voyez pour la première fois. C'est de la curiosité pure, et, pour vous en punir, je vous laisse à deviner l'âge de Gildas Sirvan. Il aime, et il est aimé... Vous pouvez déjà vous former une opinion sur ces données précises. Comment vous le figuriez-vous?

— Mais... plutôt vieux, autoritaire, et naturellement égoïste comme la plupart des hommes. J'ai appris, depuis mon arrivée, que j'avais porté sur lui un jugement téméraire. Tous ceux qui le connaissent disent qu'il est doux, bon et généreux. Alors, je puis bien me tromper sur le reste!

— Hé! là!... N'allez pas croire que c'est un Adonis! Ne vous emballez pas, ma petite amie, vous auriez une déception! Sirvan est un homme entre deux âges, grand, mais pas trop, mince, ou plutôt amaigri par l'anémie des

coloniaux qui l'oblige à venir se faire soigner en France. Il est blond, de ce blond éteint qui rappelle le pâle soleil de la Bretagne au ciel toujours voilé, mais ses cheveux commencent à s'argenter aux temps. Il a le visage rasé comme un Américain. C'est un homme fort distingué, mais un peu braque, avec lequel vous aurez des surprises, Hélène, je vous en avertis. Après tout, comme vous n'êtes pas mariée avec lui, ses caprices et ses bizarreries vous seront indifférents, ou si Gildas vous ennuie par trop, vous céderez la maison à l'Anglaise, et c'est moi qui bénéficierai de la liquidation. N'est-ce pas, ma petite Hélène?

M<sup>lle</sup> Baudoin, rêveuse, dut faire un effort pour répondre sans hésitation trop apparente :

— Sans doute, ma chère, mon excellente amie, puisque j'ai vous l'ai promis. Cependant, je ne pourrai pas, hélas! rester toujours auprès de vous. J'ai mon petit chez moi à Paris, et je ne l'abandonnerai pas tout à fait tant que ma bonne vieille Marbeau ne m'aura pas quittée pour toujours.

— Vous êtes fidèle à vos affections, Hélène. Cela me donne quelque espoir de vous avoir à moi quand vous serez seule au monde!

Hélène protesta vivement contre cette boutade de la marquise.

— Mais vous avez encore de la famille, je crois, reprit M<sup>me</sup> de Vigneux. Je ne m'explique pas votre isolement.

— Je vous l'ai déjà dit, chère amie, c'est moi qui l'ai voulu. La famille très dispersée qui me reste consiste en cousins plus ou moins éloignés, avec lesquels mes parents n'avaient conservé que de vagues relations. Elle ne me doit rien, et je ne veux rien lui devoir.

— Au fond, vous avez bien raison, conclut la marquise, et je vous en estime davantage. Mais j'avoue que cela me chagrine de vous savoir aux gages de Sirvan, et destinée à chaperonner son Anglaise. Vous n'êtes pas à votre place, Hélène! Ne restez pas chez Sirvan! Allez-vous-en avant qu'il n'arrive.... Je voudrais qu'il ne vous vît pas dans cette condition subalterne!

— Je ne peux pas! répondit M<sup>lle</sup> Baudoin en baissant la tête pour cacher son émotion. Je ne dois remettre qu'à M. Sirvan les clefs qui m'ont été confiées. Je ne dois pas désertier mon poste. Il me semble que ce n'est pas sérieux ni honnête.

— Ma pauvre Hélène! Je crains que votre délicatesse

trop scrupuleuse ne vous prépare bien des soucis, et peut-être bien des chagrins!

— Oh! répliqua M<sup>lle</sup> de Brécy avec amertume, les soucis et les chagrins, je n'en suis plus à les compter! Ceux qui m'attendent chez M. Sirvan sont bien peu de chose auprès de ceux dont j'ai pris l'habitude.

La marquise, frappée par la justesse de cette réponse, n'osa plus insister. Tout en parlant, elle avait ramené ses invités dans la direction du château, car ses jambes rhumatisantes étaient vite lasses et ne lui permettaient pas de bien longues promenades. On attendit dans la bibliothèque le moment de passer à table.

Le couvert, pour les cinq convives, était mis cette fois dans la grande salle à manger, la marquise voulant faire honneur à ses hôtes. Ils étaient perdus dans cette vaste pièce meublée simplement d'argentières et décorée de tapisseries anciennes. Les chaises étaient de style Louis XIV, en bois doré, recouvertes de tapisserie au petit point. Un énorme lustre de cristal éclairait la table. Le service était d'une irréprochable correction. Il y avait un laquais pour deux convives, et un maître d'hôtel qui s'occupait surtout de la vieille marquise. Elle l'appelait par son prénom, avec une simplicité de vraie grande dame, et lui parlait d'un ton affectueux et poli :

— Valentin, voulez-vous avoir l'obligeance de fermer la fenêtre? Valentin, offrez encore un peu de Chablis à M. le Curé, le vous prie!

Valentin, avec un demi-sourire discret, répondait tranquillement :

— Oui, Madame la marquise. Bien, Madame la marquise.

Tandis que le comte de Girolles parlait chevaux et courses avec Hélène et la marquise, le curé et le notaire causaient entre eux à mi-voix et commentaient le menu et les vins en connaisseurs.

Dès que le maître d'hôtel eut servi le café et les liqueurs dans la bibliothèque, qui servait de fumeur, Hélène demanda la permission de se retirer pour ne pas inquiéter les gens des *Terreaux*. M<sup>me</sup> de Vigneux la fit reconduire dans son automobile où elle alla l'installer et l'embrasser affectueusement au moment de son départ.

« En vérité, pensait M<sup>lle</sup> Baudoïn tandis que le chauffeur freinait pour descendre le chemin en lacet qui conduisait à la grande route, en vérité, je commence à croire que cette œuvre d'Octavi avait raison!... Quelle aventure! »

## IX

Le petit cottage habité par miss Bessie Roboam et sa mère, avec ses balcons fleuris et son petit jardin plein de roses, avait l'air d'un Paradis en miniature. Extérieurement entretenu par un jardinier à l'année, il ne différait en rien des coquettes villas qui se suivaient à la file tout le long d'une modeste, mais charmante plage, voisine de l'aristocratique Brighton.

Par contre, l'intérieur en était si négligé qu'il fallait une paresse et un désordre incurables pour constater un contraste si choquant sans essayer d'y remédier. Miss Roboam et sa mère prenaient le thé de cinq heures sur le coin d'une table encore encombrée de la vaisselle sale et des restes d'un ou deux repas précédents, peut-être même de ceux de la veille. Dans les chambres voisines, les lits n'étaient pas encore faits. Des vêtements, du linge de nuit, des chaussures traînaient partout.

Mrs Roboam, obèse et fanée, débordait d'un vieux peignoir plein de taches et d'accrocs, mais la svelte Bessie était fraîche comme une rose dans sa claire robe d'été. Miss Roboam était une jolie fille de dix-huit à vingt ans, très grande et très mince. Ses cheveux presque ras et soigneusement lissés, à la dernière mode du moment, lui faisaient une petite tête ronde de garçonnet de douze ans. Elle en avait aussi le visage enfantin, à petits traits puérils, mais ses yeux rusés et froids en démentaient l'apparente naïveté.

— Eh bien, avez-vous vu Bob au tennis cet après-midi ? demanda la mère avec un empressement voisin de l'impatience dès que la jeune fille, qui venait de rentrer, eut achevé son thé et ses tranches de *cake* au raisin.

Mrs Roboam avait peut-être été jolie dans sa première jeunesse, mais, ayant passé presque toute sa vie aux colonies, elle s'était laissé envahir par un embonpoint excessif évidemment dû à sa paresse naturelle autant qu'aux climats exagérés qu'elle avait eus à subir. À quarante ans à peine, elle était déjà hors d'âge, bouffie jusqu'aux yeux.

Miss Bessie répondit à sa question d'un air maussade :

— Je l'ai vu. Je lui ai dit de ne pas venir ce soir parce que vous étiez souffrante. Il n'avait pas l'air content. C'est qu'il est jaloux comme un tigre! Ah! si j'avais su!

— Oui! Si nous avions su! gémit la mère. Mais qui aurait pu jamais se douter d'une chose si extraordinaire et en même temps si contrariante? Faut-il avoir pris tant de peine pour amener ce garçon à vouloir vous épouser, et se voir obligée de s'en donner autant pour s'en débarrasser? C'est tout de même vexant!

— Vous n'en direz jamais autant là-dessus que j'en pense! répliqua Bessie avec humeur. Je ne sais plus que dire ni que faire maintenant, pour rompre avec Bob. Vous comprenez bien, ma mère, qu'un flirt, pour se terminer par des fiançailles, ne va pas sans quelques petites faveurs accordées par la jeune fille à son futur mari. Et plus on a serré les liens de peur de voir le fiancé s'envoler comme un beau rêve, plus ils sont difficiles à dénouer.

— On les brise! dit tout bas Mrs Roboam sans oser regarder sa fille.

— Sans doute! Mais il faut quand même du temps pour scier une chaîne ou limer un barreau. Laissez-moi préparer mon évacion, ma mère, sans me troubler et m'énervier par vos plaintes et vos récriminations inutiles.

Cette dure réponse n'empêcha pas la mère de s'exclamer lamentablement :

— Dire que Bob nous paraissait un si beau parti! Et voilà l'autre qui nous arrive sans crier gare, avec ses projets sur vous! Est-ce qu'il n'aurait pas pu vous en parler là-bas, avant notre départ, aussi? Vous ne vous seriez pas engagée si avant avec Robert Arton!

— Je ne pouvais pourtant pas deviner que cet homme qui pourrait être mon père était amoureux de moi! fit rageusement Bessie.

— Un homme si riche, et tellement au-dessus de nous! poursuivit la veuve du courtier en fruits. Un homme à qui nous devons le toit qui nous abrite et le pain que nous mangeons! Quand ce ne serait que par reconnaissance pour l'ami de votre pauvre père, et notre bienfaiteur, vous devriez l'épouser, Bessie.

— Mais, après tout, il ne m'a pas encore dit qu'il m'aimait, objecta sèchement la jeune fille. Nous nous faisons peut-être des illusions?

— Allons donc! Cela saute aux yeux! Lorsqu'il est arrivé hier, il était si ému qu'il en tremblait. Il a eu l'air très désappointé de me trouver seule, et quand vous êtes rentrée, Bessie, et qu'il vous a aperçue à la porte du jardin, il est devenu tout pâle. Enfin, cette invitation à passer les vacances chez lui avec sa nièce et sa cousine, c'est clair! Il n'est pas sûr d'être accepté, à cause de son âge, et il veut chercher à vous plaire, à se faire aimer de vous, à force de générosité. Il veut peut-être aussi vous habituer à lui et à son genre de vie.

— Dites à ses exigences, à ses manies! fit miss Bessie avec ironie, en haussant les épaules d'un air désabusé.

Mrs Roboam ouvrit de grands yeux étonnés, aussi grands, du moins, qu'elle pouvait les ouvrir :

— Mais il n'est pas encore assez vieux pour avoir des manies, observa-t-elle d'une voix inquiète. Il n'a pas cinquante ans, il est encore très bien et il a l'air très bon! Je ne vous comprends pas, Bessie, on dirait que vous le détestez!

— Il m'était complètement indifférent jusqu'ici, mais je lui en veux de ne pas m'avoir laissé soupçonner plus tôt ses sentiments, et de venir à présent m'obliger à rompre mon mariage avec Robert Arton!

— Vous aimez donc Bob, maintenant? fit Mrs Roboam d'un air de surprise incrédule.

— Je le préfère, naturellement, parce qu'il est plus jeune, répliqua Bessie irritée, mais je le laisserai tomber sans hésiter parce que M. Sirvan est plus riche. Seulement, je ne sais pas comment faire pour me tirer de là.

— Vous n'avez qu'à dire à Bob une partie de la vérité. Bob ne sait pas tout ce que M. Sirvan a fait pour nous depuis la mort de votre pauvre père, personne ne le sait et n'a besoin de le savoir! Mais vous pouvez lui dire qu'il est votre tuteur ou votre parrain, qu'il a été très bon pour nous, et Bob comprendra que vous ne pouvez refuser son invitation. Vous tâcherez qu'il se le figure d'âge à être votre grand-père, comme un vieillard généreux, mais maniaque, autoritaire, et entouré de famille, afin qu'il ne puisse avoir aucun soupçon et qu'il vous laisse partir tranquillement en France.

Une fois que vous serez là-bas, vous vous inspirerez des circonstances. Pour le faire patienter, vous pourriez lui écrire un mot en arrivant, lui envoyer une carte illustrée de temps en temps. Je vous conseille de ménager Bob jusqu'au jour où vous serez sûre de tenir Sirvan.

— Vous avez raison, approuva Bessie froidement, c'est ainsi que je dois agir. Mais écrire à Bob, cela me paraît bien compromettant.

— Vous ne lui écrirez pas directement. Je me chargerai de lui transmettre vos lettres et de vous faire parvenir les siennes. Je tâcherai de le tenir en haleine pendant votre absence. Vous ne pouvez manquer une si belle occasion de devenir riche, Bessie! Songez que nous vivons de la charité de cet homme qui vous aime, ma chère!

— J'y songe, ma mère, fit miss Bessie, le sourcil froncé, et plus sérieusement que vous encore, car je crains de m'abuser et de lâcher la proie pour l'ombre.

— Qui ne risque rien n'a rien. Si pour une raison ou pour une autre cela ne marchait pas là-bas avec M. Sirvan, il vous restera toujours la ressource d'épouser Robert Arton.

— Avec Bob, ce ne sera que l'aisance, tandis qu'avec M. Sirvan, c'est la richesse. Ainsi, il n'y a pas à hésiter entre les deux, ma mère.

— Quand on pense que nous considérons votre mariage avec le fils Arton comme une chance inespérée! répéta Mrs Roboam. Ce que c'est, pourtant!

— Le bonheur est toujours relatif à quelque chose, dit Bessie en haussant les épaules. Quand nous radoterions là-dessus jusqu'à demain, cela ne changera rien à la situation. Il serait plus utile de mettre un peu d'ordre ici pour recevoir M. Sirvan. Il ne va pas tarder à venir, et il faudrait peut-être avoir l'air de se mettre en frais pour lui.

L'énorme Mrs Roboam se leva en gémissant et se mit en devoir de faire disparaître les objets plus ou moins hétéroclites qui encombraient le petit parloir, en les cachant dans des recoins obscurs, derrière les coussins, sous les meubles, ou bien en les jetant pêle-mêle dans les armoires. Elle donna ensuite, non sans suer sang et eau, un coup de balai nonchalant et découragé au milieu de la pièce, mit une nappe à thé presque sans taches sur la table, et ferma simplement la porte sur la malpropreté des chambres voisines, les convenances interdisant au visiteur d'y pénétrer, n'étant pas encore de la famille.

Pendant que sa mère s'essouffait à ces travaux de ménage inaccoutumés, miss Bessie se refaisait une nouvelle beauté devant son miroir, la précédente ayant un peu souffert d'une passionnante partie de tennis, compliquée d'un flirt non moins émouvant.

## X

Gildas Sirvan était arrivé en effet chez ses protégées la veille de ce jour-là sans les avertir. Mrs Roboam était seule. Elle faisait la sieste dans un fauteuil de rotin fatigué, garni de coussins défraîchis, au milieu d'un désordre exactement semblable à celui du lendemain, et sans doute tout pareil à celui des jours précédents. Son accueil avait paru à Sirvan singulièrement contraint et embarrassé. Il l'avait attribué au saisissement, à la confusion de la bonne dame réveillée en sursaut et surprise dans tout le négligé de sa vie intime. Il avait eu pitié de son trouble et s'était efforcé de la mettre à son aise en lui parlant de la fille, mais il n'avait réussi qu'à augmenter son embarras. Mrs Roboam avait rougi en répondant précipitamment que Bessie était sortie, mais qu'elle ne tarderait sans doute pas à rentrer. La pauvre enfant avait été forcée de quitter pour raison de santé la place de dactylo que M. Sirvan avait eu l'obligeance de lui faire avoir par l'intermédiaire de son banquier de Londres, et elle faisait un peu de sport, toujours pour sa santé. Bref, en deux mots et pour dire toute la vérité, elle venait de partir au tennis.

Sirvan dissimula courtoisement sa surprise et sa contrariété. Sans vouloir se l'avouer, il s'attendait à une tout autre réception, dans un tout autre décor. Il savait déjà par son banquier que miss Bessie avait été remerciée, mais pour cause d'incapacité notoire. Il espérait donc la trouver auprès de sa mère, inoccupée, mais libre. Il mit cependant à profit l'absence de la jeune fille en exposant à Mrs Roboam le but de sa visite.

Il avait invité sa nièce, Annette Sirvan, pauvre fillette à demi infirme, à passer les vacances chez lui, dans une propriété qu'il venait d'acheter en France, et désirait lui donner une compagne jeune et charmante. Il avait pensé tout de suite à miss Bessie. Il venait donc demander comme un service à Mrs Roboam de bien vouloir lui confier sa fille pour le même temps, en toute sécurité. La gouvernante qui dirigeait sa maison en son absence

serait un chaperon de tout repos pour les jeunes filles confiées à sa surveillance et à ses bons soins. Il comptait aussi sur une petite cousine, qui serait d'une société plus agréable et moins attristante pour miss Bessie que la pauvre Annette.

Sirvan laissa entrevoir malgré lui tout l'intérêt qu'il prenait à Bessie, le souvenir attendri qu'il avait gardé d'elle, et la joie qu'il aurait à la revoir. Il était tout ému en parlant d'elle, et Mrs Roboam, qui n'était point sotte, comprit sans peine qu'il n'avait invité nièce et cousine que pour avoir la possibilité d'inviter Bessie. Cette découverte ouvrit aussitôt, à son ambition maternelle, des horizons nouveaux. Elle en resta un moment éblouie. Malgré son émoi, elle eut l'habileté instinctive de répondre évasivement à cette proposition inattendue. Elle ne savait pas si Bessie consentirait à se séparer de sa pauvre mère pour si longtemps, et pour aller vivre dans une famille étrangère... Jamais elle ne l'avait quittée avant d'accepter (et encore ce n'était que pour quelques heures!) cet emploi de dactylo si pénible, si fatigant qu'elle avait dû y renoncer au bout de quinze jours. Elle avait bien essayé d'une autre place, chez Arton et fils, fabricants de toile à voiles, à Newhaven, mais cette fois, elle n'y était pas restée une semaine. On l'avait remerciée pour la même raison. La pauvre enfant n'était pas assez forte pour qu'on pût compter sur elle pour un travail assidu. D'ailleurs, son père l'avait gâtée. Bessie était habituée à se lever tard, à être servie comme on l'est aux colonies, et si son pauvre père avait vécu, elle n'aurait jamais connu la cruelle nécessité de gagner son pain chez les autres!... Ici, Mrs Roboam ne put s'empêcher de verser quelques larmes sur le triste sort de l'infortunée Bessie, obligée de travailler pour se créer une situation qui leur permettrait à toutes deux de ne pas abuser plus longtemps des bontés de leur bienfaiteur.

Sirvan faillit s'excuser de n'avoir pas fait davantage encore pour ses protégées, tant il était confus d'avoir exposé miss Bessie à de si déplorables avatars. Il eut beau protester, affirmer que telle n'était pas son intention en procurant à miss Bessie cette place de dactylo qu'il se croyait pas si pénible, mais pour lui permettre au contraire de vivre plus largement et sans rien devoir à personne, si toutefois sa légitime fierté venait à se lasser d'accepter une aide qu'il était si heureux de lui offrir. Mrs Roboam n'en voulut point démordre et dé-

clara, en outre, que si son pauvre mari n'était point mort si prématurément, il aurait pensé avant toute chose à marier Bessie.

Là-dessus, Sirvan répliqua en souriant qu'ayant pris à tâche de remplacer M. Roboam auprès de sa fille, c'était précisément ce à quoi il pensait actuellement avant toute chose. Mrs Roboam n'eut pas l'air de comprendre ce qu'elle comprenait fort bien, et Sirvan allait se retirer, par discrétion, après avoir demandé et obtenu l'autorisation de revenir le lendemain pour voir Bessie, quand la jeune fille rentra fort à propos.

Elle était fraîche et animée comme une jeune personne jouissant d'une parfaite santé, qui vient de faire une joyeuse partie en agréable compagnie; mais, dès qu'elle reconnut Sirvan, son visage rond et rose perdit subitement son insouciance et sa gaieté. Elle lui tendit la main en lui exprimant sa surprise et sa joie de le revoir avec une froideur qu'il prit pour de la timidité, tandis que l'attitude réservée de cette jeune fille, qu'il avait pourtant connue presque enfant, n'était que fausse honte et sot orgueil. Les dames Roboam cachaient soigneusement leur situation précaire à leur entourage actuel, surtout à Robert Arton, et Bessie, en se trouvant tout à coup rappelée à la réalité humiliante par la présence de leur bienfaiteur, en conçut dès lors à l'égard de Sirvan une rancune amère, voisine de l'aversion.

— Je suis heureux de voir que le repos et l'exercice en plein air ont rétabli votre santé, miss Bessie, dit Sirvan dans l'innocence de son âme, tandis que la jeune fille étonnée regardait sa mère qui répondit pour elle vivement :

— Vous trouvez, monsieur Sirvan? Sans doute, elle est beaucoup mieux qu'elle n'a été, cependant je la vois encore un peu pâlotte!

Là-dessus, Bessie, décontenancée, se mit à rougir de façon à donner à sa mère le démenti le plus éclatant et le plus maladroit. Fort heureusement pour elle, Sirvan était tout occupé à détailler les agréments physiques de la jolie Bessie dont il s'était épris peu à peu, et presque à son insu, en la voyant grandir, à Biskra, et d'enfant devenir fillette, puis jeune fille.

Il n'était pas l'ami de M. Roboam comme la veuve du courtier se plaisait à le dire et cherchait à le faire croire à Sirvan lui-même, mais simplement en relations d'affaires avec lui. Les Roboam étaient d'origine très modeste, braves

gens, mais sans éducation. Mrs Roboam parlait l'anglais vulgaire des gens du peuple, et Bessie, bien qu'elle se fût un peu affinée en pension, et plus tard au contact de ses relations sportives, gardait encore quelques expressions triviales, surtout avec sa mère, dans l'intimité, quand elle ne s'observait pas. On lui avait appris un peu de français, mais elle n'avait jamais pu venir à bout de le prononcer correctement et s'en dépitait, car c'était une lacune dans son éducation qui la laissait supposer plutôt négligée. Elle était trop orgueilleuse pour s'exposer au léger ridicule de le parler mal, de sorte qu'elle ne le parlait pas du tout.

Sirvan s'étant levé pour partir avant l'arrivée de Bessie n'avait pas osé se rasseoir, et, personne ne l'en ayant prié, il était toujours debout, désireux de rester, mais contraint de se retirer.

— J'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir si vous êtes ici pour quelque temps, monsieur Sirvan, dit enfin Bessie sans enthousiasme.

— Je suis venu ici tout exprès pour vous voir, miss Bessie! fit Gildas avec empressement. Votre mère vous dira pourquoi. Il est tard, et je ne veux pas vous déranger davantage. Demain, nous causerons plus longuement, si vous le voulez bien! A demain, ma chère petite Bessie! Vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que j'éprouve à pouvoir vous dire : « A demain! » Depuis votre départ de Biskra, j'ai pensé si souvent à vous, pauvre enfant!

— Vous êtes vraiment trop bon pour nous, Monsieur, je vous remercie! crut devoir dire Bessie, tandis qu'il lui serrait tendrement la main sans pouvoir dissimuler tout à fait son émotion.

Enfin, il s'en alla, et la jeune fille, insensible au regret trop visible qu'il en éprouvait, poussa un soupir de soulagement lorsqu'il fut décidément parti.

Ce soir-là, Robert Arton aurait pu remarquer que Bessie et sa mère étaient singulièrement distraites et silencieuses, mais lui aussi, il était amoureux, et ne songeait qu'à regarder les jolis yeux de Bessie, la jolie bouche de Bessie, sans voir le pli soucieux de son front ni la contrainte de son sourire.

Ce Bob était un honnête garçon de vingt-cinq ans, ni beau ni laid, mais instruit, intelligent et de bonne famille bourgeoise. Son père s'était enrichi dans l'industrie; il avait cédé sa fabrique de toile à ses deux fils asso-

ciés, et vivait à la campagne, aux environs de Newhaven, avec sa femme et ses trois filles. Le projet d'union du jeune Robert avec Bessie Roboam, renseignements pris sur la jeune fille, n'avait pas obtenu l'approbation de ses parents, et c'est contre leur gré que ce mariage d'inclination devait s'accomplir. Miss Bessie en était profondément humiliée, mais il fallait bien accepter la situation telle qu'elle était. Elle avait connu Bob pendant son court séjour en qualité de dactylo dans la maison Arton, elle lui avait plu à tel point qu'il avait cherché à la revoir, et elle avait réussi, avec les conseils de sa mère, à devenir sa fiancée.

Elle n'avait pas encore eu le temps de se concerter avec sa mère entre la visite de Sirvan et celle de Robert Arton qui passait presque toutes ses soirées entre sa fiancée et sa future belle-mère. Ce ne fut qu'après son départ que les deux femmes purent se communiquer leurs réflexions et arrêter un plan de campagne. Bessie était décidée à se débarrasser, du moins provisoirement, de son fiancé pour avoir le champ libre du côté de Sirvan. Mrs Roboam avait jugé prudent de ne pas décourager tout à fait leur bienfaiteur en attendant les événements. Elle l'avait donc autorisé à revenir le lendemain, et même à passer la soirée au cottage, si toutefois la société d'une pauvre veuve et d'une malheureuse orpheline pouvait avoir quelque agrément pour un gentleman tel que lui.

Sirvan était sorti de là, après cette première entrevue, un peu agacé, tout étourdi, et incapable de se former une opinion sur ce qu'il venait de voir et d'entendre. Le désordre et la malpropreté de la maison, qui l'avaient surpris en entrant, et les doléances de la veuve du courtier ensuite, l'avaient plongé dans un état de vague malaise qui ne se dissipa que le lendemain, en revoyant Bessie.

La jeune fille avait fait un premier mensonge à son fiancé en lui disant que sa mère s'était trouvée subitement indisposée et qu'elle le priait de ne pas venir au cottage ce jour-là. Robert Arton, franc et loyal, l'avait crue sur parole. Il avait répondu affectueusement qu'il espérait que l'indisposition de Mrs Roboam n'avait rien de grave et qu'il lui serait permis d'aller prendre de ses nouvelles le lendemain. Bessie, à tout hasard, lui avait dit qu'elle lui rendrait réponse là-dessus le lendemain, au tennis. Elle ne savait pas encore quelles étaient les intentions de Sirvan pour la durée de son séjour en Angleterre, et voulait se réserver une échappatoire.

## XI

Tandis que Mrs Roboam achevait de mettre la nappe, après avoir donné au parloir une apparence de propreté en l'honneur de Sirvan, Bessie explorait vainement le buffet, à la recherche de quelques gâteaux secs pour le thé du soir.

-- Ne vous inquiétez pas de ça, Bessie! dit flegmatiquement la bonne dame à sa fille. M. Sirvan ne viendra pas les mains vides, vous pouvez en être sûre. C'est un homme qui sait vivre. Je parierais pour des biscuits et du porto, ou bien pour un baba au rhum. Un gentleman comme lui ne saurait se contenter d'une simple tasse de thé avec des rôties sans beurre comme nous autres pauvres femmes.

— Vous croyez donc que M. Sirvan a l'habitude d'apporter des provisions aux gens chez qui il va en soirée? railla Bessie, humiliée de la naïveté de sa mère.

Mais Mrs Roboam, qui connaissait la vie, ne s'était pas trompée dans ses prévisions et regarda sa fille d'un air triomphant lorsqu'elles virent, vers huit heures du soir, M. Sirvan traverser le jardinet en marchant avec précaution comme quelqu'un qui porte sur soi quelque chose de fragile. Un paquet de pâtissier gonflait l'une des poches de côté de son trench-coat, tandis que de l'autre émergeait un second paquet qui avait bien la forme d'une bouteille.

— Biscuits et porto! s'écria Mrs Roboam. Quand je vous le disais, Bessie!

Elle ajouta d'un air de regret :

— Je crois tout de même que j'aurais préféré le baba au rhum!

C'était beaucoup mieux encore! Gildas, souriant, heureux de la joie qu'il allait causer à ses protégées (du moins il le supposait, dans la bonté de son cœur), déposa sur la table un délicieux pain de Gênes, accompagné d'une bouteille de champagne. Mrs Roboam se confondit en remerciements. Bessie daigna sourire, mais resta silencieuse. Sirvan s'assit à côté d'elle sur un sec petit canapé de rotin, pendant que la mère allait et venait pesamment

du parler à la cuisine où elle avait mis l'eau à bouillir pour le thé.

— Vous avez l'air tout triste, miss Bessie! fit Sirvan au bout d'un instant, avec inquiétude. Est-ce ma présence qui vous contrarie? Dites-le-moi franchement! Je ne voudrais pour rien au monde vous être importun.

— Ne le croyez pas! protesta vivement miss Roboam qui comprit la nécessité de paraître aimable. C'est bien loin de ma pensée! Mais, depuis la mort de mon père, je ne suis jamais bien gaie.

— Pauvre enfant! Vous vous ennuyez peut-être ici? Cette petite plage est charmante, mais elle ne me paraît pas très animée. Il est vrai que ce n'est pas encore la saison. Vous préféreriez Brighton, naturellement? Voulez-vous que nous cherchions ensemble un chalet à Brighton?

— Vous êtes trop bon! répondit Bessie avec réserve. Brighton est beaucoup trop cher pour nous. D'ailleurs, je ne me déplaîs pas ici, je ne désire pas changer. Je n'ai aucune raison pour être plus heureuse autre part!

Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle en avait de très sérieuses pour rester où elle était, les Arton possédant une des plus belles villas de cette petite plage, où ils venaient passer régulièrement deux mois chaque année, et la plupart de leurs journées de liberté en tout temps.

— Quelle jeune fille raisonnable! s'exclama Sirvan. Ainsi, la perspective même d'un petit séjour d'une ou deux semaines à Londres avec Madame votre mère et votre vieil ami de Biskra ne vous tenterait pas?

Les yeux de Bessie brillèrent. Elle parut oppressée par une joie subite et violente. Cependant ce fut presque avec froideur qu'elle répondit sans regarder Sirvan :

— Ma mère en serait si heureuse que ce serait pour moi un double plaisir. Mais est-ce possible?

— Si vous le vouliez, Bessie, ce serait tout ce qu'il y a de plus facile! Cela et bien d'autres choses encore!...

C'est ainsi que quelques jours plus tard, à Londres, dans le salon de l'hôtel où il avait installé ses protégées, Sirvan attendait le retour de Bessie et de sa mère, occupées pour le moment à courir les magasins afin de compléter le modeste trousseau de la jeune fille, en vue de son prochain séjour en France. Sirvan, par délicatesse, s'était logé ailleurs, en meublé, avec ses deux serviteurs indigènes et son chauffeur Amédée, le mari de Rosalie. Amédée, qui avait fait son apprentissage de mécanicien en Angleterre, lui était tellement précieux qu'il

aisait la sourde oreille aux légitimes réclamations de ce brave garçon, privé depuis bientôt deux mois de sa Rosalie.

Le petit séjour à Londres, offert par Sirvan à Bessie Roboam et à sa mère, s'était agrémenté et prolongé d'excursions nombreuses aux environs. La jeune fille ne se départait jamais d'une excessive réserve et ne laissait rien paraître de son intime satisfaction. Par contre, Mrs Roboam manifestait la sienne d'une façon bruyante et vulgaire, qui attirait parfois sur le trio une curiosité ironique. Gildas en était gêné et contrarié, mais il avait pris le parti le plus sage qui était d'en rire.

Pour expliquer le voyage à Londres à son fiancé trop confiant, Bessie lui avait raconté qu'il s'agissait pour elle et sa mère d'un petit héritage à recueillir, qui leur avait été annoncé par un homme d'affaires.

Chaque soir, Sirvan venait prendre Bessie et sa mère à l'hôtel pour les emmener dîner quelque part, et c'est par suite de toutes ces circonstances réunies que, en parcourant distraitement un journal français, oublié sur la table du salon par un voyageur, Gildas lut avec la plus banale curiosité l'entrefilet suivant :

*De notre correspondant de l'Yonne :*

« La fête de bienfaisance organisée par le Syndicat d'initiative d'Avallon a été particulièrement brillante. La course d'amateurs sur chevaux français en a été incontestablement le clou.

« 1<sup>er</sup> gagnant : *Brin-d'Herbe*, à M. le comte de Girolles, monté par M. le vicomte Gaétan de Girolles. — 2<sup>e</sup> gagnant : *Perce-Neige*, à M<sup>me</sup> la marquise de Vigneux, remarquablement monté en jockey par M<sup>lle</sup> H. de Brécy, dont l'arrivée au poteau, en arrière d'à peine une demi-tête, a été saluée par une ovation enthousiaste. »

— La marquise doit être ravie, se dit Sirvan en souriant; mais si cette M<sup>lle</sup> de Brécy avait monté *Anda* à la place de ce canard de *Perce-Neige*, elle serait arrivée première au poteau! Ma vieille amie aurait dû m'en parler, je lui aurais laissé *Anda* jusqu'à mon retour!

Mais comme Bessie rentrait à ce moment-là dans le salon de l'hôtel, Sirvan rejeta vivement sur la table le journal qui faisait connaître au monde entier les succès d'écurière de M<sup>lle</sup> de Brécy... Et il n'y pensa plus.

## DEUXIÈME PARTIE

## I

Sur la terrasse, devant la porte de l'office, Aïcha, de plus en plus nerveuse, exécutait une danse effrénée qui faisait rire aux larmes les servantes accourues. La négresse accompagnait ses contorsions grotesques de burlemens tels que M<sup>lle</sup> Baudoin avait dû fermer son piano. Elle attendait, non sans impatience, pour le rouvrir, le bon plaisir de la « fille sauvage ». Elle avait reconnu, dès le premier jour, l'inutilité des remontrances et du raisonnement. Aïcha ne craignait que son maître, et encore ne parvenait-il pas toujours à mettre un frein à ses caprices.

Enfin lasse de danser et de vociférer, hors d'haleine, Aïcha s'affala sur un banc du jardin, et Hélène, qui commençait à s'inquiéter de sa surexcitation, vint s'asseoir auprès d'elle. La négresse s'écarta pour lui faire place d'un air triste et soumis qui toucha M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Ma pauvre Aïcha, lui dit-elle avec douceur, tu as donc bien du chagrin ?

— Oh ! oui ! répondit la négresse de sa voix la plus morne. Moi y en a beaucoup chagrin !

— Dis-moi, reprit Hélène avec hésitation, je voudrais savoir pourquoi tu étais jalouse de moi avant de me connaître, et, pourquoi tu as souri en me voyant « telle que je suis » ?

— Moi pas jalouse d'abord ! répondit Aïcha avec une volubilité imprévue. Moi avoir peur de toi. Et puis ensuite, on m'a dit : « Missié Sirvan pas pouvoir faire autrement aimer la gouvernante plus que toi qui es si méchante. » Alors, moi jalouse, m'a enfermée dans ma chambre pour ne pas te voir.

— On t'a dit cela pour te taquiner, sourit Hélène amusée. Et après?

— Après, quand moi t'a vue, sitôt compris qu'on s'était moqué d'Aïcha, et moi rire parce que penser tout de suite que ti t'en irais d'ici avant moi.

— Pourquoi cela? fit, en tressaillant, M<sup>lle</sup> Baudoïn saisie de surprise et d'inquiétude.

— Parce que toi trop belle pour que Missié Sirvan te garde, à cause de l'autre, et toi trop fière pour servir Bessie Roboam.

Hélène s'attendait si peu à cette explication qu'elle en devint toute rouge de confusion. Elle se leva précipitamment et, sans savoir ce qu'elle faisait, se dirigea vers le parterre où elle se mit à cueillir des fleurs. Derrière elle, la négresse riait bruyamment, d'un rire moqueur, énervant, qui exaspéra tout à coup la douce Hélène. Elle se retourna brusquement pour lui demander :

— Pourquoi ris-tu?

Aïcha la regarda avec une expression de malice vraiment diabolique :

— Je ris parce que toi aussi, ti es jalouse de Bessie avant de la connaître, comme moi y étais jalouse de toi.

Hélène haussa les épaules en éclatant de rire, à son tour, nerveusement.

— Décidément, tu es folle, ma pauvre fille! Je n'ai pas les mêmes raisons que toi pour être jalouse! Je n'aime pas M. Sirvan, moi.

— Tu l'aimes! répliqua la négresse d'un air subitement irrité. Tu l'aimes parce que tu sais maintenant qu'il est beau, et aussi parce que moi t'ai dit que je l'aime!

— Est-ce qu'on peut aimer quelqu'un qu'on n'a jamais vu? s'écria Hélène, riant plus fort. Qu'il soit jeune ou vieux, beau ou laid, je ne m'en soucie guère. Il me suffira qu'il soit bon comme tout le monde le dit. Quant à son Anglaise, qu'il l'aime et qu'il l'épouse, cela m'est bien égal!

— C'est bon! dit Aïcha froidement, tu ne veux pas me croire, tant pis pour toi, parce que, si tu me croyais, tu t'en irais tout de suite.

— Vraiment? fit Hélène avec ironie. Et pourquoi, s'il te plaît?

— Pour ne pas avoir du chagrin comme la pauvre Aïcha!

Sur ces derniers mots, elle s'enfuit en ricanant, et

M<sup>lle</sup> Baudoin, outrée de son insolence, allait se remettre au piano pour se calmer, lorsqu'on lui apporta un télégramme qui venait d'arriver. Il était adressé à M. Sirvan, mais la gouvernante, en son lieu et place, crut devoir en prendre connaissance, et elle apprit ainsi que, le pensionnat d'Annette étant licencié pour cause de rougeole, la jeune fille avertissait son oncle de son arrivée immédiate à Givry. Elle suivait sa dépêche.

Hélène, à la hâte, prévint le personnel et fit préparer pour M<sup>lle</sup> Sirvan la chambre attenante à la sienne, préférant d'instinct le voisinage de la petite pensionnaire à celui de l'Anglaise. Elle essaya de tromper son anxiété en s'occupant du bien-être de la jeune fille qui allait être confiée à ses soins. Malgré sa volonté d'être raisonnable et courageuse, d'accepter bravement sa situation, elle ne pouvait se défendre d'avoir peur, comme une artiste à ses débuts, qui ne saurait pas son rôle au moment d'entrer en scène!... Depuis presque deux mois qu'elle vivait aux *Terreaux* seule avec les domestiques, elle avait pris l'habitude d'aller et venir partout librement, à sa guise, ne dépendant de personne, maîtresse absolue de son temps et de ses actions. Mais cela ne pouvait pas durer, évidemment, et à moins de suivre le conseil, peut-être intéressé, d'Aïcha, il lui fallait se faire une raison et recevoir Annette Sirvan avec tous les égards dus à la nièce de son maître. Ce fut, en réalité, sa première journée de servitude. A l'heure du train, M<sup>lle</sup> Baudoin fit atteler *Stella* au *garden* pour aller chercher elle-même la voyageuse à la gare. Labrèche l'accompagnait pour conduire au retour.

Hélène était passée sur le quai au moment où le train entra en gare pour éviter à M<sup>lle</sup> Sirvan l'embarras de l'arrivée qu'elle-même avait connu. L'ayant cherchée vainement dans le premier flot des voyageurs, presque tous paysans revenant d'une foire aux environs, elle eut peine à en croire ses yeux quand elle vit enfin descendre maladroitement d'un wagon de deuxième classe une petite jeune fille de quinze à seize ans, gauche et timide, habillée comme une orpheline, d'une robe noire à col plat, coiffée d'une cloche de paille noire, tenant d'une main un sac de religieuse et de l'autre un gros parapluie. Parvenue sans doute aux derniers degrés de la myopie, cette pauvre petite créature disgraciée portait des lunettes rondes en écaille, pourvues de verres épais comme des lentilles de microscope, qui lui donnaient l'air perpétuellement effaré

d'un oiseau de nuit. De plus, elle boitait légèrement, par suite d'un accident qui lui était arrivé dans son enfance. En descendant du train à reculons, son pied glissa, et elle tomba assise par terre, laissant choir d'un côté son vieux sac de cuir noir, de l'autre son parapluie démodé. M<sup>lle</sup> Baudoin, effrayée, se précipita pour l'aider à se relever, mais elle était déjà debout, souriant gentiment, et Hélène s'aperçut avec étonnement qu'elle était jolie et charmante, derrière ses grosses lunettes, comme une fleur de serre derrière une vitrine.

Elle avait la pâleur délicatement rosée, transparente, des personnes qui vivent cloîtrées, et la fragilité émouvante de certains êtres prédestinés qui ne semblent pas faits pour la terre. Hélène se sentit attirée irrésistiblement vers cette pauvre enfant comme si elle avait su d'avance ce qu'Annette Sirvan devait être pour elle plus tard. Elle l'aima immédiatement d'une tendresse maternelle. Certes, elle eût été d'une correction parfaite à l'égard de M<sup>lle</sup> Sirvan si elle avait été tout autre, mais, telle qu'elle était, elle lui inspira cette pitié profonde qui donne au cœur humain la possibilité de s'épanouir librement, sans arrière-pensée, en bonté, en indulgence, en charité dans le véritable sens du mot, c'est-à-dire en amour.

— Mademoiselle Annette Sirvan? fit-elle gaiement.

— Mademoiselle Baudoin? répliqua gentiment la jeune fille.

— Vous ne vous êtes pas fait trop mal en tombant?

— Non, je vous remercie, ce n'est rien! J'ai l'habitude! Vous en verrez bien d'autres avec moi. Je suis la personne la plus maladroite qui existe. On me l'a toujours dit.

Hélène ne put s'empêcher de rire de cette déclaration singulière, faite d'un ton à la fois joyeux et résigné, qui laissait à penser que si Annette Sirvan était maladroite, elle ne manquait point d'esprit.

— Venez, Mademoiselle, dit alors Hélène en l'entraînant vers la sortie. Ne vous inquiétez pas de vos bagages, Labrèche s'en occupera.

— Oh! j'espère bien que vous n'allez pas m'appeler Mademoiselle long comme le bras? s'écria la gentille nièce de M. Sirvan. Appelez-moi Annette tout court, je vous en prie, Mademoiselle... Comment votre petit nom?

— Hélène! fit la jeune gouvernante en rougissant de plaisir.

Avant d'arriver à la barrière, Annette Sirvan crut d'abord avoir perdu son billet qu'elle retrouva heureu-

sement dans son gant, où elle l'avait glissé par précaution. En se retournant, elle marcha sur la patte d'un petit chien qui poussa un cri aigu. Enfin, elle ne parvint pas à monter en voiture sans avoir fait un accrocc irréparable à sa robe. Ce dernier accident parut la plonger dans une consternation telle qu'Hélène lui demanda avec intérêt :

— Vous teniez beaucoup à cette robe?

— J'y tenais d'autant plus que c'était ce que j'avais de mieux, répondit drôlement la jeune fille. Avec mon trousseau de pensionnaire et mes robes de ville, je ne tiens pas beaucoup de place dans la vie, je vous assure!

Hélène crut découvrir une secrète amertume sous cette plaisanterie un peu ironique. Elle repartit en affectant la même gaieté insouciant :

— Ne vous tourmentez pas, Annette, nous irons demain à Avallon vous acheter une jolie robe pour remplacer celle-ci.

— Et avec quoi? fit en riant M<sup>lle</sup> Sirvan. Est-ce que vous vous figurez, par hasard, que je suis millionnaire comme mon oncle Gildas?

— Je pensais... Je supposais..., balbutia M<sup>lle</sup> Baudoin interdite.

— Mon père n'a qu'une fortune modeste, expliqua la jeune fille avec simplicité. Il avait épousé ma pauvre maman sans dot. Elle était aussi la fille d'un officier de marine. Je l'ai perdue, hélas! et mon père s'est remarié. Sa femme lui a donné trois autres enfants. Ils habitent tantôt Villefranche-sur-Mer à cause de l'escadre, et tantôt Cherbourg où ma belle-mère a toute sa famille. C'est là que papa l'a connue. Oh! il n'y a rien à dire sur eux! Ce sont des gens très bien, nobles, titrés, mais guère plus riches que nous. Alors, vous comprenez? Moi, on m'avait laissée en Bretagne, chez ma bonne grand-mère du côté de maman, et quand elle est morte, il y a deux ans, j'ai demandé à rester en pension là-bas, dans mon pays, à Brest, jusqu'à la fin de mes études. Alors, je tâche d'être à charge le moins possible à mon père, et voilà pourquoi je suis navrée de l'accident arrivé à ma robe par suite de ma maladresse ordinaire et extraordinaire.

— J'ai de l'argent de reste sur ce que M. Sirvan m'a envoyé pour le ménage, dit Hélène. J'espère que votre oncle ne me désapprouvera pas de l'employer à remonter votre garde-robe, ma chère petite Annette?

— Ce sont vos économies personnelles, donc elles vous appartiennent, mademoiselle Héléne. Je ne dois pas accepter que vous vous en priviez pour moi.

— Cet argent n'est pas à moi! fit vivement M<sup>lle</sup> Baujoin. J'en rendrai un compte fidèle à M. Sirvan quand il reviendra. En attendant, il me semble que nous pouvons en disposer sans scrupule, vu la gravité exceptionnelle des circonstances. C'est un cas de force majeure. Je ne puis pas déceimment vous laisser aller toute nue! Laissez-mo. m'occuper de vous, Annette! Vous pourriez presque être ma fille. Je voudrais tant avoir un enfant à aimer, à protéger! Voulez-vous, dites? Voulez-vous?

M<sup>lle</sup> Sirvan, spontanément, lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa comme une sœur chérie en s'écriant :

— Si je veux? Pouvez-vous me le demander, Héléne? Vous êtes trop jeune pour être ma mère, car je suis plus âgée que je ne le parais... J'ai l'air d'avoir quinze ans, j'en ai dix-huit! Mais je vous aimerai, je vous aime déjà, comme une sœur aînée. Vous devez être aussi bonne que mon oncle Gildas.

— Alors, il est allé vous voir à Brest? demanda Héléne avec intérêt, un de ses bras entourant affectueusement les frêles épaules de sa nouvelle amie.

— Il est passé d'abord par Cherbourg, où il croyait voir mon père, pour lui demander l'autorisation de m'avoir pendant les vacances; mais il n'a trouvé personne, toute la famille venait de partir pour Villefranche. Alors, il a écrit à mon père qui lui a répondu par courrier qu'il pouvait m'emmener quand il voudrait et qu'il serait très heureux de me savoir auprès de lui.

A ce moment, la voiture, qui venait de franchir le portail, s'arrêta dans la cour du château. Labrèche descendit vivement de son siège pour ouvrir la portière. Héléne en profita pour le présenter à M<sup>lle</sup> Sirvan et le lui recommander chaleureusement.

— Je n'hésite pas à le dire devant lui, ajouta Héléne, parce que je connais sa délicatesse et sa discrétion. C'est un excellent homme en qui on peut avoir pleine et entière confiance.

— Madame la duch... Je veux dire : Mademoiselle me fait trop d'honneur! balbutia l'ancien jockey tout ému. La vérité vraie, c'est que je suis dévoué à M<sup>lle</sup> Héléne comme à mon ancienne patronne, à la vie, à la mort!

Annette Sirvan dit gaiement, avec une pointe de ma-

lize, qu'elle espérait bien acquérir, elle aussi, par la suite, des droits pareils à l'estime et au dévouement de Labrèche, ce qui lui gagna du premier coup le cœur sentimental du brave garçon. Il aida Annette à descendre juste à temps pour lui éviter un nouvel accident, dû à la myopie excessive de la pauvre enfant. M<sup>lle</sup> Sirvan regardait autour d'elle avec un étonnement joyeux. Hélène lui nomma le palefrenier Davenne qui dételait la jument, et l'emmena tout de suite voir les chevaux.

— Ils sont très beaux, fit Annette avec une admiration mêlée de regret. Mais, hélas! j'ai une trop mauvaise vue pour faire de l'équitation.

— Avec Labrèche, en allant tout doucement, répondit Hélène, vous le pourrez peut-être sans danger. Cela vous ferait du bien, ma petite Annette. Vous avez besoin d'exercice au grand air. Votre vue ne peut que se fortifier et s'améliorer en même temps que votre santé.

— Que vous êtes bonne de me le dire, Hélène! Si cela se pouvait! Je regrette tant d'avoir usé mes yeux! Ce n'est pas de naissance que je suis myope, c'est à force de lire et d'étudier. Et ce qui fait mon désespoir c'est de penser que, bientôt peut-être, je ne pourrai plus rien faire du tout, parce que je serai tout à fait aveugle! C'est bien triste, n'est-ce pas?

— Très triste! fit Hélène qui se détourna pour lui cacher son émotion. Mais vous n'en êtes pas encore là, Dieu merci! Et il faut bien espérer que cela n'arrivera jamais, avec des soins et du repos. Nous irons consulter un spécialiste à Paris, Annette. Un de ces jours, je vous y conduirai.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, Hélène. Je vous obéirai comme à ma pauvre maman. Je suis beaucoup plus habituée à obéir qu'à commander! ajouta-t-elle gaiement.

Elle était en effet d'une douceur et d'une docilité extrêmes, mais, par contre, entêtée comme une petite mule. Par la suite, le personnel du château rendit justice à ses qualités, mais lui préféra toujours le caractère plus ferme d'Hélène.

## II

L'angoisse de la jeune gouvernante s'était dissipée comme un mauvais rêve. Hélène s'étonnait d'éprouver une joie toute nouvelle auprès de cette aimable petite compagne, bien élevée, très instruite, et d'une rare intelligence. Elles vécurent bientôt comme deux sœurs, dans une confiance mutuelle qui leur parut délicieuse à l'une et à l'autre.

Aïcha, cette fois, ne s'était pas enfermée. Elle témoignait à la jeune nièce de son maître une déférence tout à fait inattendue et qu'on n'eût jamais osé espérer d'elle.

Deux semaines s'écoulèrent encore sans nouvelles directes de M. Sirvan. Amédée, dans ses lettres à Rosalie, était d'une discrétion exaspérante au sujet des faits et gestes de son maître. M. Sirvan était toujours à Londres. Il excursionnait aux environs de cette ville avec ses parentes, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Roboam, c'est tout ce qu'on savait de lui.

— Les Roboam ne sont pas ses parentes. Elles ne lui sont rien du tout! déclara Aïcha avec dédain lorsque Rosalie lut, à l'office, ce passage d'une lettre de son époux concernant miss Bessie et sa mère. Missié Sirvan, il allait souvent chez elles à Biskra, parce que Missié Roboam, le père à Bessie, il achetait pour sa maison de Londres les dattes et les primeurs des colons. C'est comme ça que Gildas il a connu Bessie toute jeune. Y en a pas autre chose.

— C'est clair qu'il ne peut pas se décider à la quitter, observa la cuisinière. Vous verrez qu'il ne reviendra qu'avec elle! S'il savait que sa nièce est ici, il ne se gênerait pas pour nous l'amener, mais il n'en sait encore rien.

— Il ne tardera pas à le savoir, répliqua la femme de chambre, M<sup>lle</sup> Annette lui a écrit, et moi je vais le dire à Amédée dans ma prochaine lettre. Ils vont nous arriver tous sans crier gare un de ces quatre matins! Je vais

mettre à l'avance des draps dans tous les lits pour ne pas être surprise.

— Vous avez raison, Rosalie! Moi, je vais faire des provisions pour ne pas être à court quand ils arriveront.

Leur conviction du retour prochain de M. Sirvan gagna M<sup>lle</sup> Baudoin qui n'y croyait plus. Elle se hâta de mettre à exécution son projet de conduire Annette à Paris pour faire examiner ses yeux par un spécialiste. Dès qu'elle la jugea suffisamment reposée de son long voyage de Bretagne en Bourgogne, Hélène prit des billets d'aller et retour sur ses propres économies, et elles partirent toutes deux, par un train du soir.

Annette n'avait jamais vu Paris, elle était dans une joie inexprimable. Cette jeune fille bourrée de grec et de latin, destinée à l'enseignement supérieur, était d'une naïveté qui n'avait d'égale que son étourderie.

Hélène avait revu avec bonheur sa vieille amie Octavie et son petit chez elle. M<sup>lle</sup> Marbeau, non moins enchantée, s'était mise en quatre pour recevoir les deux voyageuses. La douce petite Annette avait fait immédiatement sa conquête. Hélène avait cédé sa chambre à la jeune fille, malgré ses protestations, et elle avait couché sur un lit-divan, dans le salon.

Un célèbre oculiste, consulté, avait confirmé ses prévisions en donnant à M<sup>lle</sup> Sirvan l'espoir, sinon d'une guérison impossible, du moins d'une grande amélioration. Mais Hélène ne put réaliser le rêve qu'elle avait fait de présenter à M. Sirvan une nièce complètement transformée. Les frais du voyage à Paris, de la consultation, et le renouvellement de la garde-robe de la petite pensionnaire ayant absorbé ses épargnes, il avait fallu remettre à plus tard l'achat de lunettes neuves, qu'Hélène aurait voulues en or pour embellir sa petite protégée.

La pauvre Annette avait dû revenir à Givry avec ses grosses lunettes rondes dont les gens des *Terreaux* s'étaient égayés à l'office le jour de son arrivée.

Davenne (Auguste), le Parisien de Belleville, s'était esclaffé :

— Mince, alors! Qu'est-ce que c'est encore que ce numéro-là?... On avait déjà les *boys*, la négresse, et puis la gouvernante qui a l'air d'une duchesse déguisée en *star* de cinéma! A présent, c'est la jeune et intéressante aveugle des *Deux Orphelines!*... Ce n'est plus une maison bourgeoise, c'est un studio! On va pouvoir bientôt tourner le film à épisodes!

La grosse Caroline en pleurait de rire. Mais Labrèche avait déclaré sèchement qu'il ne permettrait à personne de se moquer de M<sup>lle</sup> Sirvan, et que si la maison ne plaisait pas à M. Davenne, il n'avait qu'à s'en aller. Le joyeux Parisien avait attesté, la main sur le cœur, l'innocence de ses plaisanteries, et l'incident avait été clos à la satisfaction générale.

Annette avait commencé à prendre des leçons d'équitation avec Labrèche, mais elle ne sortait pas encore. Hélène lui faisait travailler le piano, l'anglais, et surtout l'arabe, de façon qu'elle pût la rattraper et suivre en même temps qu'elle son cours par correspondance. Enfin, elle l'avait présentée à M<sup>me</sup> de Vigneux, en lui faisant promettre de garder le secret sur ses relations amicales avec la marquise jusqu'au jour où il ne lui serait plus possible de dissimuler sa véritable personnalité.

Cette double vie mystérieuse de M<sup>lle</sup> de Brécy enchantait la gentille Annette. Elle était entrée sans hésiter dans la conspiration du silence qui avait pour but d'assurer la sécurité d'Hélène dans la modeste situation où elle avait su se faire aimer de tout le monde.

M<sup>lle</sup> Baudoin profitait en effet de ses derniers jours de liberté pour faire de fréquentes visites à la marquise, avec ou sans Annette Sirvan. Elle rencontrait souvent, à Vigneux, le comte de Girolles et son fils Gaétan, et se retrouvait toujours avec un plaisir mêlé de regret dans son ancien milieu.

— Dans ma position actuelle, je ne devrais pas venir ici, dit-elle un jour à la marquise qui lui répondit vivement :

— Il ne tient qu'à vous d'y rester, Hélène, vous le savez bien, mais vous ne le voulez pas! Si vous connaissiez Sirvan, je croirais volontiers que vous en êtes amoureuse, tant vous paraissez tenir à rester chez lui! Mais cela ne se peut pas.

— Heureusement! répliqua Hélène en souriant, car je me préparerais de cruelles déceptions!

— Qui sait?... S'il n'y avait pas l'Anglaise!...

— Oui! Mais il y a l'Anglaise! conclut M<sup>lle</sup> Baudoin avec un soupir involontaire qui n'échappa point à la marquise.

Cette amie dévouée garda pour elle le secret de cette constatation, mais elle en fit dès lors la base de certains projets qu'elle caressait depuis qu'elle avait retrouvé Hélène de Brécy gouvernante aux *Terreaux*, chez Gildas Sirvan.

## III

La première sortie d'Annette à cheval fut un événement. Tout le personnel était réuni dans la cour pour la voir partir. Elle montait en cavalier comme M<sup>lle</sup> de Brécy et avait voulu un costume pareil au sien.

Hélène, elle aussi, avait pu renouveler sa garde-robe, non pas avec son modeste salaire de gouvernante, mais grâce à cette course d'amateurs, qui lui avait valu un succès si retentissant et qui avait été pour elle une aubaine inespérée. La marquise de Vigneux avait profité de cette circonstance pour lui faire accepter, sous forme de remerciement, un secours que sa fierté avait obstinément refusé jusque-là. Hélène avait le cœur plein de gratitude envers cette excellente amie, et de bienveillante affection pour la petite Annette. Entre elles, dans ce milieu luxueux et raffiné, M<sup>lle</sup> de Brécy se trouvait presque heureuse. Depuis son premier malheur, le plus grand de tous, la mort de sa mère, elle n'avait plus jamais ressenti cette joie de vivre qui semblait remonter du fond de son être à flots comme une sève renouvelée.

Ce matin-là, elle était aussi ravie que sa petite compagne qu'elle se proposait d'initier peu à peu à toutes les beautés de son pays natal, au cours de leurs futures promenades. Elles s'entendaient si bien, toutes les deux ! A présent, les journées passaient trop vite. La maladresse, ou plutôt l'étourderie d'Annette était un sujet presque inépuisable de plaisanteries, de folle gaieté. Chaque soir, elles laissaient ouverte la porte de communication de leurs chambres et, dès l'aurore, elles bavardaient comme deux pensionnaires en vacances, Hélène ayant gardé une étonnante ingénuité de cœur et d'esprit. Mais leurs interminables causeries n'étaient pas toujours joyeuses et puériles. Ayant un pareil souci d'élever leur pensée au-dessus de la vie purement matérielle et le même besoin d'ordre et de perfection, elles parlaient souvent des choses les plus sérieuses et les plus abstraites.

Aussitôt levées, elles prenaient ensemble leur petit dé-

jeuner. Aïcha, très paresseuse, n'apparaissait que beaucoup plus tard. Hélène et Annette descendaient ensuite jusqu'à la rivière, jouissant avec délices des aubes pures de juin, et s'en revenaient les bras chargés de fleurs qu'Annette disposait dans les vases, tandis que M<sup>lle</sup> Baudoin se hâtait de rejoindre Labrèche, qui l'attendait pour promener les chevaux avant la grosse chaleur du jour. En rentrant, la gouvernante s'occupait des devoirs de sa charge, faisait les comptes et les menus avec la cuisinière. Elle veillait à l'entretien de la maison, où régnait une propreté méticuleuse. Il lui restait encore une heure avant le déjeuner pour la leçon d'arabe ou d'anglais avec Annette et quelquefois Aïcha. Par ses soins, la santé de la négresse s'était complètement rétablie.

L'après-midi, s'il faisait beau, elles sortaient en voiture. S'il pleuvait, elles restaient au salon, à faire de la musique, ou bien s'occupaient à quelque ouvrage de couture. Annette disait parfois :

— C'est trop beau, ça ne peut pas durer ! J'aime bien mon oncle Gildas, je serais très contente qu'il revienne, mais seul, et que nous restions comme cela, tous les trois, toujours ! On serait si heureux !

Hélène répondait en soupirant :

— Il ne faut pas désirer l'impossible !

Par délicatesse intime, elles évitaient de se communiquer ouvertement leurs craintes au sujet du grand changement qui se ferait certainement dans leur existence si douce, quand M. Sirvan serait là avec son Anglaise et cette cousine de Paris qu'Annette ne connaissait que de nom : Yolande Tissot. Elle avait entendu dire que la mère de Yolande était une Sirvan, cousine germaine de son père à elle et de ses oncles Marc et Gildas, et qu'elle avait épousé, sans dot, ce M. Tissot, enrichi dans le commerce, Annette ne savait pas au juste lequel, mais elle inclinait à croire que c'était dans l'alimentation en gros. Retirés des affaires, les Tissot s'étaient installés récemment dans une très belle propriété aux environs de Paris, où ils menaient une vie somptueuse et ostentatoire de nouveaux riches.

Ces quelques détails sur la jeune fille attendue augmentaient encore les appréhensions de M<sup>lle</sup> Baudoin, mais, pour ne pas rompre le charme de l'heure présente, elle s'efforçait de ne pas penser à l'avenir incertain, et surtout à ce changement prochain d'existence que le Destin mystérieux lui préparait. Généralement, le

soir, Hélène et Annette tombaient de sommeil et se couchaient de bonne heure, parfois même sans lumière pour voir, de leur lit, la nuit s'abaisser comme un rideau étoilé sur le miracle de la nature. Mais presque toujours, elles s'endormaient comme des enfants, aussitôt la tête sur l'oreiller, et le dernier acte, au clair de lune, s'achevait sans elles. La féerie des clairs de lune bleus n'est pas un spectacle pour les enfants, et si les fêtes de nuit, aux *Terreaux*, étaient un enchantement, personne ne le savait! C'est la nuit, quand les êtres dorment, que les choses semblent s'éveiller pour vivre une vie fantastique, irréelle, et que les pieds légers des fées tracent sur le gazon frais des pelouses leurs rondes enfantines.

Par la fenêtre qui reste ouverte, les rêves, ces mystérieux oiseaux nocturnes, entrent alors à tire-d'aile. C'est ainsi qu'Hélène rêva d'étranges choses, une nuit : Une porte s'ouvrait dans la maison. Elle en reconnut le grincement familier : c'était la porte de service, qu'on fermait à clef tous les soirs. Quelqu'un montait l'escalier, entrait sans hésitation, comme chez soi, dans la chambre voisine, se dévêtait en silence. Le frôlement léger des pas sur le tapis se dirigeait du côté du lit, et subitement cessait... Tout dormait.

## IV

Sirvan était rentré chez lui d'humeur massacrate, et il y avait de quoi : C'était d'abord à cause de miss Bessie qui n'avait jamais voulu partir avec lui, même accompagnée de sa mère. Mrs Roboam l'appuyait de toute son autorité maternelle. Ces dames avaient, paraît-il, absolument besoin de retourner chez elles pour diverses raisons que Sirvan, malgré lui, trouvait singulièrement futiles, et qui avaient tout l'air de n'être que des prétextes. Il ignorait Bob, l'infortuné Bob, qui eût certainement fait quelque apparition inopportune et sensationnelle au domicile provisoire de sa fiancée à Londres, si miss Bessie n'avait eu la précaution d'oublier régulièrement, dans chacune de ses lettres, de lui donner cette adresse à l'hôtel qu'elle devait toujours, soi-disant, quitter le lendemain. Cela durait

depuis plus de quinze jours ! Il fallait rentrer pour rassurer Bob et le préparer tout doucement à la séparation suivante, beaucoup plus longue... définitive, peut-être !

Cette arrière-pensée hantait sans cesse Bessie et sa mère, et le vague malaise qui en résultait gagnait Sirvan lui-même et troublait son plaisir.

Inconscient de la gêne qu'il éprouvait auprès d'elle, il se rendait cependant compte que Bessie n'était pas à son aise avec lui. Elle avait des distractions fréquentes. Parfois, quand il lui adressait la parole après un long silence, elle avait l'air de se réveiller en sursaut et le regardait avec surprise, en rougissant, comme si elle s'attendait à voir surgir, du fond de sa rêverie, un autre visage. Jamais elle n'avait de ces expansions franches et joyeuses qui sont un des charmes de la jeune fille. Quoique Sirvan fit pour lui être agréable, elle restait froide et ennuyée et quand il lui faisait un cadeau, c'est à peine si elle lui disait merci.

Sirvan avait dû céder à sa volonté et partir seul, du moins sans elle. En arrivant à Paris, son fidèle Ali, ayant pris froid, était tombé malade si gravement qu'il avait dû l'envoyer à l'hôpital. Ahmed était resté dans un hôtel voisin pour s'occuper du pauvre Chaouia, le ramener à Givry, ou le rembarquer, s'il le fallait, pour son pays natal.

Enfin, pour comble de malchance, Gildas ayant voulu revenir de Paris à Givry dans sa voiture, ç'avait été la panne en pleine nuit, à quelques kilomètres de chez lui. Le chauffeur Amédée était resté sur la route avec l'auto, tandis que Sirvan gagnait le village le plus proche d'où il envoyait un messenger à bicyclette à Avallon pour qu'on vint chercher la voiture et libérer Amédée. Gildas était rentré chez lui à pied, à deux heures du matin. Il avait réintégré sa chambre sans être vu ni entendu. Aux *Terreaux*, il n'y avait pas de chien dont les aboiements auraient pu donner l'éveil au personnel. Sirvan avait fait le moins de bruit possible pour éviter les exclamations de surprise et les commentaires inévitables de ses gens sur ce retour imprévu. Il s'était couché aussitôt, harassé, et dormait encore profondément lorsqu'un murmure confus, prolongé, l'éveilla. Il se dressa, étonné, pour regarder autour de lui, ne sachant plus où il était, et se retrouva chez lui sans joie.

Le murmure indistinct qui l'avait tiré du fond de son sommeil persistait. C'était tantôt comme un babillage

d'oiseaux, tantôt comme un bourdonnement d'abeilles. Deux voix féminines alternaient, l'une haute et lointaine, l'autre plus grave et toute proche. Ce duo harmonieux cessa tout à coup. Hélène s'était levée, habillée, elle était passée dans la chambre de M<sup>lle</sup> Sirvan. Annette, un peu fatiguée, n'avait pas envie de se lever, ni de sortir à cheval, et M<sup>lle</sup> Baudoin était descendue seule.

Sirvan essaya de se rendormir, mais en vain. Tout à fait réveillé par les bruits matinaux du dehors, il se jeta avec impatience hors de son lit, et, en pyjama, il alla regarder à la fenêtre de son cabinet de toilette, qui donnait sur la cour, d'où venait tout le bruit. Sans se montrer, à travers les rideaux de tulle bleu, il aperçut devant les écuries un petit groupe, formé par Davenne qui tenait *Jim* en main par le bridon, Labrèche, et une jeune femme svelte et élégante, vêtue en cavalier, d'un costume gris. Ils avaient l'air d'examiner, tous trois, attentivement, le bai-brun, en échangeant, avec des hochements de tête approbatifs ou dubitatifs, leurs impressions sur le sujet qui paraissait les inquiéter.

Sirvan se demanda, non sans curiosité, qui pouvait être cette jeune femme qu'il ne voyait que de dos. Elle caressait, de sa main gantée, le col de *Jim*, ou bien, se baissant tout à coup, elle lui levait les pieds l'un après l'autre, les maniant avec l'assurance d'une personne habituée de longue date aux chevaux. *Jim* se laissait faire docilement, tournant parfois la tête pour regarder l'écuyère d'un œil amical ou pour froter avec tendresse ses naseaux humides contre son bras. *Jim* s'étant déplacé, la jeune femme dut se retourner pour parler à Labrèche, et Sirvan, de plus en plus intrigué, vit une belle figure pleine et claire, des yeux d'un gris bleu très doux, une bouche un peu grande, mais tendre et spirituelle, un ensemble de traits harmonieux, exprimant la franchise et la bonté.

On ne voyait des cheveux coupés, sous le feutre mou, que deux petites mèches d'un châtain doré, en courbe légère sur les joues rosées, affinant l'ovale à la fois ferme et délicat de ce visage charmant.

Sirvan se disait, stupéfait, presque irrité d'être forcé de l'admirer, tandis que son cœur était encore plein d'une autre :

« Ce ne peut être la gouvernante, c'est impossible ! Et pourtant... »

La preuve était facile à faire. Brusquement, il ouvrit la fenêtre et appela :

— Labrèche!

Ce fut un véritable coup de théâtre. Hélène et Labrèche parurent subitement pétrifiés d'étonnement, tandis que le palefrenier, goguenard, s'exclamait :

— Le patron! Mince alors! D'où qu'il sort?

Cependant Sirvan répétait avec impatience :

— Labrèche!

— J'entends bien, Monsieur! répondit enfin le brave garçon revenu de son saisissement.

— On ne le dirait pas! fit Sirvan avec ironie.

Il ajouta aussitôt, d'un ton impérieux :

— Voulez-vous prier M<sup>llo</sup> Baudoin d'avoir l'obligeance de venir me parler?

— Bien, Monsieur.

Hélène avait pâli. Sans attendre que Labrèche lui répâtât l'ordre qu'il venait de recevoir, elle se dirigea du côté de la maison, en évitant de lever les yeux vers la fenêtre que Sirvan énervé refermait avec bruit.

— Eh ben, il n'a déjà pas l'air si commode que ça, le patron! conclut le palefrenier pendant que Labrèche, soucieux, réintégrait lui-même *Jim* dans son box, silencieusement.

M<sup>lle</sup> Baudoin était montée si vite et son cœur battait si violemment, qu'elle dut s'arrêter un instant pour reprendre haleine avant de frapper à la porte de M. Sirvan. Dès qu'elle eut frappé, il répondit d'une voix nette et brève, sans aménité :

— Entrez!

Elle entra, résolue, le front haut, affectant un calme que démentaient sa pâleur et le frémissement léger de ses lèvres entr'ouvertes sur ses dents courtes et serrées comme un rang de perles.

Sirvan était en pyjama de soie brochée, à grandes fleurs mauves et jaunes sur un fond gris rosé. Si ce négligé élégant l'avantageait, il s'en souciait fort peu en ce moment. Il était debout au milieu de la pièce quand M<sup>lle</sup> Baudoin entra, et ne la pria point de s'asseoir.

— Je préfère vous le dire tout de suite, mademoiselle Baudoin, fit-il avec une brusquerie voulue, je crains que vous ne soyez pas du tout la personne qu'il me faut.

— Et pourquoi cela, Monsieur? répliqua la pauvre Hélène avec le courage du désespoir. Avant de me juger si sévèrement, il me semble qu'il serait juste que vous

vous rendiez compte par vous-même si j'ai abusé de votre confiance en quoi que ce soit pendant votre absence! Je suis en droit de vous demander de bien vouloir examiner mon livre de dépenses. Vous verrez que je ne vous ai pas fait tort d'un centime.

— Je ne mets pas un instant en doute votre honorabilité, répondit Sirvan plus doucement. Je suis déjà renseigné, sachez-le, sur l'exactitude scrupuleuse avec laquelle vous remplissez votre charge; mais vous n'êtes pas du tout la personne que je me figurais.

Il hésita un instant et, détournant la tête pour ne pas voir la désolation altérer de nouveau ce visage si beau et si sympathique, il reprit avec d'autant plus d'énergie qu'il se sentait faiblir :

— Vous n'avez rien de ce qu'il faut pour faire un chaperon sérieux.

— Qu'en savez-vous? Et qu'importe, après tout, si j'en accepte l'emploi avec toutes ses conséquences? insista Hélène, visiblement résignée à toutes les concessions pour conserver sa place.

— Vous m'avez trompé! Vous n'avez pas trente ans! s'écria Sirvan en se retournant, presque agressif.

— Je vous demande bien pardon! protesta M<sup>lle</sup> Baudoin en s'animant. Je les ai! Si je ne les parais pas, est-ce ma faute? Tout le monde vous dit si bon, monsieur Sirvan! Ne soyez pas injuste envers moi seule et ne me condamnez pas sans appel. Je ne mérite pas d'être traitée avec tant de dureté.

Sa voix tremblait et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Vous tenez donc bien à garder votre place? fit Sirvan, frappé et confus de la justesse de ses reproches.

— Oui! avoua-t-elle en baissant la tête. J'y tiens beaucoup parce que je suis de ce pays, et que je m'y sens plus heureuse qu'ailleurs.

— Eh bien, dit Sirvan vaincu, puisque c'est ainsi, restez donc, Mademoiselle...

— Hélène! suggéra-t-elle vivement, pour qu'il ne dit pas « Hortense ».

— Restez, mademoiselle Hélène! répéta Sirvan en souriant. Mais je vous en avertis, ce sera à vos risques et périls! Vous êtes trop jeune encore et trop jolie, mademoiselle Baudoin, pour ne pas exciter la jalousie des jeunes filles que votre présence m'autorise à réunir chez moi.

— Ne vous moquez pas de moi, Monsieur! Je ne me crois ni assez jeune, ni assez jolie pour concevoir ou pour inspirer de pareilles craintes, mais telle que je suis, je saurai me tenir à ma place! déclara Hélène, encore trop émue pour sourire.

— Alors, je ne vous retiens plus, dit Sirvan avec une courtoisie un peu narquoise. Vous pouvez aller retrouver votre ami Labrèche.

— Vous avez raison, Monsieur, répliqua-t-elle. Labrèche m'est tout dévoué, en effet, et je lui en suis très reconnaissante. Dois-je sortir avec lui comme tous les jours, pour promener les chevaux, Monsieur, ou rester à la maison à votre disposition?

— Je vous prie de ne rien changer à vos habitudes, mademoiselle Baudoin. Faites comme si je n'étais pas là.

— Je ne crois pas que ce soit possible, mais je puis toujours essayer. Faut-il prévenir M<sup>lle</sup> Sirvan de votre arrivée, Monsieur?

— Ah! c'est vrai! s'exclama Gildas, Annette est ici! Je l'avais oubliée, cette pauvre petite! Mais ne la dérangez pas, je la verrai en descendant pour déjeuner.

Hélène allait sortir, il la rappela brusquement :

— Dites-moi, quel cheval montez-vous?

— Tantôt l'un, tantôt l'autre. En ce moment, *Jim* a un peu de rhumatisme. L'écurie est humide. J'ai pourtant fait faire un plancher et doubler la litière d'une natte épaisse en alfa tressé, mais il a tellement plu! Ce matin je dois monter *Anda*.

— Je vous le défends bien! s'écria Sirvan effrayé. Il est trop vif pour être monté par une femme.

— *Anda* ne m'a jamais fait peur, Monsieur. Ne craignez rien pour moi. Mais si vous me le défendez, je ne le monterai pas, fit-elle avec une nuance de regret dans la voix.

— Je ne vous savais pas si bonne écuyère, mademoiselle Baudoin, s'étonna Sirvan, un peu railleur. Avec vous, on marche de surprise en surprise!

Hélène eut cette fois un sourire énigmatique et ne répondit pas.

Comme il ne parlait plus et qu'il la regardait sans avoir l'air de la voir, elle crut pouvoir se retirer et sortit en le saluant simplement de la tête, sans lui tendre la main. Malgré la satisfaction qu'elle éprouvait de sa victoire, elle était triste et troublée. Elle non plus ne se figurait pas ainsi M. Sirvan. Elle dut s'avouer qu'il était

« vraiment bien », et qu'elle l'eût préféré moins séduisant.

Cependant la nouvelle de l'arrivée du maître s'était répandue dans toute la maison, réveillant la paresseuse Aïcha qui dormait encore tranquillement dans une jolie petite chambre, au deuxième étage.

La négresse ne se pressa point de se lever et d'accourir, comme on aurait pu le supposer, mais prit au contraire tout son temps pour faire sa toilette, toujours très soignée. Elle revêtit ensuite sa tunique de soie noire, celle qui plaisait le mieux à Gildas, se coiffa strictement du foulard assorti, et se présenta devant M. Sirvan pareille à une statue d'ébène, sans un bijou. Cette fille sauvage avait des instincts de grande coquette.

Sirvan la considéra un instant en silence, et cet instant parut très long à l'orgueilleuse et jalouse Aïcha.

— Comme tu as grandi ! Tu es une femme maintenant ! dit-il enfin en souriant avec mélancolie. Tu n'es plus ma petite Aïcha. Cela ne me rajeunit pas, hélas ! Tiens, reprit-il en allant chercher sur la cheminée un écrin ovale qu'il lui présenta, tiens ! Voilà ton collier ! Prends-le, et tais-toi !

Cette recommandation n'était peut-être pas superflue, étant donné le caractère extravagant de la négresse. Aïcha, lui ayant baisé la main silencieusement, se retira avec un air soumis de chien battu, mais elle s'en dédommagea à la cuisine où elle ahurit les servantes par les cris et les transports d'une joie frénétique.

— Regarde, Caroline ! Regarde, Rosalie ! Si moi y en a un beau collier de perles !

Le bijou, en très belle imitation, glissait, coulait dans ses mains noires comme un petit ruisseau de lait. Elle le mit à son cou, et pria Rosalie de le lui attacher. Après quoi, elle alla s'admirer dans toutes les glaces de la maison.

Annette apprit le retour de son oncle par Rosalie quand elle lui monta son café au lait. La femme de chambre, inquiète, réclamait son Amédée à cor et à cri. Il arriva enfin dans la matinée et le spectacle des expansions naïves de ces jeunes époux, séparés depuis deux grands mois, fit verser des larmes d'attendrissement à la sensible Caroline.

Annette, un peu triste de savoir que son oncle ne l'avait pas fait demander, s'était habillée cependant avec plus de soin que tous les jours pour lui faire honneur.

Elle était descendue au jardin et s'en revenait les bras chargés de roses, gentille à croquer avec sa robe courte en toile bleu clair, ses cheveux blonds coupés « en boule » et ses grosses lunettes de grand'mère sur son petit nez malin. Sirvan, qui la regardait du seuil de son cabinet de travail où il venait de descendre, ne la reconnaissait plus. On lui avait changé sa nièce ! Il le lui dit gaiement en l'embrassant.

Elle répliqua sans embarras, d'un air doux et poli qu'elle avait acquis au contact de M<sup>lle</sup> de Brécy et de la marquise de Vigneux :

— C'est à Hélène que je le dois, oncle Gildas ! Elle est si bonne pour moi ! Aussi je l'aime comme si elle était ma sœur !

— Il ne faut pas l'appeler Hélène tout court, observa Sirvan surpris et un peu ému par cette déclaration spontanée. Il faut dire en parlant d'elle « M<sup>lle</sup> Hélène » ou « M<sup>lle</sup> Baudoin » pour que d'autres ne se croient pas autorisées à la traiter avec la même liberté.. Comprendstu, mon enfant ?

— Oui, je crois vous comprendre, mon oncle, répondit la jeune fille d'un ton sérieux.

Elle s'excusa de quitter M. Sirvan pour s'occuper de ses fleurs. Cette opération délicate ne s'effectuait jamais sans quelque maladresse de sa part, comme ébrécher un vase, ou inonder le tapis. Sirvan lui fit remarquer en riant que M<sup>lle</sup> Baudoin n'avait pas encore réussi à la corriger de son étourderie. La pauvre Annette en devint toute rouge de dépit. Elle répondit avec vivacité que la faute en était à elle, ou plutôt à sa mauvaise vue, et non à son amie. Elle était si fâchée de la plaisanterie de son oncle qu'elle s'en alla bouder dans sa chambre jusqu'au retour d'Hélène. Le déjeuner de midi les réunit tous trois dans la petite salle à manger. La table ornée de fleurs et de fruits avait un air de fête intime. Hélène avait sorti des armoires le beau linge et l'argenterie de réserve. Elle avait arrangé elle-même les pyramides de fraises et de cerises sur des feuilles de vigne fraîches.

Pendant le repas, elle ne cessa de s'occuper d'Annette comme d'un petit enfant, avec un complet oubli d'elle-même. La petite infirme commettait bévuc sur bévuc, elle prenait une chose pour une autre, renversait son verre, ou bien le sel et le poivre. Quand elle se rendait compte de son erreur ou de sa maladresse, elle éclatait de rire ingénument ou bien elle regardait sa grande amie de

côté, avec une humilité si attendrissante qu'Hélène ne pouvait s'empêcher de répondre à cet appel de détresse par un sourire affectueux, qui rendait à la pauvre enfant toute sa gaieté.

Sans souci du décorum, Annette, selon son habitude, taquinait Aïcha, qui lui répondait avec une familiarité amicale. La négresse aidait Rosalie au service de la table par caprice, car on n'exigeait d'elle aucun travail. Cette fois, elle le faisait par coquetterie et par curiosité jalouse. Elle voulait se montrer à son maître parée de son dernier cadeau, et voir de ses yeux comment il se comportait vis-à-vis de M<sup>lle</sup> Baudoin. Elle s'étonna de lui voir un air plus calme et plus heureux qu'elle ne s'y attendait, étant donné l'absence de miss Roboam.

C'est qu'en effet, depuis qu'il avait quitté sa famille, Sirvan n'avait plus jamais connu la douceur du foyer telle qu'il la retrouvait ce jour-là.

Il se sentait pénétré jusqu'au cœur par la mystérieuse influence d'une protection maternelle. Et cela lui était infiniment bon et bienfaisant, car il se sentait las, courbaturé, fiévreux. Malade encore de cette anémie profonde qu'il était venu soigner en France, il s'était imprudemment surmené depuis son débarquement à Marseille jusqu'à son retour nocturne à Givry, après la panne en pleine campagne, à plusieurs kilomètres de chez lui. Ses voyages successifs à Paris, en Bretagne, en Angleterre, et surtout son séjour à Londres l'avaient exténué. Il déjeuna avec des fruits, une tasse de café, et, se sentant de plus en plus souffrant, après avoir donné un simple coup d'œil à ses chevaux que Labrèche lui présentait avec orgueil, il remonta dans sa chambre et se recoucha tout frissonnant.

Hélène, inquiète, envoya à plusieurs reprises Aïcha s'informer de son état. Sirvan prétendait n'avoir besoin que de repos. Mais toute la nuit, elle l'entendit s'agiter, évidemment en proie à une fièvre violente, et dès le matin elle lui fit demander par Rosalie s'il ne croyait pas prudent de faire appeler un médecin. Sirvan sentit la nécessité d'y consentir, et Labrèche, averti, qui se tenait prêt, partit immédiatement avec le *garden*, à défaut de l'auto, ayant pour mission de ramener un docteur d'Avallon.

## V

Epuisé par un violent accès de paludisme, Sirvan, convalescent, s'abandonnait à la douceur de vivre pour vivre, entouré de soins affectueux et intelligents. Il passait des heures entières sur une chaise longue dehors, ou bien dans le petit salon, inactif, indolent et rêveur, distrait sans fatigue par le babil d'Annette ou par le piano d'Ilélène. Il adorait la musique, et le talent de M<sup>lle</sup> Baudoin avait été pour lui une nouvelle révélation. Sans être d'une virtuosité étourdissante, elle pouvait jouer à peu près tout ce qui se joue, et son interprétation des classiques comme des modernes portait la marque de son charme personnel.

Certes, Sirvan pensait toujours à Bessie Roboam, mais il ne souhaitait point sa présence, pour le moment du moins. Il eût été fort contrarié qu'elle le vît dans cet état de langueur, de faiblesse, d'amoindrissement physique et moral où l'avait laissé cette brève et brutale maladie. Bessie n'y perdait rien, car l'absence, l'éloignement idéalisaient le souvenir qu'il conservait d'elle. Il ne la voyait plus maussade et distraite, ainsi qu'elle était restée avec lui à Londres, malgré tous ses efforts à elle pour paraître aimable et à lui pour la trouver telle, mais comme il se l'imaginait, stylisée en gravure anglaise, avec un corps de sylphide, un teint de fleur et des cheveux d'or. Il oubliait Mrs Roboam, énorme et couperosée, son langage vulgaire et leur petit cottage malpropre, là-bas, au bord de la mer.

Le naturel doux et un peu faible de Sirvan le portait en général à subir les défauts de ceux qui l'entouraient comme une des mille nécessités fâcheuses de l'existence. Il était d'une indulgence excessive à l'égard d'Aïcha qui en abusait parfois pour devenir familière jusqu'à l'insolence. Pendant la maladie de Sirvan, Aïcha s'efforçait encore d'adoucir sa voix gutturale, de modérer ses éclats bruyants, mais depuis que Gildas avait repris sa place à table et paraissait à peu près guéri, elle s'abandonnait

de nouveau, sans ménagements, à ses caprices, à ses colères ou à ses transports joyeux, également insupportables à la sensibilité délicate d'Hélène. M<sup>lle</sup> Baudoin avait pris le parti de se boucher les oreilles et de se sauver pour ne pas l'entendre rire ou crier.

La marquise de Vigneux, avertie, était venue plusieurs fois voir Sirvan. Elle l'avait trouvé changé, amaigri, encore un peu févreux et s'en inquiétait. Son attitude envers M<sup>lle</sup> Baudoin lui avait causé une secrète déception. Elle s'étonnait de la politesse froide ou railleuse avec laquelle il la traitait, sans paraître s'apercevoir du dévouement désintéressé, absolu, inlassable, dont elle l'entourait, qu'elle lui témoignait constamment.

— Il est toujours ainsi! répondit Hélène à la marquise qui l'avait attirée à l'écart, un jour, dans le parterre, pour lui exprimer sa surprise et son mécontentement. Il me regarde souvent d'un air fâché, comme s'il m'en voulait toujours de ne pas être telle qu'il me croyait avant de m'avoir vue. Il l'a dit à Annette qui me l'a répété en riant comme une petite folle, il s'attendait à voir une vieille fille austère et moustachue, habillée à la mode de son jeune temps, en train de tricoter, les pieds sur une chaufferette, et il n'en est pas encore revenu d'avoir trouvé sa gouvernante très moderne, en costume de cavalier, occupée à soigner un cheval malade.

— Le fait est qu'il y avait un peu de quoi être surpris! fit la marquise égayée. En somme, il ne vous manque pas d'égards, Hélène? Cela, je ne le souffrirais pas!

— Oh! non! protesta M<sup>lle</sup> Baudoin avec vivacité. Je n'ai pas à me plaindre de lui autrement. Je crois qu'il lui serait impossible de faire de la peine sciemment et volontairement à quelqu'un même qu'il n'aimerait pas. Par exemple, il tolère les caprices d'Aïcha avec une patience, une bonté qu'elle ne mérite peut-être pas!

— Hé! hé! dit la vieille dame avec un sourire malicieux, cette pauvre Aïcha! Vous ne l'aimez pas?

— C'est plus fort que moi, avoua Hélène. Je ne peux pas m'y habituer. Elle est insupportable! Je ne suis pas nerveuse, et j'ai plutôt bon caractère, mais cette négresse m'agace et m'irrite à tel point que je ne me croyais pas capable de ressentir pour quelqu'un une aversion, une détestation pareille.

La marquise riait si franchement de cette colère rétrospective que M<sup>lle</sup> Baudoin ne put faire autrement que d'en rire avec elle.

— Et votre M. Sirvan, reprit M<sup>me</sup> de Vigneux avec une évidente curiosité, qu'en pensez-vous?

Hélène, qui s'attendait un peu à cette question, répondit tranquillement :

— J'en pense tout simplement que, depuis qu'il est ici, j'ai un enfant de plus à soigner, voilà tout.

— Les hommes sont tous de grands enfants, observa la bonne marquise d'un air approbatif et satisfait. Ils aiment à être traités comme des enfants.

— Je le préférerais moins faible de caractère, moins indolent, poursuivit Hélène sans s'apercevoir qu'elle s'animait en parlant un peu plus qu'il n'était nécessaire. Intelligent comme il l'est, je voudrais le voir s'intéresser à d'autres lectures qu'à celle de ses journaux anglais, avec lesquels on pourra bientôt faire une tente pour abriter toute la terrasse.

— Il espère peut-être y trouver des nouvelles de son Anglaise? raila M<sup>me</sup> de Vigneux. Mais miss Roboam n'est pas une personne qui fait du bruit dans le monde. Elle se contente d'y faire son chemin. A propos de renommée, vous savez qu'il y a quelqu'un qui s'ennuie joliment de ne plus vous voir chez moi depuis le retour de Sirvan?

— Non, chère amie, en vérité, je ne le savais pas! sourit Hélène.

— Vous ne devinez pas qui?

— Mon Dieu, non!

— Votre embarras vous trahit, Hélène! Vous mentiriez en m'affirmant que vous ne vous êtes pas encore aperçue du sentiment très vif que vous avez inspiré à votre ami Gaétan! D'ailleurs, il ne date pas d'hier, son père lui-même vous l'a laissé entendre la première fois qu'il vous a revue chez moi. Vous êtes, je crois, à peu près du même âge, vous et Gaétan. Faute de mieux, je serais heureuse de vous voir reprendre votre place dans le monde en qualité de vicomtesse de Girolles!

— Vous êtes sévère pour ce pauvre Gaétan, ma bonne amie!... Est-ce lui qui vous a priée de sonder mon cœur?

— Nullement! Il se propose de pratiquer lui-même cette délicate opération au premier jour, mais j'ai cru devoir vous en avertir. Mon Dieu, nous savons bien que ce n'est pas un Adonis! Ce n'est pas non plus un aigle! Mais c'est un nom, une situation, offerts par un brave garçon qui ne vous rendra certainement pas malheureuse.

— Sait-on jamais? fit Hélène vivement. J'aime bien Gaétan, comme un bon camarade, c'est tout! Je lui sais gré de l'affection sincère et de l'estime qu'il me témoigne en me faisant l'honneur de vouloir m'épouser, mais je me sens incapable de passer toute ma vie auprès de lui, uniquement occupée à faire son bonheur. Si j'avais dû me marier, je n'aurais voulu faire qu'un mariage d'amour, et c'est trop tard maintenant.

— Trop tard pour qui, Hélène, puisque Gaétan vous donne la preuve certaine que vous pouvez inspirer de l'amour autant et plus que si vous aviez encore vingt ans? Pensez-vous sincèrement qu'il vous soit impossible d'aimer à votre âge? Mais, ma chère, c'est au contraire celui des attachements les plus sérieux, pour ne pas dire des folles passions.

— Je n'ai jamais aimé, répondit Hélène franchement. Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, et je crois bien que je ne le saurai jamais.

— Qui sait? Vous en êtes peut-être plus près que vous ne le supposez!

— Je ne le crois pas.

— Alors, aucun espoir pour mon prétendant?

— Aucun! Je le regrette pour lui.

— Vous devriez songer plus sérieusement à votre avenir, mon enfant!

— Hélas! chère amie, je ne suis plus une enfant, par malheur! Et je vous assure que je me préoccupe de mon avenir beaucoup plus sérieusement que vous ne le pensez. Quand je ne serai plus au service de M. Sirvan, ce qui devra fatalement arriver un jour ou l'autre, soit qu'il se marie avec miss Roboam ou qu'il s'en retourne en Algérie avec sa smala, ce jour-là, je vous demanderai de bien vouloir m'avancer la somme nécessaire pour lui acheter ses deux meilleurs chevaux, *Anda* et *Jim*, et je m'engagerai comme écuyère dans un cirque.

La marquise fut tellement stupéfiée par cette déclaration inattendue qu'elle en resta sans voix.

— Rassurez-vous, ma bonne amie, reprit M<sup>lle</sup> de Brécy, en souriant, je ne porterai ni maillot de soie ni jupe de gaze. Je ne crèverai pas de cerceaux en papier rose, non! Je ferai simplement de la haute école, en cavalier. Je travaille dans ce but avec Labrèche qui me suivra pour s'occuper des chevaux.

— N'importe! Je ne vous laisserai pas commettre cette folie, Hélène! s'écria la marquise à peine revenu

de son effarement. Songez au nom que vous portez!

— J'en changerai!

— C'est donc une résolution mûrement réfléchie? irrévocable?

— Absolument! C'est la seule qui me permette d'avoir des chevaux dans ma situation de fortune actuelle. Je ne peux plus supporter maintenant l'idée d'en être privée à tout jamais, ni de vivre comme j'ai vécu depuis que j'ai tout perdu.

— Vous devriez accepter Gaétan! conseilla la marquise de plus en plus consternée.

— Je m'en voudrais et m'en mépriserais toute ma vie, sans amour!

— Alors, je n'insiste plus, mais je veux encore espérer que vous renoncerez de vous-même, pour une raison ou pour une autre, à cette étrange décision. Inutile de vous dire, méchante fille, que vous me trouverez toujours prête à vous aider de toute mon affection.

— J'en étais bien sûre! fit Hélène en l'embrassant d'un air ému et triomphant. Vous m'aimez trop sincèrement pour m'en vouloir de courir ma seule chance de bonheur.

— Je souhaite de tout mon cœur que vous soyez encore gagnante de cette course-là! dit la marquise vaincue, avec la spirituelle bonhomie qui caractérisait cette aimable et vraie grande dame.

## VI

A deux ou trois jours de là, Hélène promenait son favori *Anda* du côté de Vézelay, Labrèche trottant sur *Jim* derrière, à la distance d'usage. Ils avaient pris, pour revenir à Givry, la route qui passe par Sermizelles. Soudain, comme M<sup>lle</sup> de Brécy quittait la route pour prendre un raccourci, elle se trouva face à face avec le vicomte de Girolles.

Rien ne pouvait lui être plus désagréable que cette rencontre dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, et le jeune vicomte n'était pas assez sot pour ne point s'apercevoir de l'effort accompli par Hélène pour sourire en lui tendant la main. Gaétan de Girolles mon-

tait *Brin-d'Herbe*, le fameux gagnant de cette course d'amateurs dont un journal d'informations avait fait connaître, par hasard, à Gildas Sirvan, à Londres, le succès sensationnel. Mais si Hélène admirait franchement le cheval, un alezan magnifique, elle faisait ses réserves en ce qui concernait le cavalier.

— Est-ce que vous me permettez de vous accompagner, Hélène? demanda-t-il avec hésitation, un peu décontenancé, malgré son aplomb habituel, par l'accueil visiblement contraint de M<sup>lle</sup> de Brécy.

— Pourquoi pas? fit-elle évasivement.

— Je crois que vous aimeriez mieux pas! Mais comme je n'ai guère le choix du jour ni de l'heure, il faut bien que je profite de l'occasion qui se présente pour vous parler, n'est-ce pas?

Se décidant à prendre pour un consentement tacite le silence embarrassé d'Hélène, il fit volte-face et, mettant son cheval au niveau du pur sang andalou que l'habile écuyère maintenait sans effort apparent au pas de promenade, il continua résolument :

— Quand vous êtes partie à Paris après la mort de votre père, Hélène, je vous aimais déjà, mais vous me considérez alors comme un gamin, et je n'ai pas osé vous le dire. Je n'ai jamais pu vous oublier. Je vous aime toujours. Vous me connaissez... Je ne suis pas beau, j'ai l'air d'un crétin fini! Mais je n'ai pas pour deux sous de méchanceté, et je me crois incapable de rendre une femme malheureuse par ma faute. La marquise de Vigneux m'a dit qu'elle vous avait mise au courant de mes intentions, et que vous lui aviez fait comprendre que je devais renoncer à tout espoir... J'ai voulu vous l'entendre dire par vous-même, si cruel que cela me paraisse, pour en être sûr, car, sans fatuité, j'ai peine à le croire! Pourquoi ne voulez-vous pas devenir ma femme, Hélène? Vous ne m'aimez pas d'amour, c'est entendu, je le sais et je le comprends. Mais, dans le mariage, il y en a presque toujours un des deux qui n'aime pas, ou qui aime moins, et, généralement, ce n'est pas celui-là qui souffre, c'est l'autre, celui qui n'est pas aimé... Eh bien, moi je vous aime tant que j'accepte d'être l'autre, le sacrifié. Je ne vous en voudrai pas de ne voir en moi qu'un snob imbécile ou un palefrenier en smoking, pourvu que vous soyez près de moi, à faire vos quatre volontés, et à tenir les cordons de la bourse dans l'intérêt de nos héritiers futurs. Voilà! D'autres pourront être plus éloquents, mais

vous n'en trouverez pas qui vous aiment plus sincèrement.

— J'en suis bien certaine, mon cher Gaétan, répondit Hélène attendrie, et je suis d'autant plus navrée d'être obligée de vous attrister par un refus. Je voudrais pouvoir vous rendre heureux comme vous le méritez, mais cela m'est impossible. Je ne sais pas mentir.

— Vous n'auriez pas à mentir, insista le vicomte, puisque je ne vous demande que de vous laisser aimer!

— Ma conscience s'y oppose, dit M<sup>lle</sup> de Brécy avec une dignité triste, et mon cœur s'y refuse!... ajouta-t-elle en baissant la tête pour cacher sa subite rougeur.

— Avouez donc que vous aimez Sirvan! lui jeta brutalement Gaétan exaspéré de chagrin et de jalousie.

— Décidément, c'est une gageure! s'écria Hélène avec emportement. Eh bien, oui! J'aime Sirvan que je connais depuis un peu plus de huit jours! J'en suis folle et je ne saurais plus vivre sans lui! Etes-vous satisfait? Vous faut-il encore d'autres preuves de mon amour pour lui?

— Oh! Hélène! fit simplement le pauvre garçon d'un ton de reproche affectueux qui la toucha.

Mais son irritation était trop vive pour se calmer subitement. Elle reprit avec amertume :

— Vous voyez bien que j'ai raison de vous dire : Non et non! Si j'étais votre femme, un jour viendrait fatalement où vous me diriez comme aujourd'hui : « Si vous ne m'aimez pas, c'est que vous en aimez un autre! » Et ce serait peut-être la vérité... Alors, quelle existence?

Comme il se taisait, surpris et troublé par ce raisonnement si juste et si désespérant, elle continua d'une voix plus douce :

— Pardonnez-moi, Gaétan! J'ai eu tort de me laisser emporter par une colère dont vous n'êtes que la cause indirecte, à vous dire des paroles que je regrette. Vous m'avez fait l'honneur de m'offrir votre nom, à moi, telle que je suis, je vous en garderai une éternelle reconnaissance. Je vous regretterai peut-être!... Mais vous, ne me regrettez pas trop, croyez-moi! Vous n'aurez pas beaucoup de mal à trouver une femme plus jeune et plus jolie que votre vieille amie Hélène, qui vous aimera comme vous devez l'être! Une bonne petite femme dont vous serez sûr. Et alors, dans dix ou quinze ans d'ici, vous vous direz : « Hélène avait raison! »

— Vous n'êtes pas moins jeune que moi! répliqua Gaétan, obstiné à défendre ce qu'il croyait être son bonheur. Et vous êtes encore beaucoup trop jeune pour Sirvan qui a dix-huit ans de plus que vous!

— Encore Sirvan! s'exclama Hélène avec dépit. Mais vous êtes donc le seul à ne pas savoir qu'il va se marier avec une jeune fille qui n'a pas vingt ans?

— Ce mariage n'est pas encore fait! hasarda le vicomte qui ajouta avec une ironie amère : Il paraît que Sirvan ne peut déjà plus se passer de vous!

— Gaétan! s'écria Hélène désolée. J'aurais voulu rester votre amie!

Mais, sans lui répondre, le jeune homme, furieux et désespéré, fit faire brusquement demi-tour à sa monture et, s'éloignant au galop, disparut bientôt dans un tourbillon de poussière. Labrèche, surpris, n'eut que le temps de se garer pour le laisser passer.

Hélène continua tristement sa route, comprenant qu'elle venait de perdre un ami, et se demandant, avec une sombre angoisse, si elle n'eût pas mieux fait d'accepter, comme le lui conseillait la marquise, la situation inespérée qui lui était offerte, car jamais, jamais elle ne retrouverait cette occasion manquée! Jamais elle ne reprendrait sa place dans son monde. Elle vivrait pauvre, elle vieillirait seule, elle mourrait pauvre et seule!... Pourquoi n'avait-elle pas voulu consentir à se laisser aimer, puisqu'elle n'aimait personne? Pourquoi?... Et quelle rage avait-on de vouloir lui faire aimer Sirvan, de lui imposer Sirvan, comme s'il était de toute nécessité qu'elle aimât Sirvan, pour pleurer et souffrir?

## VII

Gildas Sirvan, remis sur pied, regrettait presque de ne plus être malade. Calme et nonchalant par nature, il se complaisait, sans vouloir se l'avouer, dans cette ambiance intime que seules savent créer autour d'un homme d'adroites et douces mains féminines.

Ahmed était revenu depuis quelques jours avec Ali cor-

valescent, et ce fidèle serviteur, ayant repris ses fonctions auprès de son maître, s'interposait comme un écran entre Sirvan et le personnel du château.

Annette ne venait plus babiller, dès le matin, au chevet de son oncle, pendant que M<sup>lle</sup> Baudoin sortait les chevaux avec Labrèche. Et lorsque Hélène rentrait toute rose, animée par la promenade au grand air, elle n'apportait plus dans la chambre de Sirvan guéri tous les parfums des bois traversés. Il semblait à Sirvan qu'elle y entraît comme un rayon de soleil qui lui réchauffait le cœur. Sa belle figure claire et sereine avait alors l'éclat d'une fleur qui vient de s'épanouir. Ses lèvres étaient plus rouges et ses yeux plus brillants. Elle semblait incarner la Nature même, sous le charme d'une belle matinée d'été, et si fraîche qu'on avait envie de la respirer comme un bouquet!

Ainsi pensait Sirvan, sans oublier miss Roboam, oh! non, bien certainement! Car c'était elle qu'il croyait voir sous les traits nobles et purs de M<sup>lle</sup> Baudoin. C'était à elle qu'allaient son sourire et la caresse de son regard. C'était elle qu'il paraît de toutes les qualités, de tous les talents de M<sup>lle</sup> Baudoin. Comme au cinéma, les deux visages lui semblaient glisser l'un sur l'autre, se confondre un instant, et l'image de la bien-aimée, dégagée de l'image rivale, apparaissait enfin, distincte, seule et nette, sur l'écran. Seulement, chose bizarre et incompréhensible, c'était toujours celle d'Hélène qui demeurait, et qu'il s'obstinait à prendre pour Bessie!... Il en était venu à ne plus pouvoir se figurer Bessie telle qu'il l'avait quittée à Londres. D'ailleurs, est-on jamais sûr de retrouver quelque'un pareil à lui-même? On est ce qu'on paraît dans le moment présent. L'instant d'après, on est autre! Rien n'est fixe, rien n'est stable ici-bas. Chaque minute apporte à chaque être une modification nouvelle, inévitable, et le précipite sans arrêt vers sa fin. La preuve que Sirvan était loin d'oublier Bessie Roboam, c'est que jamais elle ne lui avait paru aussi aimable, aussi gracieuse, spirituelle et bonne, que sous les traits charmants de M<sup>lle</sup> Baudoin! L'indolence à la fois naturelle et malade de Sirvan l'incitait à d'interminables rêveries sur sa chaise longue. Il n'avait pas encore repris part à la vie active. Une paresse insurmontable lui restait de cet accès de paludisme qui l'avait terrassé le lendemain de son retour à Givry. L'idée du moindre effort lui causait un ennui, une angoisse inexprimables. Il n'avait pas la plus petite

envie de sortir de chez lui, même pour monter son beau cheval *Anda*. On eût dit qu'il avait peur de perdre une miette du bonheur intime dont il jouissait en quelque sorte inconsciemment. Il restait là comme un avare qui ne peut se résoudre à quitter d'un instant son trésor, de crainte de ne plus le retrouver en rentrant.

Tout lui devenait indifférent en dehors de sa maison et de ses petites habitudes journalières. Il se disait avec une sorte de complaisance, complice de sa paresse : « Décidément, je me fais vieux ! »

Et ce n'était pas si désagréable que ça, après tout, de vieillir dans ces conditions-là ! Il n'avait fait aucune visite de voisinage, sauf à Vigneux, et comme la marquise lui en exprimait son étonnement, un soir, après un dîner intime aux *Terreaux*, et lui reprochait sa sauvagerie, il s'en était excusé adroitement en disant qu'il croyait plus convenable de ne pas introduire des étrangers dans sa maison tant qu'il y aurait des jeunes filles. Mais la vieille dame, très fine, n'avait pas paru tout à fait convaincue de sa sincérité. Elle avait répliqué malicieusement, tandis qu'il évitait son regard pénétrant :

— Je vous crois tout simplement jaloux comme un Arabe, et peu désireux d'exposer votre *smala* à la vue des roumis, bien qu'elle ne soit pas encore au complet !

Sirvan avait souri, sans répondre.

Hélène et Annette, fatiguées, s'étaient retirées de bonne heure, et Sirvan avait tenu à reconduire la marquise jusque chez elle dans son auto, avec Amédée. Lorsqu'ils rentrèrent aux *Terreaux*, tout le monde était couché, sauf Ahmed qui attendait son maître. Il l'attendit longtemps, car Gildas, avant de remonter dans sa chambre, ne put résister à l'attraction de cette belle nuit d'été, et, cette fois, les fleurs ne furent pas seules spectatrices de la féerie au clair de lune.

Gildas, assis sur un banc au fond du parterre, songeait à sa Bessie. Il n'avait jamais autant désiré l'avoir auprès de lui, dans ses bras, sa fiancée, sa femme !... Non pas la Bessie de Londres, froide et contrainte, qui avait l'air de lui prêter son sourire par politesse, pour ne pas le désobliger, mais une Bessie très douce, aussi bonne que belle, qui lui donnerait son cœur sans réserve, un cœur tout neuf, franc et loyal, le cœur tendre et fier d'Hélène de Brécy !...

Toujours ce glissement d'une image sur l'autre ! Le

beau visage expressif d'Hélène se substituant au joli visage insignifiant de Bessie. Le regard doux et pur d'Hélène, ce regard candide qui n'avait jamais dû exprimer que des sentiments chastes, à la place du regard hardi ou sournois des yeux qui ont déjà flirté avec d'autres yeux ! Mais Sirvan ne s'en rendait pas compte, et c'était toujours Bessie qu'il croyait aimer, toujours à elle qu'il pensait.

Ignorant la présence de Sirvan dans le jardin, Hélène, qui ne pouvait dormir, elle non plus, accoudée à sa fenêtre, regardait la nuit comme si elle la voyait pour la première fois. Jamais elle n'avait vu les astres briller avec un éclat si vif et si pur. Le parc au clair de lune, baigné d'une lumière irréaliste, passait par tous les tons du bleu. L'indigo servait d'ombre à l'azur et fonçait jusqu'au violet sous les arbres.

Devant cette moderne symphonie en bleu mineur, Hélène se sentait pénétrée, saturée, ivre de mélancolie. C'était quelque chose d'inexprimable : la nostalgie des pays qu'on ne reverra plus ; le regret des bonheurs perdus qu'on ne retrouvera jamais, et des beaux rêves qui ne seront jamais réalisés ; l'amertume des déceptions ; la privation cruelle des chers êtres qui nous aimaient, et qu'on laisse derrière soi, loin, bien loin, si loin qu'on ne les distingue même plus dans l'ombre du Passé. Ils demeurent en arrière, et nous continuons d'avancer, car rien ne s'arrête en ce monde. On va, on va, et nul ne connaît son destin.

Où allait-elle, la pauvre Hélène, avec son cœur d'enfant ? Vers quel abîme plein de ronces où se déchireraient ses dernières illusions, ses dernières espérances ? A peine sur le bord, le vertige l'attirait, et déjà elle ne songeait plus à fuir le danger, elle le regardait presque sans crainte, avec un mystérieux sourire d'extase, elle le souhaitait plus proche encore, avec la tentation de se jeter à corps perdu dans le gouffre sans fond de l'amour, de ce fol amour pour quelqu'un qui ne l'aimait pas !

Seule devant la nuit bleue, elle subissait peu à peu l'influence apaisante de sa sérénité. La lumière limpide l'emprisonnait, toute blanche, comme une apparition, dans un rayon d'argent.

Gildas, en s'en revenant, la découvrit ainsi, comme on découvre une étoile qui existait pourtant, mais qu'on n'apercevait pas parce qu'on l'ignorait. Il la voyait sans être vu, marchant dans l'ombre d'un massif, mais le silence était si profond qu'on entendait le crissement du

sable sous ses pas furtifs, et, subitement, le rayon d'argent se brisa contre un volet clos.

Cette vision, si brève qu'elle fût, Sirvan ne devait jamais l'oublier.

## VIII

Aïcha piaulait dans la cour comme une poule en détresse, parce que M. Sirvan n'avait pas voulu l'emmener en auto à la gare avec Annette au-devant de miss Roboam et de M<sup>lle</sup> Tissot, qui devaient arriver ce jour-là par le même train.

— Voyons, Aïcha, ne crie pas comme ça! Tu nous écorches les oreilles! dit la grosse Caroline qui partait faire ses provisions au village, un grand panier au bras. Va! tu les verras bien assez tôt, ces belles demoiselles! J'ai dans mon idée que c'est fini de rire.

— Moi y veux crier! Moi y veux ennuyer tout le monde! piailla l'irascible Aïcha.

— A quoi ça t'avancera-t-il, ma pauvre fille? Si tu fais la méchante, tu verras ce qu'il t'arrivera!

— Quoi c'est qui m'arrivera? Gildas pourra me battre, ça ne m'empêchera pas de crier si moi y veux, au contraire!

— M. Sirvan ne te battra pas, tu le sais bien, mais il te renverra dans ton pays avec Ali comme il l'a dit.

Aïcha prit sa voix la plus sombre et son visage le plus fermé pour répondre en secouant la tête :

— Moi jamais revoir mon pays sans Gildas. Moi y resterai en France pour mourir!

La sensible Caroline en fut impressionnée.

— En voilà des idées! fit-elle en haussant les épaules. Viens plutôt avec moi chez l'épicier, ça te distraira.

Avec sa mobilité d'esprit naturelle, la négresse se mit aussitôt à rire et à gambader comme un jeune poulain en liberté. Elle s'empara du grand panier de la cuisinière et marcha jusqu'au pont devant Caroline assez tranquillement, mais, arrivée là, elle lança le panier à la volée sur la route, du côté du village, et se sauva à toutes jambes dans la direction de la gare.

Caroline en resta sidérée, ne sachant si elle devait

courir après Aïcha ou suivre son panier. Réflexion faite, elle crut devoir prendre ce dernier parti et continua son chemin en se hâtant pour être de retour assez tôt pour assister, si c'était possible, à l'arrivée des « demoiselles » aux *Terreaux*. Sa curiosité fut déçue. L'automobile était encore dans la cour quand elle revint du village, mais les voyageuses étaient déjà dans leurs chambres. Rosalie, qui était montée avec elles pour défaire leurs malles et les aider à s'installer, lui raconta lorsqu'elle redescendit, une demi-heure plus tard, que ces demoiselles avaient l'air assez peu gracieux en arrivant au château, qu'elles avaient à peine salué M<sup>lle</sup> Baudoin qui les attendait dans le hall pour leur souhaiter la bienvenue, mais qu'aussitôt enfermées dans leurs chambres, elles s'étaient mises à rire comme des folles en se moquant de la pauvre Annette qu'elles avaient déjà surnommée « la petite chouette ». La bonne Caroline en fut indignée et jura ses grands dieux que si jamais ces deux péronnelles s'avisèrent de mettre les pieds dans sa cuisine, elle les recevrait de façon à leur ôter l'envie d'y revenir.

Mais cette idée saugrenue d'aller rendre visite à la cuisinière était loin de l'esprit de ces deux jeunes personnes qui paraissaient si bien faites pour s'entendre.

Annette, qui était allée retrouver Hélène au jardin où elle cueillait des fleurs pour la table, lui répéta de son côté ce que les voyageuses avaient raconté à M. Sirvan pendant le trajet de la gare au château.

Miss Bessie Roboam, laissant à sa mère la garde du petit cottage (sans parler de celle, plus malaisée, du jeune Bob), avait fait le voyage en compagnie d'une vieille dame qui rentrait en France. Suivant ce qui avait été convenu d'avance, les Tissot l'attendaient au débarqué, mais, avant d'expédier Yolande avec elle à Givry, ils avaient tenu à la garder quelques jours chez eux, par civilité envers une personne qui, selon toutes les prévisions, devait bientôt faire partie de la famille. Yolande n'était pas fâchée d'étaler aux yeux de cette jeune fille de condition si modeste le luxe ultra-moderne dans lequel ses propres parents l'avaient habituée à vivre.

L'Anglaise en avait été tout d'abord éblouie, mais il se trouvait que le genre de vie des Tissot convenait merveilleusement à ses goûts, de telle sorte que ces quelques jours avaient suffi pour faire de Bessie et de Yolande deux amies intimes, en accord parfait, du moins pour le moment.

Miss Roboam n'était pas assez sotte pour ne point comprendre que les égards dont les Tissot l'entouraient ne s'adressaient pas à la pauvre fille d'un simple courtier en fruits et légumes, mais à la fiancée éventuelle de Gil-das Sirvan. Son amour-propre n'en était pas moins flatté, et sa vanité native s'en était accrue d'une façon démesurée.

Yolande, fille unique, excessivement gâtée, très jalouse, avait peu d'amies. Elle était ravie de se savoir supérieure à Bessie Roboam et de le lui faire sentir un peu, tout en ayant l'air de la traiter familièrement, d'égale à égale. Cela suffisait à Bessie qui, pour l'instant, jouissait sans arrière-pensée de tous les agréments de la fortune de M<sup>lle</sup> Tissot.

On les avait conduites en auto à la gare de Lyon pour le train de midi. On les avait installées dans un confortable wagon de première classe, munies de tout ce qui se fait de plus cher et de plus nouveau pour adoucir les fatigues et l'ennui d'un voyage au long cours. Les Tissot, braves gens au fond, avaient failli pleurer en se séparant pour un grand mois de leur Yolande. Quant aux deux jeunes filles, elles étaient enchantées de s'en aller toutes seules, sans chaperon, la gouvernante de Yolande ayant été rappelée dans sa famille pour un décès subit, la veille du jour fixé pour le départ. On n'avait pas eu le temps de la remplacer. C'était une vraie partie de plaisir ! Vers cinq heures et demie du soir, à la gare de Sermizelles, elles s'étaient jetées toutes les deux, sans façon, dans les bras de Sirvan, un peu surpris d'une expansion à laquelle Bessie ne l'avait pas accoutumé. M<sup>me</sup> Tissot, née Sirvan, avait eu la fantaisie de les habiller pour le voyage comme deux sœurs jumelles. Elles étaient en manteaux de soie imperméable, beige clair, coiffées de petits chapeaux de feutre assortis, ainsi que les bas de soie, les souliers « sport », les gants et les sacs à main.

Bessie, dans sa joie de se sentir si bien mise, semblait plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été, et Sirvan s'étonna de ne pas être aussi heureux qu'il s'y attendait en la revoyant. Tout à l'heure, il était ému, son cœur battait plus vite au moment de toucher à ce bonheur qu'elle lui avait fait désirer si longtemps... trop longtemps, peut-être ! Mais ce n'était pas ainsi qu'il se la figurait, qu'il s'imaginait la revoir. Il l'eût souhaitée moins sûre d'elle, plus troublée, plus réservée. L'homme est tellement pétri de contradictions qu'en la retrouvant comme il l'aurait

vouïue à Londres, voilà qu'il restait froid et presque déçu devant ce nouvel aspect de Bessie qui aurait dû le combler de joie.

Il ne se la rappelait pas si grande ni si mince, avec cette petite figure ronde et insignifiante. Son ancienne retenue, sa maussaderie même lui donnaient encore une sorte de dignité, tandis que sa gaieté actuelle accentuait déplorablement sa vulgarité native.

Miss Roboam aurait pu acquérir la distinction qui lui manquait au contact de ses camarades de sport, et surtout par suite de son flirt avec Bob, qui était un garçon très bien élevé, mais elle avait trop d'orgueil et pas assez d'intelligence pour reconnaître ses défauts et chercher à s'en corriger. Sa tenue la plus correcte restait celle d'une nurse bien stylée.

Sirvan, qui ne pouvait évidemment pas se faire une opinion sur ces données qu'il ignorait, ne se rendait pas compte de la secrète désillusion qu'il éprouvait et s'efforçait consciencieusement de remettre son amour au point où il l'avait laissé. Mais il avait beau faire, il ne parvenait pas à partager la gaieté des deux jeunes voyageuses, ni à s'intéresser à leur caquetage bruyant. Elles ne parlaient qu'anglais entre elles. Yolande profitait de l'occasion pour se perfectionner dans cette langue qu'elle connaissait déjà suffisamment pour soutenir une conversation banale; mais il ne leur vint pas à l'idée d'adresser la parole à Annette autrement qu'en français, abusées par son air simple et modeste de petite pensionnaire.

Lorsque Yolande et Bessie avaient aperçu M<sup>lle</sup> Sirvan derrière son oncle, elles avaient échangé une grimace ironique. Désagréablement surprises d'avoir été devancées aux *Terreaux* par cette intruse, elles répondirent avec ensemble par un salut très sec à la petite révérence en génuflexion de la gentille Annette, et la poignée de main qu'elles échangèrent fut plutôt brusquée de leur part. Sirvan crut rompre la glace en les avertissant que sa nièce était parfaitement capable de les comprendre, ayant choisi l'anglais pour son bachot qu'elle comptait passer l'année suivante; il ne fit qu'exciter leur instinctive jalousie et ne tarda pas à s'en apercevoir.

Quand Annette lui répondit innocemment que miss Roboam s'entendrait encore mieux avec M<sup>lle</sup> Baudoin, qui parlait l'anglais comme sa langue maternelle, Bessie, déjà rembrunie, redevint aussi maussade qu'elle pouvait l'être. Gildas, troublé par la malveillance évidente avec

laquelle miss Roboam accueillait les prévenances de sa nièce, oublia de l'avertir qu'il avait choisi exprès pour elle une femme de chambre parlant assez bien l'anglais pour assurer son service. Bessie et Yolande crurent donc pouvoir échanger leurs premières impressions devant Rosalie en toute sécurité, c'est ainsi que, sans le vouloir, elle avait entendu les nouvelles venues se moquer d'Annette Sirvan.

Elles n'avaient pas dit un mot à M<sup>lle</sup> Baudoin, mais n'en pensaient pas moins, ayant pris la gouvernante en aversion à première vue. Son charme et sa distinction les avaient choquées comme une offense personnelle. La présence insolite de cette trop belle personne au château des *Terreaux* leur parut presque une indécatesse de la part de Sirvan. Miss Roboam, plus particulièrement menacée par cette rivalité imprévue, en conçut un dépit et une rancune qui ne devaient pas tarder à se manifester.

Les hostilités commencèrent le jour même, avant le dîner.

## IX

On avait mis le couvert dans la grande salle à manger qui rappelait toujours à Hélène de Brécy le funèbre souvenir du dernier repas qu'elle y avait pris avec ses parents après l'enterrement de sa petite amie d'enfance. Elle en était si triste qu'elle pouvait à peine retenir ses larmes en s'occupant, avec Annette, du décor de la table, fleurs et fruits. La cuisinière avait averti Ahmed qu'il pouvait sonner la cloche, mais il attendait, pour le faire, qu'on eût retrouvé Aïcha qui devait l'aider au service. La négresse avait disparu depuis le moment où elle avait faussé compagnie à la bonne Caroline, en allant au village. On l'avait cherchée partout vainement, sans oser le dire à M. Sirvan, et le personnel du château commençait à s'inquiéter, quand Rosalie affirma l'avoir entendue remuer dans sa chambre. Après avoir frappé à sa porte sans obtenir de réponse, elle avait essayé d'entrer, mais Aïcha s'était enfermée et faisait la sourde oreille à tous les appels.

M<sup>lle</sup> Baudoin, prévenue, se décida à monter elle-même la chercher. Comme Rosalie, elle frappa plusieurs fois, de plus en plus fort, à la porte de la maudite négresse avec le même insuccès. Aïcha ne donnait pas signe de vie.

— Voyons, Aïcha! Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Héléne, effrayée. Réponds-moi! Si tu es malade, dis-le! Aïcha, ouvre-moi! Ouvre-moi tout de suite, ou bien je vais chercher M. Sirvan!

Cette menace eut un effet immédiat. Héléne entendit la négresse sauter à bas de son lit et courir à la porte qui s'ouvrit enfin. M<sup>lle</sup> Baudoin s'attendait à trouver la jalouse Aïcha en larmes. A sa grande surprise, elle ricanaït; ses yeux flamboyaient de malice.

— Toi avoir eu peur? dit-elle ironiquement. Tout le monde avoir eu peur pauvre Aïcha mourir chagrin! Moi suis contente. A présent, moi y veux bien descendre pour servir à table Mam'zelle Roboam. Moi bien rire toute seule!

— Je me demande pourquoi! fit Héléne, énervée.

— Toi pas voir la figure de Gildas à la gare, quand les demoiselles l'ont embrassé à grands bras sur le quai! Moi cachée dans le petit jardin; moi y riaït tout bas. Gildas il avait son air fâché, et petite Annette elle avoir seulement un bonsoir tout<sup>1</sup>sec avec une méchante poignée de main qui lui a fait bien mal.

— Vraiment? s'exclama Héléne avec une surprise indignée. Annette ne m'avait pas dit cela, la pauvre petite! Il n'y a pas de quoi rire! Aïcha, tu n'as donc pas de cœur?

— Moi rire d'un côté, pleurer de l'autre, répondit la négresse, prenant, avec sa mobilité d'esprit naturelle, un air triste et sérieux. Toi pas savoir encore ce que moi y sais!

— C'est bon! Tu me raconteras cela un autre jour! s'impacienta M<sup>lle</sup> Baudoin. Veux-tu descendre, oui ou non?

— Je t'ai déjà dit oui! répliqua la négresse avec humeur.

Héléne, qui regrettait son mouvement de colère, la prit par la main, et elles descendirent ainsi l'escalier en causant amicalement.

La cloche avait réuni au salon M. Sirvan et ses jeunes invitées. Maintenant c'était M<sup>lle</sup> Baudoin qu'on attendait pour servir.

Miss Roboam, de plus en plus irritée, avait déjà demandé deux fois avec aigreur si l'on ne pouvait vraiment se passer de la gouvernante pour se mettre à table, et Yolande bâillait comme un jeune chien affamé, tandis que Sirvan commençait à s'étonner de ce retard inaccoutumé.

— Ma petite Annette, dit-il enfin, voudrais-tu me faire le plaisir d'aller voir ce que devient M<sup>lle</sup> Baudoin, et pourquoi on nous fait dîner si tard ce soir?

— Aïcha ne voulait pas descendre, expliqua tranquillement Annette qui n'avait rien dit jusque-là pour ne pas inquiéter son oncle, alors M<sup>lle</sup> Hélène est montée la hercher.

— Nous pourrions toujours passer dans la salle à manger? proposa M<sup>lle</sup> Tissot.

— En effet, admit Sirvan, qui offrit aussitôt le bras à miss Roboam.

Annette, par plaisanterie, ayant offert le sien à sa cousine, en fut remerciée ironiquement.

La place d'Hélène était en face de Sirvan, qui avait exigé qu'elle conservât, même lui étant là, son rôle de maîtresse de maison. Il l'avait toujours traitée avec une courtoisie parfaite à partir de cette première entrevue qui avait si bien failli être la dernière, mais, à son insu, il lui témoignait encore plus d'égards depuis quelques jours, non pas tant à cause d'une révélation qui lui avait été faite que pour la raison plus haute que cette révélation lui avait montré M<sup>lle</sup> de Brécy sous un aspect nouveau, encore plus digne d'intérêt, de pitié tendre et d'admiration discrète. Elle était loin de s'en douter, car il continuait, par esprit de contradiction, par taquinerie, ou par défense instinctive contre le sentiment indéfinissable qu'elle lui inspirait, à ne lui parler qu'avec cette politesse froide ou railleuse qui avait tant surpris et choqué la marquise de Vigneux.

— En ma qualité d'aînée de nous trois, je suppose que voici ma place, mon cousin? dit Yolande, qui tournait depuis un moment autour de la table, en cherchant à situer les convives.

— Non, fit nettement Sirvan, c'est celle de M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Vraiment? s'exclama la jeune fille d'un ton piqué. Voilà une gouvernante qui n'est pas à plaindre!

— La vôtre était au bout de la table! observa miss Roboam avec une approbation évidente.

— M<sup>lle</sup> Baudoin n'est pas une gouvernante ordinaire, répliqua Gildas en souriant malgré lui.

Annette ajouta en regardant fixement Bessie :

— La gouvernante de mon oncle est une véritable lady.

Sirvan vit avec chagrin Bessie, vexée; rougir violemment, mais il ne commit pas la petite lâcheté de donner tort à sa nièce comme miss Roboam s'y attendait. Il dit seulement, en caressant les beaux cheveux d'Annette, car elle se tenait debout auprès de lui :

— M<sup>lle</sup> Baudoin est très bonne pour cette petite fille!

— Aussi, je l'aime comme elle mérite d'être aimée! déclara la brave petite Bretonne d'un air de défi qui signifiait clairement : Et je la défendrai chaque fois qu'on l'attaquera!

Elle n'eut pas besoin de le dire, tout le monde avait compris qu'elle prendrait parti pour M<sup>lle</sup> Baudoin envers et contre tous. Sirvan en fut intimement satisfait, tout en déplorant la scission fatale et prévue qui venait de se produire devant lui entre ces jeunes filles, appelées à vivre ensemble assez longtemps pour en souffrir. A ce moment, Hélène entra, tenant toujours Aïcha par la main.

— Ah! voici la coupable! s'écria Sirvan pour prévenir les excuses que M<sup>lle</sup> Baudoin s'apprêtait à faire, avec sa modestie habituelle, sur son retard involontaire. Viens ici, Aïcha, fille sauvage! Tu ne reconnais pas miss Bessie Roboam, qui t'a vue toute petite à Biskra?

Aïcha répondit de sa voix gutturale, avec une feinte naïveté, en examinant l'Anglaise de la tête aux pieds :

— Bonjour, Bessie! Tu n'étais pas si bien mise à Biskra, mais toi toujours même Bessie Roboam! Moi pas oublié jouer avec toi sous les arcades, devant la boutique de ton pauvre papa, et aussi dans le jardin public... Et toi donner bons coups à petite Aïcha quand moi y criais pour t'empêcher de jeter des pierres aux gazelles. A présent, toi grande demoiselle, plus vouloir battre pauvre Aïcha? Maintenant, moi y suis tout de même contente de te revoir, Bessie!

Miss Roboam, rouge de colère, perdait contenance, et Yolande Tissot, un peu gênée, surprise par ces révélations inattendues, se taisait. Gildas, qui ne voyait qu'un enfantillage dans la malicieuse boutade d'Aïcha, riait de bon cœur, tandis qu'Hélène et Annette, amusées, se regardaient en souriant.

Bessie, s'efforçant de dissimuler son dépit, affecta cependant de prendre comme les autres la chose en plaisanterie. Elle répliqua en secouant rageusement la main de la négresse :

— Je vois que vous n'avez pas changé non plus, Aïcha, en grandissant. Vous êtes restée maligne comme un singe. Malgré tout, vous êtes devenue aussi une belle fille, mais je ne sais pas si c'est à cause de miss Annette qui a la peau comme le lait et les cheveux comme la paille, vous me paraissez encore plus noire qu'autrefois.

Les grands yeux sombres d'Aïcha étincelèrent. Outrée de cette allusion injurieuse à sa couleur, elle allait riposter avec emportement, lorsque Sirvan intervint juste à temps.

— Allons, Aïcha, c'est bien, cela suffit! Sois gentille, et va dire à Ahmed qu'on peut servir.

La négresse obéit sans répliquer, mais, sous prétexte d'aider Ahmed, elle s'ingénia à troubler le service, en ricanant, grimaçant, et parlant effrontément, à tort et à travers. Jamais elle n'avait été aussi insupportable. Sirvan, vivement contrarié, finit par se fâcher, et ce fut pire encore, Aïcha se mit à pleurer, à gémir, puis à hurler comme si on l'écorchait. Gildas dut la prendre par le bras pour la faire sortir. Il revint s'asseoir, tout ému et si énervé qu'il en tremblait.

— Je vous prie de m'excuser, miss Bessie, et vous aussi, Yolande, dit-il après un instant de silence pénible. Je n'ai jamais vu Aïcha aussi désagréable qu'aujourd'hui. J'espère bien qu'elle ne recommencera pas cette ridicule comédie! On l'a trop gâtée, ajouta-t-il en regardant Hélène qui rougit et Annette qui sourit. Mais n'en parlons plus!... Il s'agit maintenant d'organiser notre petite vie afin de faire profiter ces jeunes filles de leur séjour à la campagne.

Il se pencha pour chercher les yeux de Bessie. Elle était placée à sa droite, Yolande à sa gauche, et Annette à côté d'Hélène qui s'occupait d'elle, comme d'habitude, maternellement. Mais Bessie lui gardait rancune de ne pas avoir pris fait et cause pour elle contre Aïcha, et elle avait encore sur le cœur la perfide allusion de la négresse à la boutique de son père, laquelle était, à vrai dire, le bureau du courtier. Ce bureau, généralement encombré de caissettes de dattes et de primeurs, était installé dans une des pièces du rez-de-chaussée de la modeste maison qu'il



occupait à Biskra avec sa femme et sa fille. Miss Roboam affecta de peler une pêche avec la plus grande attention, et Sirvan n'obtint plus d'elle ni un regard ni un sourire.

— Je désirerais vivement que vous preniez des leçons d'équitation, miss Bessie, reprit-il avec la même douceur, mais en fronçant légèrement le sourcil. J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient?

— Si Yolande en prend, j'en prendrai, répondit malicieusement Bessie; mais je vous avouerai que je ne me sens aucun goût pour l'équitation. Je préfère les sports qui font beaucoup marcher et courir : le tennis, le golf. Vous n'avez pas de tennis ici? C'est dommage!

— J'en suis désolé, miss Bessie. Je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper. Depuis que je vous ai quittée, j'ai été très souffrant, ajouta Sirvan qui espérait peut-être, comme un enfant, obtenir son pardon en se faisant plaindre.

Malheureusement pour lui, miss Roboam n'était pas assez sensible de sa nature pour se laisser attendrir et désarmer si facilement. Elle s'était jetée au cou de Gildas, en arrivant, dans un élan de joie simplement physique, nullement sentimentale, car elle n'aimait pas Sirvan. Il lui était même plutôt antipathique. Elle lui en voulait d'être obligée de renoncer à Bob à cause de lui, et Gildas dut se contenter d'une réponse tellement banale et indifférente qu'elle en était à peine polie.

— Oh! vraiment? J'espère que vous êtes tout à fait bien maintenant?

C'était presque dire : « J'espère que vous n'allez pas nous ennuyer à faire le malade à présent! Il ne manquerait plus que ça pour agréments un séjour qui s'annonce déjà si plein d'intérêt! »

Sirvan ne voulut point s'avouer que miss Bessie manquait totalement de tact. Lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, ce défaut naissant pouvait passer pour de l'étourderie, et Gildas s'en était amusé bien souvent. A présent, il s'étonnait d'en souffrir. Il se sentait en quelque sorte solidaire et responsable des incorrections de miss Roboam, et ce fut pour lui, par la suite, un souci continuel d'avoir à les excuser quand il ne pouvait pas en préserver son entourage.

— J'ai très peur des chevaux! déclara Yolande pour rompre un silence qui devenait embarrassant. Mais je veux bien monter quand même si cela peut vous décider,

Bessie! Moi, d'abord, par principe, j'accepte toujours ce qu'on m'offre. Je me dis comme mon cher papa : « C'est toujours ça de gagné! »

Cette profession de foi contestable, mais qui avait du moins le mérite de la franchise, fit sourire tout le monde, sauf miss Roboam, obstinément maussade.

— Bravo, Yolande! fit Sirvan égayé. Mais si vous étiez d'accord avec vos principes, vous seriez déjà mariée! Pourquoi ne l'êtes-vous pas?

— Parce que je n'avais rien à gagner à ce que l'on m'offrirait! répliqua M<sup>lle</sup> Tissot en riant.

— Moi non plus, je n'aimais pas les chevaux! s'écria Annette naïvement. Quand j'étais dessus, les premières fois, j'avais peur de tomber; oh! mais une peur bleue! Et je ne suis pas encore très rassurée. Je ne sais pas comment on peut être assez brave pour sauter les barrières et les fossés comme M<sup>lle</sup> Baudoin. Ça, je n'essaierai jamais d'y arriver.

— Avec vos lunettes, ce sera prudent! observa l'Anglaise ironiquement.

— En effet, approuva Sirvan de bonne foi. Tu risquerais de te blesser, ma chère petite.

Annette, peinée par ces allusions directes à sa malheureuse myopie, tourna vers M<sup>lle</sup> Baudoin ses pauvres yeux attristés. Tout occupée jusque-là de miss Roboam et de M<sup>lle</sup> Tissot, elle ne s'était pas encore aperçue qu'Hélène avait mis ce soir-là une robe de satin noir, et qu'elle avait changé sa coiffure dans l'intention évidente de se vieillir.

— Oh! s'exclama l'innocente petite Bretonne, oh! mademoiselle Hélène! Vous devriez mettre plus souvent cette jolie robe noire qui vous va si bien! Et comme vous êtes bien coiffée avec cette raie sur le côté! N'est-ce pas, mon oncle?

— Cette grave question doit être du plus grand intérêt pour mon cousin, ironisa M<sup>lle</sup> Tissot, tandis qu'Hélène, contrariée, adressait à son indiscrete petite amie un regard de reproche.

Mais Sirvan, qui éprouvait peut-être à son tour le besoin de faire souffrir quelqu'un, répondit sans pitié pour l'embarras d'Hélène et le dépit de miss Roboam :

— Annette a raison, et je vous suis très reconnaissant, mademoiselle Baudoin, de vous être donné la peine de vous mettre en toilette pour faire honneur à mes petites invitées.

Hélène, consternée du résultat inattendu de ses intentions, n'eut pas le temps de trouver une réplique. Sur un signe de son maître, Ahmed ouvrait à deux battants la porte du salon, et tout le monde se leva de table avec empressement. Après avoir pianoté quelques danses modernes et fumé plusieurs cigarettes, tandis que Sirvan rêvait à la fenêtre et qu'Hélène et Annette, sorties de leurs habitudes, s'ennuyaient discrètement, M<sup>lle</sup> Tissot et miss Roboam, prétextant la fatigue du voyage, demandèrent la permission d'aller se reposer.

## XII

Lorsque tous se furent retirés dans leurs chambres, Yolande vint retrouver Bessie, et les deux amies chuchotèrent longtemps encore, mais elles ne riaient plus.

— Je vous plains, Bessie! disait M<sup>lle</sup> Tissot. Mon cousin est vraiment trop vieux pour vous. Je crains qu'il ne vous rende pas très heureuse.

— N'est-ce pas, ma chère? Vous aussi trouvez qu'il est trop vieux? gémit Bessie, désespérée. Ah! que dois-je faire? J'ai presque regret d'être venue. Il m'a tant suppliée! Si j'avais su! Je vois bien qu'il n'est déjà plus le même avec moi.

— Je ne sais pas comment il était avec vous avant, Bessie, mais il m'a paru très ému en vous revoyant, et très peiné de votre froideur pendant et après ce malheureux dîner.

— Il faut que cette sale négresse s'en aille! s'écria imprudemment Bessie, hors d'elle, et la gouvernante aussi! Je sens que je dois être seule avec M. Sirvan pour qu'il se marie avec moi.

— Alors, il faudra que je m'en aille aussi? fit Yolande étonnée, en riant.

— Non! pas vous, chère! Vous ne me gênez pas du tout. C'est comme ma mère.

Si M<sup>lle</sup> Tissot fut légèrement vexée de se voir traitée en quantité négligeable, comme la mère de miss Roboam,

avec une telle désinvolture, elle n'en laissa rien paraître, par politesse.

— Mais comment vous y prendrez-vous pour les faire partir? reprit-elle d'un ton dubitatif et moins aimable.

— Elles s'en iront d'elles-mêmes, déclara miss Roboam. Nous leur ferons la vie si dure qu'elles ne pourront pas y tenir. Quant à la petite Annette, ce sera plus difficile. Votre cousin a l'air de l'aimer beaucoup. Mais nous finirons bien par l'avoir comme les autres. D'ailleurs, M. Sirvan devra choisir entre elles et moi.

— Il me semble que vous faites fausse route avec lui, Bessie, observa Yolande. A votre place, j'agisrais autrement. Il ne faut pas le décourager si vous voulez vous marier avec lui, et je commence à croire que vous y tenez plus que vous ne voulez bien le dire. Vous devriez être plus aimable avec lui.

— Je pense que vous vous trompez, Yo! répliqua l'Anglaise très sérieusement. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que moins on est aimable avec son flirt, plus il s'attache à vous. Il faut être... comment dites-vous en français?... pas tout à fait méchante, seulement un peu... rosse, pour qu'on tienne à vous par la peur de vous déplaire et de vous perdre.

— Vous êtes très forte, ma chère! dit Yolande avec ironie. Je ne vous croyais pas si documentée là-dessus, et je vois qu'il n'y a plus rien à vous apprendre.

— Vous vous moquez de moi, *my darling!* Je ne devrais peut-être pas vous dire tout ce que je pense?

— Vous le devez, Bessie, sourit M<sup>lle</sup> Tissot en l'embrassant. Je suis avec vous de tout cœur. Mais si j'ai encore un conseil à vous donner, c'est de ne pas abuser de la manière « rosse » avec mon cousin Gildas. Un Français ne se mène pas comme un Anglais.

— Les hommes sont tous les mêmes partout! déclara miss Roboam en haussant les épaules d'un air désabusé.

Yolande, ne se sentant pas la compétence et l'autorité indispensables pour soutenir une argumentation contraire à cette assertion d'une philosophie si décourageante, prit le parti d'abandonner son amie à ses seules réflexions, et se retira chez elle en lui souhaitant une bonne nuit, si possible.

De leur côté, Hélène et Annette, trop énervées pour dormir, s'entretenaient naturellement de miss Roboam et de M<sup>lle</sup> Tissot, mais surtout de Bessie, dont l'attitude

vis-à-vis de M. Sirvan les avait si étonnées qu'elles ne savaient plus qu'en penser.

— Elle a l'air de le bouder comme si elle avait quelque chose à lui reprocher, dit Annette. Le fait est qu'il m'a paru d'une réserve excessive avec elle. Je les croyais en relations beaucoup plus intimes. On dirait qu'ils ont eu, l'un et l'autre, en se revoyant, une secrète déception. Quant à ma cousine Yolande, je n'ai pas encore d'opinion sur elle. Qu'en pensez-vous, Hélène?

— Elle n'est que jolie, répondit sincèrement M<sup>lle</sup> Baudoin, mais elle serait charmante si elle ne se croyait pas obligée de poser pour la jeune fille ultra-moderne. Bien qu'elle soit trop grande et trop mince, il y a de la grâce dans sa haute taille, flexible comme un roseau. Enfin, il y a en elle quelque chose qui me plaît, que je ne saurais définir.

— Vraiment? répliqua Annette Sirvan avec une malice tendre. Vous n'avez pas remarqué comme elle ressemble à mon oncle Gildas?

— Non... non! balbutia Hélène, saisie. Non, vraiment, je ne l'avais pas remarqué. Vous croyez? Après tout, c'est possible.

— C'est même certain! affirma l'espiègle Annette par taquinerie. D'ailleurs, il n'y a rien d'extraordinaire à cela. On pourrait se ressembler de plus loin.

— Sans doute! fit Hélène, d'un air trop indifférent pour être naturel. Mais vous ne trouvez pas qu'il serait temps d'essayer de dormir, ma petite Nette? Je me sens un peu fatiguée ce soir. Il me semble que je n'ai jamais été si fatiguée! ajouta-t-elle, d'une voix triste et inquiète.

— Je me sauve, alors! dit Annette, effrayée. Couchez-vous vite, Hélène! J'espère que vous serez reposée demain. Ah! mon Dieu! N'allez pas être malade, surtout! Il ne nous manquerait plus que ça!

Mais le lendemain matin, après une mauvaise nuit, Hélène s'éveilla avec une migraine si violente qu'elle se sentit incapable de se lever. Comme par un fait exprès, c'était la première fois qu'elle se voyait arrêtée dans l'exercice de ses fonctions. Annette, alarmée, voulait faire venir le médecin qui avait soigné son oncle, mais M<sup>lle</sup> Baudoin s'y opposa formellement, soutenant qu'elle n'avait besoin que d'un peu de repos. Elle la pria seulement d'avertir M. Sirvan qu'elle était souffrante, et de lui demander pour elle la permission de ne pas paraître

à table, au déjeuner de midi. Il était environ dix heures lorsque Annette s'acquitta de sa commission.

Sirvan était encore dans sa chambre, et il achevait de s'habiller. Aussitôt prêt, il vint frapper à la porte de sa gouvernante pour se rendre compte par lui-même de son état. Il avait l'air inquiet et tourmenté, mais à la vue d'Hélène, son visage assombri s'éclaira d'une sorte de rayonnement mystérieux. M<sup>lle</sup> de Brécy était couchée, toute pâle et prostrée, en chemise de nuit de linon blanc à manches longues et à col rabattu. Avec cette chemise d'autrefois et ses cheveux courts cachés sous un petit bonnet hollandais en dentelle, Hélène rappela tout à coup si vivement à Gildas Sirvan sa jeune mère, lorsqu'il était tout petit, qu'il eut envie de se jeter dans ses bras, et de s'y blottir, comme jadis, quand il avait un gros chagrin.

Hélène le regardait avec de grands yeux étonnés, si purs qu'ils semblaient ouverts comme des pervenches sur une aube de printemps; des yeux faits pour s'abaisser sur un berceau, pour refléter l'innocence d'un regard d'enfant, pour sourire et pour consoler... mais trop doux et trop tendres pour ne pas être faits aussi pour pleurer.

— Annette vient de m'apprendre que vous êtes souffrante, dit-il en s'efforçant de dominer son trouble. J'espère comme vous que ce ne sera qu'une indisposition passagère. Reposez-vous, et ne vous tourmentez pas. Si dur que cela puisse nous paraître, nous saurons nous passer de vous tant qu'il le faudra.

Hélène sourit faiblement, sans répondre. Elle ne pouvait lever la tête sans être prise de vertige et de nausées. Elle était sans forces pour se défendre contre l'attraction mystérieuse du regard de Sirvan qui semblait chercher à s'emparer du sien pour le garder toujours. Elle était plus pâle encore, et Gildas aussi pâlisait. Inconsciemment, il s'approcha d'elle et prit sa main qui reposait allongée sur le drap. Croyant qu'il voulait simplement la serrer comme d'habitude avant de se retirer, elle répondit tout naturellement à la légère pression de ces doigts longs et fins, qu'elle n'effleurait jamais sans tressaillir. Mais voici que Gildas gardait sa main dans la sienne, qu'il l'élevait doucement jusqu'à ses lèvres, et qu'il y appuyait tout à coup un baiser frémissant!

Hélène en resta stupéfiée et sans voix. Dans son émoi, elle n'eut même pas l'idée que quelqu'un, Annette ou Rosalie, pouvait entrer, surprendre ce baiser compromettant.

tant, trop brusqué pour être banal, et douter d'elle pour la première fois. Elle avait l'impression, l'illusion étrange, d'être seule avec Sirvan dans une île déserte, et d'en être heureuse infiniment. Un mince rayon de soleil pénétrait par la fenêtre ouverte, entre les persiennes mi-closes, avec une fine odeur d'amande qui montait d'une rangée de lauriers-roses en fleur dans des caisses vertes, sur la terrasse. Le silence était absolu. Mais une ombre intercepta soudain le rayon, et la voix gutturale d'Aïcha vibra, triste et impérative, juste à cette minute, la plus dangereuse qu'Hélène eût jamais vécue, sans s'en douter.

— Missié Sirvan, Mam'zelle Roboam elle m'envoie te dire qu'elle t'attend pour aller voir les chevaux. Mam'zelle Yolande est partie devant avec Annette.

Gildas, surpris, s'était retourné vivement, tandis qu'Hélène, confuse, interdite, évitait le regard soupçonneux de la négresse.

— Va dire à miss Bessie que je descends, répondit Sirvan d'un air contrarié et tellement indécis qu'Aïcha ne put s'empêcher de sourire, malgré son chagrin.

— Toi ferais mieux de descendre, répliqua-t-elle avec vivacité. Toi rien à faire ici, et moi beaucoup d'ouvrage.

En effet, elle remplaçait auprès d'Hélène et d'Annette la femme de chambre occupée maintenant par l'Anglaise et M<sup>lle</sup> Tissot.

— Tu as raison, fit Sirvan sans conviction, mais laissez-nous! J'ai à parler à M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Tu lui parleras tantôt, insista la négresse obstinée. Bessie elle sait que tu es venu voir Hélène, et elle sera fâchée si tu ne viens pas tout de suite.

— Je vous en prie! s'écria M<sup>lle</sup> Baudoin. Je vous en supplie, Monsieur, ne faites pas attendre miss Bessie à cause de moi! Qu'elle ne puisse pas supposer un instant que je vous retiens! Je ne me consolerais pas d'être cause du moindre malentendu entre vous et votre fiancée.

— Ma fiancée? fit Sirvan étonné. Ma fiancée! répéta-t-il d'un air si singulier qu'Hélène le regarda avec inquiétude, se demandant s'il n'avait pas subitement perdu la raison. Mais il reprit d'une voix calme et un peu narquoise, qui la rassura complètement :

— J'avais l'intention de conduire aujourd'hui miss Bessie et Yolande à Avallon pour tâcher de leur procurer

les éléments d'un costume d'amazone, mais je ne puis peut-être pas les y mener sans vous? Qu'en pensez-vous, mademoiselle Baudoin?

— Emmenez Aïcha! dit Héléne en souriant. Elle me remplacera.

La négresse se mit à battre des mains, folle de joie.

— Moi suis contente! Moi avoir bien envie aller en auto avec Gildas et les demoiselles. Merci, Héléne!

Elle prononçait « Meurci! » Il était à peu près impossible de l'empêcher d'appeler quelqu'un par son prénom. M<sup>lle</sup> Baudoin y avait perdu sa peine, elle ne protestait plus.

— Meurci, Héléne! Moi y t'aime bien quand même, tu sais!

Sirvan n'eut pas le courage de se refuser à l'emmenner, surtout lorsque Héléne lui eut affirmé qu'elle espérait bien pouvoir se lever dans l'après-midi et qu'elle n'aurait besoin de personne.

— Moi avoir vite fait ta chambre et celle d'Annette, assura Aïcha. Jamais désordre, jamais sale! C'est pas même chose les autres demoiselles. Rosalie, elle dit chaque fois en descendant : « Jamais y en a vu ça, c'est dégoûtant! »

Cette fois, Sirvan lui imposa silence avec sévérité :

— Tais-toi, Aïcha! Tu abuses de l'indulgence qu'on a pour toi. Tu deviens insolente et grossière. Je ne tolérerai pas que tu manques de respect à qui que ce soit ici, tu m'entends? Je te le dis une fois pour toutes : A la première impertinence, tu partiras.

Elle répliqua, indomptable jusque dans sa soumission :

— C'est bon! Toi pas fâcher! Moi y veux bien être sage comme une image.

Mais en attendant, elle ne s'en allait pas. Sirvan dut lui céder la place. Ce ne fut que lorsqu'elle l'eut aperçu dehors, par la fenêtre du cabinet de toilette qui donnait sur la cour, qu'Aïcha se décida à quitter la chambre de M<sup>lle</sup> Baudoin.

Annette vint presque aussitôt la remplacer, apportant une tasse de thé sur un petit plateau pour son amie, qu'elle trouva rêvant, les yeux mi-clos, à ce qui venait de se passer entre elle et M. Sirvan. Héléne ne parvenait pas à se l'expliquer par un geste instinctif, un désir inconscient de se consoler auprès d'elle des rebuffades de miss Roboam. Son cœur refusait d'admettre que Sirvan fût capable d'une telle vilénie, même involontaire. Elle n'avait

jamais connu d'homme plus délicat ni moins égoïste. Alors, que s'était-il passé dans son esprit? A quelle impulsion secrète, irrésistible, avait-il cédé? Ce baiser, quel qu'il fût, avait changé pour eux la face du monde. C'était un de ces actes que rien ni personne ne peut annuler... La chose arrivée qui ne peut plus s'en retourner au néant, même par l'oubli, même par la mort. Il y avait désormais entre eux le lien secret, indestructible, de ce baiser sur cette main, qu'Hélène, lorsqu'elle fut seule enfin, garda appuyée contre ses lèvres fiévreuses et sur ses yeux pleins de larmes, longtemps, bien longtemps!

## TROISIÈME PARTIE

M<sup>lle</sup> Baudoin, contrairement à ce qu'elle pensait, et bien malgré elle, dut rester alitée pendant plusieurs jours. Annette lui ayant trouvé un peu de fièvre en rentrant, le soir, d'Avallon, M. Sirvan avait téléphoné immédiatement à son médecin. Le D<sup>r</sup> Rousson était venu le lendemain matin de bonne heure. Il avait ordonné du repos et des fortifiants. Dans son continuel oubli d'elle-même, Hélène avait négligé sa santé, et l'entraînement sévère auquel elle s'était soumise, afin de pouvoir se livrer à son sport favori, l'avait affaiblie, épuisée, sans qu'elle s'en aperçût. Annette, qui assistait à la consultation, se reprocha amèrement son égoïsme inconscient, et Sirvan, averti, lui donna pleins pouvoirs pour entourer sa grande amie de tous les soins nécessaires à son rétablissement.

M<sup>lle</sup> Baudoin eut beau protester, elle dut se laisser gâter à son tour. On la remonta rapidement avec du champagne, du consommé, des jaunes d'œufs et des viandes grillées. Elle n'avait pas le temps de s'ennuyer, car on la laissait rarement seule. Aïcha remplaçait Annette quand la jeune fille était obligée d'accompagner miss Roboam et Yolande Tissot dans leurs excursions en auto. Pour les distraire, Sirvan leur faisait connaître en détail cette région si pittoresque qu'on l'a surnommée « la petite Suisse », et dont les cimes les plus sauvages comme les sous-bois les plus secrets n'ont plus de mystères pour le tourisme actuel.

Matin et soir, Sirvan entrait dans la chambre d'Hélène pour prendre de ses nouvelles, mais, comme par hasard, il ne s'y trouvait plus jamais seul avec elle. Aïcha était toujours là. Elle restait debout entre eux, immobile et silencieuse, un sourire énigmatique entr'ouvrant ses lèvres

épaisses sur ses dents de jeune louve. Elle les regardait avec une âpre curiosité, mêlée de malice et de défi, de tristesse aussi, mais sans haine. Ayant épuisé vainement tous les prétextes pour la renvoyer, Gildas s'en allait à regret, au bout de cinq minutes, d'un air soucieux et contrarié qu'Hélène renonçait à s'expliquer.

Dans ces brèves entrevues, elle avait à peine le temps de lui exprimer sa gratitude pour les soins délicats et coûteux dont elle était entourée, grâce à sa générosité. Rien n'était épargné pour sa guérison. Elle en était profondément touchée et reconnaissante, et elle sentait que, tout en s'en défendant, Sirvan était heureux de s'entendre remercier avec une si évidente sincérité. Il n'avait pas été gâté sous ce rapport par miss Roboam, qui ne l'avait jamais remercié que du bout des lèvres de tout ce qu'il faisait pour elle, et l'obséquiosité intéressée de Mrs Roboam lui était plus pénible encore que l'ingratitude orgueilleuse de sa fille.

Hélène plaignait ce galant homme, fourvoyé dans un amour indigne de lui, mais elle ne pouvait se résigner à jouer le rôle de confidente et de consolatrice, et s'il lui arrivait parfois de désirer secrètement qu'Aïcha ne fût pas toujours présente lors des visites de M. Sirvan, sa fierté, réfugiée sous la sauvegarde jalouse de la maligne négresse, n'était pas éloignée de la croire providentielle.

Caroline et Rosalie, en montant se coucher, lui faisaient chaque soir une petite visite. Par ces deux bonnes filles, M<sup>lle</sup> Baudoin apprenait, sans le vouloir, tout ce qu'Annette et Aïcha ne lui disaient pas, l'une par délicatesse, l'autre par ignorance ou par malice.

Le pauvre Labrèche séchait sur pied du chagrin de ne plus voir M<sup>me</sup> la d... Ses deux nouvelles élèves le mettaient au désespoir par leur maladresse. Elles ne faisaient aucun progrès. Annette, si gauche au début, ne lui avait jamais donné autant de mal que Bessie avec sa mauvaise volonté systématique, et Yolande avec sa frayeur presque insurmontable. Pour excuser son incapacité notoire, miss Roboam prétendait avec dédain qu'elle n'avait pas besoin d'apprendre à monter comme une écuyère de cirque, et sans se douter des intentions secrètes de M<sup>lle</sup> de Brécy, par simple malveillance, elle était tombée juste sur l'allusion la plus blessante pour Hélène.

Sans l'avoir demandé, M<sup>lle</sup> Baudoin savait que miss

Bessie aurait bien voulu jouer à la maîtresse de maison et prendre à table, en l'absence de la gouvernante, la place que M. Sirvan avait déjà refusée à M<sup>lle</sup> Tissot, espérant bien la garder par la suite. Mais « Monsieur » n'avait rien voulu savoir ! Et il avait fait mettre à la place de M<sup>lle</sup> Baudoin une corbeille de fleurs. Miss Bessie, furieuse, avait perdu toute prudence, et le soir, en présence de Rosalie qui la déshabillait, elle avait déclaré à M<sup>lle</sup> Tissot qu'elle trouvait cette chose tout à fait inconvenante, qu'elle ne comprenait plus du tout la conduite de M. Sirvan à son égard, qu'un « vieux » comme lui devait s'estimer trop heureux d'être accepté pour mari par une fille de son âge, et qu'après tout, elle n'était pas embarrassée pour en trouver un plus jeune et plus aimable que lui !

— Un vieux ! s'exclama Hélène, suffoquée d'indignation quand on lui répéta ces propos inconsiderés de miss Roboam. Elle a osé dire « un vieux »?... Comment le voit-elle ? Mais elle ne l'aime donc pas ? En ce cas, elle est bien imprudente, en effet !

Annette ignorait certainement ce détail qui l'eût fait également bondir.

— Le pauvre Monsieur est en train de faire une sottise ! déclara franchement la grosse Caroline. Il s'en apercevra trop tard, et il en souffrira toute sa vie. Ce serait une charité que de lui ouvrir les yeux, mais ce n'est pas moi qui le ferai !

— Ni moi ! fit Rosalie, je tiens à ma place.

— Pauvre monsieur Sirvan ! dit M<sup>lle</sup> Baudoin tout émue. Lui qui l'aime tant, quel chagrin il en aurait ! Miss Roboam devrait pourtant avoir confiance en lui, il lui a donné assez de preuves de son affection pour qu'elle ne prenne pas ombrage de la considération qu'il veut bien me témoigner. Il est bon pour tout le monde ; pourquoi ne le serait-il pas pour moi seule ?

— Ah ! voilà ! fit Caroline d'un air mystérieux.

Et Rosalie ajouta évasivement :

— C'est que miss Bessie est jalouse et qu'elle se figure des choses qui ne sont pas à dire.

— Allez, elle ne vaut pas cher ! renchérit la cuisinière. Et l'autre « empige », qu'elle a enjôlée, ne voit que par ses yeux. Depuis que ces deux belles demoiselles sont arrivées chez nous, on est tous comme des ahuris. A la place de votre belle musique, mademoiselle Hélène, on n'entend plus que leurs fox-trots et leurs

charlestons. Quand elles sont lasses de danser, elles ne savent que faire de leur corps, et elles passent leur temps à se moquer de tout le monde ou à chagriner notre Annette qui n'ose pas se plaindre à son oncle. La pauvre petite en devient toute triste, ainsi!

— M. Sirvan ne sait plus que faire pour les amuser, dit à son tour la femme de chambre. Encore M<sup>lle</sup> Tissot ne demanderait pas mieux, mais elle n'ose pas, rapport à son amie qui lui ferait la tête comme aux autres. Pourtant, Dieu sait si Monsieur est doux et gentil avec miss Roboam! C'est toujours « mon enfant » par-ci, « ma chère Bessie » par là! Et des prévenances comme pour la fille d'un roi. Et tout le temps des cadeaux. On dirait qu'il devine ce qui lui manque. Elle accepte tout ça comme si ça lui était dû. On dirait qu'elle en a l'habitude. C'est à peine si elle lui dit merci. Il la regarde des fois avec un drôle d'air, comme si elle lui faisait pitié. Il lui parle comme à un enfant, presque comme à Aïcha, avec indulgence, avec bonté, sans jamais se fâcher ni même s'impatienter de ses caprices ni de sa mauvaise humeur. Vrai, il méritait mieux que ça! Mais ce qu'il faut qu'elle ait peur de vous, Mademoiselle, cette miss Roboam, pour qu'elle vous ait prise en grippe comme ça, dès le premier jour! Elle ne peut pas vous souffrir! Elle ne sera tranquille que quand elle aura réussi à vous faire partir!

## II

Malgré les efforts d'Hélène pour changer la conversation, chaque soir les deux bavardes servantes revenaient sur le même sujet avec des détails inédits. M<sup>lle</sup> Baudoin n'arrivait pas à comprendre que, même malade et vivant à l'écart, en marge de l'existence des autres, par sa seule présence dans la maison, elle pouvait paraître si redoutable à la fiancée de M. Sirvan. Puisque c'était elle qu'il voulait épouser, ce ne pouvait être qu'elle qu'il aimait! Alors, qu'avait-elle à craindre? Pourquoi cette jeune fille gâchait-elle ainsi son propre bonheur en supposant ce qui n'existait pas? Cependant,

la cruelle nécessité de partir s'imposait chaque jour davantage à l'indécision de M<sup>lle</sup> de Brécy.

« Je m'en irai ! se disait-elle résolument, tandis que les deux servantes commentaient sans ménagements devant elle les faits et gestes de miss Roboam. Dès que je serai guérie, je m'en irai ! »

Mais lorsqu'il lui fut permis de se lever, et qu'elle descendit pour la première fois, un matin, de bonne heure, prendre son petit déjeuner à la cuisine comme le lendemain de son arrivée à Givry, elle fut si touchée de la joie de Caroline, empressée à la servir, et de tous les autres domestiques accourus pour lui témoigner leur plaisir de la revoir, qu'elle sentit son courage défaillir. Labrèche, sec comme un pendu, et qui ne desserrait plus les dents depuis quinze jours en dehors de son service, arriva le premier, jubilant, suivi de près par le palefrenier Davenne qui ne manqua pas l'occasion de graser :

— Mince alors ! Mam'zelle Héène ! Ce que vous nous avez manqué à tous, bêtes et gens, c'est rien de le dire ! Faudrait voir à c't'heure à ne pas recommencer cette plaisanterie-là. Ah ! pardon !

Ensuite, ce fut le jardinier, avec un gros bouquet qu'il s'était hâté de cueillir pour fêter la guérison de M<sup>lle</sup> Baudoin. Et puis, la femme du jardinier avec ses enfants, à qui Héène rapportait des bonbons et de menus jouets chaque fois qu'elle revenait d'Avallon.

M<sup>lle</sup> de Brécy s'abandonna un moment sans arrière-pensée à la douceur d'être aimée si sincèrement, si naïvement par ces braves gens, dont elle avait gagné le cœur par sa simplicité. Elle en était attendrie jusqu'aux larmes. Seule avec ses humbles amis, il lui semblait revivre les jours heureux qui avaient précédé l'arrivée de miss Roboam et de M<sup>lle</sup> Tissot. Elle soupira de regret à ce souvenir ravivé, et, pour ne pas retomber tout de suite dans la réalité amère, elle se permit un rêve, un beau rêve doré : Son cher projet, qu'elle avait fait connaître à la marquise de Vigneux, réussissait... Elle gagnait assez d'argent pour acheter *les Terreaux*, plus tard, quand M. Sirvan serait retourné là-bas, en Algérie, avec sa jeune femme, et elle y finissait ses jours entourée de ces bonnes gens, dont elle récompenserait l'affection et le dévouement en assurant la sécurité de leur vieillesse...

Comme tout paraît facile à l'état de projet !... Il y avait pourtant une ombre à ce tableau enchanteur : les

*Terreaux* sans Gildas Sirvan! Un corps sans âme, une oasis avec un puits tari, un berceau vide!... Depuis qu'il était revenu, la maison ne s'était-elle pas animée d'une nouvelle vie, et toute joie multipliée? Et voici que l'occasion se présentait justement de lui annoncer son départ, car il était là, derrière les domestiques, sur le seuil de la porte. Il assistait, souriant, sans être vu, à cette petite scène intime.

Dès qu'elle l'aperçut, Hélène alla à lui, et, comme s'il se fût agi d'une chose convenue entre eux, ils se dirigèrent ensemble vers le petit salon dont Sirvan ferma la porte à clef, par mesure préventive contre l'indiscrétion obstinée d'Aïcha.

— Dois-je vous rendre compte de ma gestion pendant votre absence, mademoiselle Baudoin? dit-il en s'asseyant à son bureau d'un air joyeux. Je suppose que vous désirez savoir si mon livre est bien tenu?

— Puisque vous avez deviné que j'avais quelque chose à vous dire, Monsieur, répliqua Hélène qui resta debout, bien qu'il lui eût avancé un fauteuil avant de s'asseoir, j'aurais préféré que cette supposition fût plus exacte, pour m'en éviter l'embarras. Au risque de passer pour une ingrate, indigne de toutes les bontés que vous venez d'avoir pour moi, j'ai le regret d'être obligée de vous dire qu'il faut que je vous quitte!

— Vraiment? fit Sirvan d'un ton sardonique. Et pourquoi faut-il que vous me quittiez si subitement et d'une façon si désobligeante pour moi, s'il vous plaît?

— Parce que je me rends compte maintenant que ma présence ne vous est pas absolument nécessaire, répondit-elle en rougissant sans savoir pourquoi. Voilà quinze jours que la maison se passe de moi et n'en va pas plus mal. Ma conscience me reprocherait de rester où je ne suis pas utile.

— Et moi, je me rends compte maintenant que votre présence ne m'a jamais été aussi nécessaire, mademoiselle Baudoin! Je dirais même qu'elle m'est devenue indispensable. Si vous croyez me devoir quelques égards, je m'en autoriserai pour exiger de vous la promesse de rester avec moi tant que j'aurai besoin de vous.

Hélène crut comprendre qu'il faisait allusion à l'époque de son mariage. Elle retrouva dans cette persuasion le courage qui lui dicta cette réponse polie, mais décisive :

— Je le voudrais, Monsieur, que je ne le pourrais pas.

— Qu'est-ce que vous ne pourriez pas? Me faire cette promesse ou la tenir?

— La tenir, Monsieur. Il me faudra en venir là fatalement un jour ou l'autre. Je préfère m'en aller à présent que plus tard.

— Et moi je préfère que ce soit plus tard qu'à présent. Quoi que vous en pensiez, je ne puis me passer de vous. Je m'en doutais déjà, mais la petite scène de tout à l'heure m'en a donné la certitude. Si vous vous en alliez, mademoiselle Baudoin, les trois quarts de mes domestiques ne resteraient pas huit jours à mon service. Voyez dans quel embarras inextricable vous me laisseriez, avec mes trois jeunes filles sur les bras? Sans compter Aïcha qui ne sait plus faire un pas sans vous. Pendant ma trop longue absence, vous êtes devenue la véritable maîtresse de ma maison. Les oreilles ne vous ont-elles pas tinté de tout ce qu'on m'a dit de vous pendant que vous étiez là-haut, si faible et si pâle, dans votre lit?

— Vraiment si, Monsieur! répondit-elle avec une conviction qui fit sourire Gildas, en dépit de son inquiétude secrète.

— Voulez-vous toujours me quitter, mademoiselle Baudoin? dit-il d'un ton si bienveillant, si affectueux, que les larmes en vinrent aux yeux d'Hélène.

— Non, Monsieur, avoua-t-elle en baissant la tête, vaincue par son amicale insistance. Je ne le veux plus... Je ne le peux plus après ce que vous venez de me dire. Je vous promets de rester chez vous, sinon tant que je le voudrai, du moins tant que je le pourrai!

— Il faut bien que je me contente de cette vague assurance, fit Sirvan en reprenant son air narquois, puisque je ne puis obtenir de vous une promesse plus ferme. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire, mademoiselle Baudoin?

— C'est tout, Monsieur, et je vous demanderai la permission de me retirer, car je me sens déjà fatiguée. Je me croyais plus forte.

— Aussi, pourquoi vous obstiner à rester debout? s'écria Gildas avec une sorte d'emportement subit. Allez vous reposer, mon enfant! ajouta-t-il plus doucement. Allez, je ne vous retiens plus. Mais croyez-vous pouvoir reprendre votre place à table aujourd'hui?

— Je l'espérais, répondit-elle en s'efforçant de sourire pour le rassurer. Je ferai mon possible si cela peut vous être agréable, Monsieur.

— Je voudrais que vous n'en doutiez pas, répliqua-t-il en lui tendant la main.

A ce moment précis, on frappa vigoureusement à la porte, et la voix d'Aïcha glapit dehors, irritée, frémissante :

— Missié Gildas! Missié Gildas!

— Eh bien, quoi? fit-il avec impatience. Ne peut-on me laisser tranquille un instant? Qu'est-ce que tu me veux, fille du diable?

— C'est le chauffeur de M<sup>me</sup> la marquise qui est là avec une lettre pour toi, répondit Aïcha à travers la porte.

— C'est bon, j'y vais! répliqua Sirvan d'un ton maussade.

Et il ouvrit la porte, libérant Héléne qui prit le bras de la négresse pour remonter dans sa chambre avec elle.

— Tu écoutais à la porte, Aïcha! lui dit-elle avec reproche en montant l'escalier.

— Moi y cherchais partout après toi et puis après Gildas! piailla la négresse en colère. Moi vous ai entendus à la fin parler tous les deux. Alors moi y ai frappé et appelé.

— Juste à point pour me tirer d'embarras sans le savoir! sourit Héléne, un peu railleusement.

— Tu dis ça! Et toi faire semblant de rire! riposta Aïcha avec humeur. Toi pas en avoir envie tout à l'heure! Je t'ai déjà dit que moi y sais!

— Moi je ne sais rien, fit Héléne impatientée, et je ne veux rien savoir.

Annette, qui s'habillait, commençait à s'inquiéter de ne pas voir remonter M<sup>lle</sup> Baudoin. Elle l'accueillit par un reproche amical :

— Vous n'êtes pas raisonnable, Héléne, de rester si longtemps en bas à vous fatiguer pour votre première sortie. Vous voilà toute pâle!

— J'ai eu tort de vouloir rester debout, répondit Héléne en se jetant sur un divan avec un soupir de lassitude. Quelles pauvres choses nous sommes, nous autres femmes, avec toutes nos misères! Un rien suffit à nous détraquer!

Annette la regarda, étonnée, sans comprendre, se demandant quel pouvait être ce rien qui avait suffi à détraquer son amie si forte, si courageuse, et n'osant pas l'interroger.

## III

On était alors à la mi-août. Il faisait une chaleur excessive ce jour-là. Toutes les jeunes filles avaient revêtu leurs robes les plus légères. Hélène descendit pour déjeuner en tailleur de toile blanche. Elle seule n'avait pas les bras nus. Miss Roboam la salua, en entrant, d'un petit coup de tête très sec, sans dire une parole. M<sup>lle</sup> Tissot, moins incivile, crut devoir lui adresser quelques mots d'intérêt banal sur sa santé enfin rétablie.

Hélène rendit à l'une son froid salut, remercia l'autre avec réserve, et passa au bras d'Annette dans la salle à manger.

Sirvan promenait un regard charmé autour de la table, sur toutes ces jolies filles en robes claires, cous et bras nus.

— Vous devez étouffer, mademoiselle Baudoin, dit-il tout à coup à la gouvernante, qui rêvait tristement, les yeux baissés, sans se douter qu'il la regardait depuis un moment avec une étrange fixité. Pourquoi ne pas vous mettre à votre aise comme toutes ces jeunes filles?

— Je vous remercie, Monsieur, je suis bien ainsi.

— Vous ne voulez pas montrer vos bras? fit Yolande Tissot d'un air moqueur.

— Et c'est fort heureux pour nous, répliqua Annette avec vivacité, car nous verrions qu'auprès des bras de statue de M<sup>lle</sup> Baudoin, les nôtres ne sont que de pauvres malheureux bras de poupées de quatre sous, de misérables allumettes!

— Nos bras sont à la mode actuelle, minces comme ils doivent être! riposta Bessie insolemment.

Voyant Hélène rougir, et pour changer la conversation, Annette braqua ses grosses lunettes sur M. Sirvan en s'écriant :

— Vous avez reçu ce matin des nouvelles de la marquise, mon oncle? J'ai aperçu son chauffeur dans la cour.

— Oui, petite curieuse! Cette bonne marquise m'in-

forme qu'elle est revenue de Deauville un peu fatiguée et qu'elle attend notre visite avec une affectueuse impatience. Elle m'autorise aimablement à lui présenter ma petite cousine Yolande et miss Bessie. Nous irons dès demain. J'espère que vous pourrez enfin nous accompagner, mademoiselle Hélène?

— Je ne crois pas, Monsieur! répondit M<sup>lle</sup> Baudoin précipitamment. Il vaut mieux ne pas compter sur moi!

Gildas comprit qu'il lui serait pénible de se montrer chez la marquise dans ce rôle de chaperon qui lui convenait si peu, et il n'insista pas.

M<sup>me</sup> de Vigneux était partie à Deauville deux ou trois jours avant l'arrivée de Bessie et de Yolande à Givry. Il n'avait pas encore été question d'elle en présence des deux jeunes filles, dont la curiosité fut vivement excitée par suite de l'invitation particulière qui leur était adressée. M<sup>lle</sup> Tissot demanda avant toute chose si la marquise était riche, et quand Gildas lui eut répondu laconiquement : « Plusieurs fois millionnaire », elle n'en parla plus qu'avec un profond respect. Bessie parut flattée, mais assez intimidée. Elle n'avait jamais eu l'occasion d'être reçue chez une lady, et craignait de laisser deviner son humble origine par quelque maladresse. Comme toujours, elle sut cacher son embarras sous une froideur maussade, et la marquise, malgré toute son indulgence, la trouva parfaitement désagréable, au cours de cette visite de cérémonie, qui s'effectua d'ailleurs sans le moindre incident. Elle l'avoua avec franchise à Sirvan la première fois qu'elle le revit seul :

— Je m'attendais à voir quelque jolie petite miss Dora échappée d'un roman de Dickens, gracieuse, souriante, et gazouillant comme un oiseau! Je suis déçu! Votre Anglaise est aimable comme un iceberg, mon cher!

— Vous trouvez? répondit Sirvan sans s'émouvoir. Elle est très timide et un peu dépaysée. Excusez-la!

La marquise le regarda d'un air apitoyé et parla d'autre chose. Elle ne fit aucune allusion à l'abstention d'Hélène. Ayant correspondu avec elle pendant son séjour à Deauville, elle n'ignorait pas son indisposition et préférait, du reste, la voir seule pour s'entretenir librement avec elle de Sirvan et de sa smala.

Jusque-là, Hélène, vivant à l'écart, avait échappé sans le savoir au complot formé contre elle par son ennemie, mais, dès qu'elle eut repris part à la vie commune,

elle se vit en butte à une persécution systématique, organisée par Bessie avec une froide méchanceté.

— Je n'entends plus mes petits oiseaux pépier le matin en s'éveillant! disait Sirvan à sa nièce.

En effet, Annette était triste. Les tracasseries, les moqueries continuelles dont elle souffrait en silence depuis quinze jours l'avaient rendue nerveuse et irritable. Elle ne supportait plus aussi courageusement ses infirmités qu'on lui rappelait sans cesse avec une malignité impitoyable. Pour ne pas chagriner Héléne, elle s'était bien gardée de lui rapporter toutes les vexations qu'elle avait à subir chaque fois qu'elle se trouvait seule avec Yolande et Bessie. Héléne ne se doutait donc pas encore de ce qui l'attendait. Ce fut une guerre sans pitié ni merci, à la fois mesquine et féroce. Héléne ne fut pas, comme Annette, harcelée d'allusions blessantes à ses imperfections physiques, mais traitée avec le plus profond dédain, en inférieure à laquelle on n'accorde pas la moindre attention.

Miss Roboam s'essayait à son futur rôle de maîtresse de maison, et cherchait à supplanter la gouvernante dans toutes ses attributions. Sous prétexte que nul ne sait faire le thé comme une Anglaise, c'était elle qui s'en occupait exclusivement. Héléne n'avait pas su lui refuser les clefs des armoires, pour le sucre, le thé, les biscuits, ou pour des napperons et des serviettes à changer. Elle avait beaucoup de mal chaque fois à se les faire rendre. Bessie s'entendait avec Yolande pour la priver du piano qu'elles accaparaient tour à tour. Le soir, elles emportaient, en montant se coucher, les journaux et les revues sur lesquels on les avait vues bâiller toute la journée, et on ne les revoyait pas. Le livre qu'Héléne lisait au salon au moment où quelqu'un venait la déranger ne s'y retrouvait plus quand elle y rentrait. Son ouvrage s'égarait de même, à moins qu'on ne le retrouvât, comme par hasard, sali ou déchiré. Cette persécution tenace et stupide, qui devenait odieusement énervante à la longue, faisait encore moins souffrir Héléne que le mépris qu'on affectait vis-à-vis d'elle.

On ne se gênait pas plus pour parler devant elle que devant un meuble, mais on ne lui adressait jamais la parole, excepté en présence de Sirvan. Alors, c'était pour quelque remarque désobligeante sur sa toilette, sur sa personne ou sur quelque ordre donné par elle au personnel.

Hélène dédaignait de répondre à ces attaques directes, mais elle était au désespoir de se sentir diminuée, amoindrie aux yeux de Sirvan, et même dans sa propre estime, à force d'être ainsi humiliée et rabaissée. Jamais elle n'avait été aussi malheureuse. Comme Annette, elle devenait chaque jour plus sérieuse et plus fermée.

De sa fenêtre, le matin, elle assistait avec un vif intérêt à la leçon d'équitation des trois jeunes filles, qui avait lieu sur la terrasse fraîchement sablée, mais sans se montrer, pour ne pas gêner les écuyères novices. L'Anglaise et Yolande montaient en amazones, et Annette en cavalier. Labrèche avait fort à faire avec de pareilles élèves, mais, par égard pour M. Sirvan, le brave homme fermait les yeux sur la mauvaise volonté de l'une et sur la maladresse des autres et se gardait pour lui ses réflexions. Hélène savait d'ailleurs qu'il était généreusement payé par son maître pour ce travail supplémentaire. Sirvan ne manquait pas une leçon. Il s'occupait, avec la même sollicitude de ses jeunes parentes et de miss Roboam, ni plus, ni moins. Hélène ne le vit jamais entourer Bessie d'attentions plus tendres. Jamais il n'eut l'air de lui parler tout bas, ni de chercher sa main pour la presser secrètement contre ses lèvres... Non, jamais! Cependant il en aurait eu mainte fois l'occasion, car Bessie, enfin décidée à suivre les conseils de son amie Yolande, avait changé de système et se montrait aussi gracieuse avec lui qu'elle pouvait l'être. C'était uniquement pour lui être agréable qu'elle s'astreignait à cette corvée matinale qui l'horripilait. Malgré cela, il était évident que ce ne serait pas de sitôt que Sirvan pourrait réaliser son rêve de galoper par monts et par vaux, botte à botte avec sa bien-aimée.

En attendant, il aurait pu se promener seul, mais son dernier accès de paludisme semblait lui avoir laissé une paresse voisine de l'apathie.

Lorsque M. Sirvan avait besoin de l'auto pour quelque raison personnelle, Labrèche attelait *Stella* au *garden* pour promener les jeunes filles, et comme M<sup>lle</sup> Baudoin, en ce cas, les accompagnait par ordre, Bessie se montrait plus désagréable que jamais. Elle ne desserrait les dents que pour se plaindre avec irritation de la chaleur et de la poussière, ou bien d'être trop à l'étroit dans « cette affreuse petite voiture à chiens ». Elle était si insupportable que la promenade la plus ravissante devenait un supplice qu'on avait hâte de voir finir.

Labrèche, toujours si correct, en haussait les épaules, mais M<sup>lle</sup> Baudoin affectait de ne rien voir, de ne rien entendre, et son indifférence apparente était la meilleure tactique qu'elle pouvait opposer à celle de miss Roboam.

## IV

Lorsque Hélène fut en état de reprendre ses promenades à cheval, elle trouva dans l'exercice de son sport préféré une diversion si puissante à ses chagrins intimes qu'elle reprit peu à peu son calme et sa sérénité.

Un matin, Labrèche étant occupé, M<sup>lle</sup> de Brécy, sortie seule, promenait l'alezan *Jim* le long des bois, entre Asquins et Givry. Elle aimait ce chemin ombragé, qui sentait la verdure fraîche et le chèvrefeuille. D'ordinaire, elle jouissait avec délices de l'air âcre et pur, des tons uniformément gris et verts qui reposaient ses yeux, et de la lumière qui semblait plus brillante au sortir de la futaie ; mais, ce matin-là, elle était plongée dans une profonde rêverie, et *Jim*, livré à lui-même, allait « au ralenti » et flânait en mâchant une brindille arrachée au passage. Cependant il donnait quelques signes d'agitation et reniflait bruyamment depuis un bon moment déjà, lorsque Hélène perçut le pas d'un autre cheval derrière le sien. Sans tourner la tête, elle se rangea d'instinct du côté du bois pour laisser passer le cavalier importun. Croyant à un retour offensif du vicomte de Girolles, son beau visage si doux, si clair, s'était subitement assombri et durci.

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle Baudoin ! dit tout près d'elle une voix nonchalante qui n'était pas celle de Gaétan de Girolles. Il y a place pour deux « dans cet étroit sentier... »

— « ...Que borde un sombre abîme » ! acheva Hélène en souriant pour cacher son trouble.

Elle n'avait pu s'empêcher de tressaillir en reconnaissant la voix de Gildas Sirvan.

— Vraiment, c'est vous, Monsieur ?

— Si vous vous attendiez à rencontrer quelqu'un, ce n'était pas moi, avouez-le ! fit-il d'un air narquois.

— Je l'avoue! N'est-ce pas, en effet, votre première sortie à cheval depuis votre retour, Monsieur? *Anda* doit être heureux d'avoir enfin retrouvé son maître? ajouta-t-elle en caressant du bout des doigts les naseaux blancs de l'Andalou qui allongeait vers elle sa tête fine.

— *Anda* ne m'avait pas tout à fait oublié, sourit Sirvan, mais j'étais à peine en selle qu'il est parti comme un diable sur vos traces, et quand nous vous avons aperçue de loin, il s'est mis à pousser des petits hennissements joyeux qui signifiaient clair comme le jour : « Enfin la voilà! C'est bien elle, la chérie, la bien-aimée! »

— Oh! Monsieur, s'exclama Hélène en riant, si je le croyais, je craindrais de vous rendre jaloux!

— Je le suis déjà! dit-il en la regardant de côté. Mais, à propos de jalousie, puisque nous voilà seuls, enfin seuls, par le plus grand des hasards, dites-moi donc, mademoiselle Baudoin, si vous le savez, de qui Aïcha est jalouse, car elle l'est, comme un chien ou un chat, de l'affection de son maître.

— Non, Monsieur! répliqua vivement Hélène, choquée, scandalisée de cette comparaison animale, si injurieuse pour la pauvre Aïcha. Elle est jalouse comme une créature humaine, comme une femme qui aime et qui souffre.

— Vous ne connaissez pas encore ma petite Aïcha, mademoiselle Baudoin. Ce n'est qu'un enfant qui pense et agit comme un enfant, un être primitif, tout d'impulsion, incompréhensif et irréfléchi.

— Je crois que vous vous trompez sciemment, Monsieur! Vous devez savoir mieux que moi qu'une négresse de quinze ans équivaut à une femme de vingt-cinq chez nous. Aïcha n'est plus une enfant. Elle a fait un beau rêve... Elle en mourra peut-être, car elle est malade depuis qu'elle sait qu'il ne se réalisera jamais.

— Il m'est impossible de prendre Aïcha au tragique, ni même au sérieux, fit Gildas avec insouciance. Ne vous apitoyez pas trop sur elle, mademoiselle Baudoin! Ma petite Bambara n'est pas aussi naïve qu'elle en a l'air. Si elle a fait un rêve blanc, elle finira par revenir à la noire réalité, sous la forme matérielle et tangible d'un jeune individu mâle de son espèce et de sa couleur, dont elle deviendra l'heureuse épouse, et ils auront beaucoup de petits négrillons

— Je le souhaite pour elle, répondit dubitativement M<sup>lle</sup> de Brécy.

Dès le début de cette conversation vive et animée, *Anda* et *Jim* s'étaient rapprochés et cheminaient tranquillement côte à côte, semblant échanger, eux aussi, leurs impressions, par des coups de tête et des regards expressifs.

Sirvan regardait involontairement les mains gantées d'Hélène, occupées par la bride et la cravache.

— J'aime vos mains, mademoiselle Baudoin! dit-il tout à coup. Elles sont en même temps petites, fines et fortes, fermes et douces. Elles sont surtout maternelles. Celui à qui vous donneriez un fils à votre image serait le plus heureux des hommes!

Comme Hélène, surprise, se taisait, il reprit d'une voix altérée qu'il s'efforçait en vain de rendre calme et indifférente :

— Pourquoi avez-vous refusé d'épouser votre ami, le jeune Gaétan de Girolles?

— Vous savez cela, Monsieur?

— Cela et bien d'autre chose encore, mademoiselle de Brécy!

— La marquise m'a trahie! murmura Hélène consternée.

— Bien involontairement. Il ne faut pas lui en vouloir, elle vous aime beaucoup. Mais vous n'avez pas répondu à ma question!

— Je n'admets pas le mariage sans l'amour.

— Bon! Je comprends. Comme vous avez raison, mademoiselle Hélène! Autre chose, à présent : Que pensez-vous de miss Roboam, ma fiancée?

Hélène se troubla visiblement. Elle hésita une seconde avant de répondre avec conviction :

— Je pense, Monsieur, que miss Bessie doit avoir pour vous tout le charme de la jeunesse. Et qu'y a-t-il au-dessus de cela?

— Rien, c'est évident! répliqua gravement Gildas Sirvan. Mais le coup est dur, mademoiselle Baudoin, et j'en reste tout désespéré. On ne saurait dire plus nettement à un homme de mon âge qu'il va faire une sottise en épousant une jeune fille qui a vingt-huit ans de moins que lui.

— Tant que cela! s'écria étourdiment Hélène.

— Le calcul n'est pas difficile à faire, observa Sirvan en souriant. Savez-vous que c'est très flatteur pour

moi, votre exclamation? Ceci excuse cela. Mais est-ce bien sûr que vous ne l'avez pas fait exprès? Pour la satisfaction de mon amour-propre, je préfère croire à votre sincérité, comme à la passion malheureuse d'Aïcha. Mais puisque nous y revenons, à cette pauvre Aïcha, je voudrais bien savoir pourquoi diable elle se trouve toujours entre vous et moi? Elle nous suit comme notre ombre, cette petite sorcière, à tel point que je m'attends à chaque instant à la voir surgir, chevauchant un manche à balai, entre *Jim* et *Anda* pour nous séparer! Pourquoi paraît-elle jalouse de vous autant et même plus que de miss Bessie, ma fiancée?

— Aïcha est si jalouse de votre affection, comme vous le disiez vous-même tout à l'heure, répondit Hélène avec embarras, qu'elle exerce sur tous vos faits et gestes une surveillance continuelle. La moindre marque d'intérêt, ou simplement d'attention de votre part, accordée à une étrangère, lui inspire une méfiance et une crainte instinctives.

— Il y a de cela, et quelque chose de plus, fit Sirvan, rêveur. Vous qui êtes si franche, mademoiselle Baudoin, pourquoi ne me dites-vous pas tout ce que vous pensez?

— Je n'y suis pas tenue par mes engagements envers vous, Monsieur! répliqua Hélène en s'efforçant de rire pour dissimuler l'émotion violente dont elle se sentait envahie. Vous serez bien avancé quand je vous aurai dit ce que vous savez mieux que moi!

— Supposez que je ne le sais pas, et dites-le toujours. Quand ce ne serait que pour éclairer ma conscience, vous le devez, Hélène!

M<sup>lle</sup> Baudoin rougit de cette familiarité inattendue et répondit froidement :

— Aïcha s'imagine peut-être que j'ai besoin d'être gardée? Elle oublie que je suis d'âge à pouvoir me garder moi-même!

— Si vous pensiez réellement ce que vous dites, mademoiselle Baudoin, je vous demanderais encore pourquoi vous éprouvez en ce moment le besoin manifeste de me fausser compagnie tandis que ce pauvre *Jim* a tant de plaisir à se promener avec *Anda*?

— Si vous tenez à ce que je réponde à toutes vos questions, Monsieur, fit Hélène sans le regarder, dites-moi donc à votre tour pourquoi vous êtes ici à me faire subir un interrogatoire arbitraire plutôt que d'assister

comme tous les jours à la leçon d'équitation de miss Roboam et de M<sup>lle</sup> Tissot?

Sirvan, un moment interdit, répliqua gaiement :

— J'étais las de voir miss Roboam si malgracieuse et Yolande si maladroite en selle. Cependant je serais resté quand même pour stimuler, par ma présence, leur courage défaillant, car je tiens absolument à pouvoir me promener comme nous le faisons actuellement, vous et moi, avec celle qui doit devenir ma femme. Mais c'est Labrèche qui m'a suggéré l'idée et fourni le prétexte de m'évader en me disant avec l'air et le ton respectueusement autoritaires que vous lui connaissez : « Monsieur devrait sortir *Anda!*... M<sup>me</sup> la d... Je veux dire M<sup>lle</sup> Hélène ne le monte plus pour ne pas en priver Monsieur, moi je n'ai pas le temps de le promener avant la chaleur à cause de la leçon de ces demoiselles, et cette pauvre bête s'ennuie! » Alors, j'ai sorti *Anda!*

Hélène souriait, divertie malgré elle, et Gildas, ravi, aurait voulu rester sur son succès en cessant de parler, pour ne pas risquer de l'inquiéter de nouveau, mais elle reprit l'offensive sans le vouloir en lui reprochant de ne pas avoir amené Annette avec lui.

— Annette a compris qu'elle devait rester par politesse avec sa cousine et miss Bessie. Je lui en sais gré, car ce n'est certes pas pour son agrément, mais par égard pour moi qu'elle en a fait le sacrifice.

M<sup>lle</sup> Baudoin le regarda, un peu surprise, en répondant :

— Annette a beaucoup d'affection pour vous, Monsieur, et elle est bien capable de faire plus qu'un petit sacrifice pour vous être agréable. Je suis bien aise de saisir cette occasion de vous parler à son sujet. L'avenir de cette enfant m'inquiète : Elle voudrait poursuivre ses études et faire son Droit à Paris. Elle espère que vous aurez la bonté de l'y aider en intervenant auprès de son père pour obtenir son consentement. Mais il y a aussi la question d'argent, et je crois avoir trouvé une solution à des difficultés qui paraissent insurmontables à la pauvre petite. Si la famille d'Annette veut bien me le permettre, j'ai l'intention de l'installer à ma place, dans mon petit chez moi, à Paris, sous la sauvegarde de ma vieille amie, M<sup>lle</sup> Marbeau. Annette pourrait même la remplacer auprès de ses élèves comme je le faisais, du moins pour les leçons de français. De cette façon, elle pourrait

presque se suffire à elle-même pendant toute la durée de ses études.

— Voilà un projet qui me paraît parfaitement mis au point et aussi avantageux pour ma nièce que pour sa famille, mademoiselle Baudoin, et je vous en remercie très sincèrement en leur nom. Mais vous, qu'est-ce que vous devenez dans la combinaison?

— Oh! moi, fit Hélène sans hésiter, en personne qui a mûrement réfléchi avant de prendre une décision irrévocable, comme vous devez bien le penser, Monsieur, j'aurai le regret d'être obligée de vous quitter en même temps que vos jeunes invitées, puisque vous n'aurez plus besoin de moi. Mais j'ai en vue une autre situation.

— Déjà? s'étonna-t-il, d'un ton de reproche. Je n'ose vous demander quelles sont vos intentions, rien ne m'y autorise, sauf l'estime que j'ai pour vous et l'intérêt que vous m'inspirez! Je suis certain, d'ailleurs, que vous ne pouvez rien vouloir qui ne soit sage et honnête comme vous, Hélène! Mais, « telle que vous êtes », j'ai peur que vous ne soyez pas heureuse dans le genre de situation que vous avez choisi. Vous n'y êtes pas à votre place.

— Vous avez raison, Monsieur. Je suis malheureusement trop fière et trop indépendante pour faire une bonne gouvernante, je le reconnais, et comme j'ai horreur des choses mal faites ou faites à moitié bien, je tâcherai de gagner ma vie sans aliéner ma liberté. La marquise de Vigneux est au courant de mes projets, et, sans les approuver complètement, elle m'a promis son appui généreux. Quand le moment sera venu, j'espère que je pourrai également compter sur votre bienveillance, Monsieur, pour m'aider à les mettre à exécution.

— De quoi s'agit-il donc? fit Sirvan avec la plus vive curiosité.

— Je ne puis vous le dire maintenant, Monsieur. Vous essaieriez peut-être de m'en dissuader, et je ne veux pas renoncer à ce projet qui m'apparaît, en ce moment, comme ma dernière chance de bonheur ici-bas... Mais nous voici bientôt à l'entrée du village, Monsieur, et il serait préférable, je crois, qu'on ne nous vit pas ensemble. Nous profiterons du premier carrefour, si vous le voulez bien, pour rentrer chacun de notre côté.

— Vous avez entendu, *Anda?* dit Sirvan pour toute réponse, en caressant le cou du bel animal. Dites au revoir à *Jim*, mon garçon, et demi-tour à gauche!

Sans ajouter un mot; il salua courtoisement M<sup>lle</sup> de Brécy et disparut bientôt dans un tourbillon de poussière, tandis qu'Hélène continuait son chemin au pas de promenade, rêveusement.

## V

La fausse situation dans laquelle se trouvait miss Roboam par suite de ses fiançailles antérieures avec le jeune Robert Arton l'obligeait à une extrême réserve en ce qui la concernait personnellement, et ses expansions avec son amie Yolande n'allaient jamais jusqu'aux confidences intimes sur sa vie privée. Elle s'observait sur ce point avec une rare prudence, et la contrainte continuelle qu'elle s'imposait pour ne pas laisser échapper un mot qui pût trahir son secret, jointe à l'effort qu'elle avait à soutenir pour paraître aimable et gracieuse avec un homme qu'elle n'aimait pas, mais dont elle voulait se faire épouser par intérêt, donnait à sa physionomie une expression sournoise et dure. Bessie était arrivée pleine de joie et d'orgueil à Givry, mais l'accueil réservé de Gildas l'avait tout de suite inquiétée et rembrunie. Elle avait senti subitement qu'elle aurait à lutter contre des influences nouvelles. Elle se reprocha amèrement d'avoir laissé Sirvan repartir seul et s'habituer à vivre sans elle, entre cette petite niaise d'Annette et cette gouvernante, trop belle pour ne pas être suspecte.

Autre chose encore la tourmentait. Elle aurait voulu connaître, tout au moins approximativement, le chiffre de la fortune réelle de Gildas Sirvan. Cette fille pratique craignait d'être dupe des apparences et de lâcher la proie pour l'ombre. Elle savait par Yolande que la famille Sirvan était peu fortunée, et que les deux frères de Gildas n'avaient guère que leur solde d'officiers pour vivre. Elle tenta vainement de s'instruire à ce sujet auprès d'Annette, et sa curiosité déçue n'osa pas aller jusqu'à interroger M<sup>lle</sup> Baudoin qui lui semblait mieux placée que tout autre pour savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Elle se trompait, car Hélène n'en savait pas plus qu'elle et s'en inquiétait de son côté, mais pour

des raisons bien différentes. En effet, elle se rendait compte que le train de maison actuel de Sirvan devait être au-dessus de ses moyens. Comme la plupart des coloniaux en congé dans leur patrie, il dépensait sans compter. Hélène l'amusait beaucoup par ses vains efforts pour retenir cet argent dont elle connaissait malheureusement toute la valeur, et qu'il avait l'air de regarder couler, lui, comme une fontaine intarissable.

M<sup>lle</sup> Baudoin avait repris la direction du ménage depuis quelques jours à peine qu'elle s'aperçut avec effroi de l'augmentation affolante des dépenses quotidiennes occasionnées par le séjour de miss Roboam et de M<sup>lle</sup> Tissot aux *Terreaux*. L'une par ignorance, l'autre par habitude, avaient des exigences et des caprices ruineux. Il avait fallu prendre une fille de cuisine pour aider Caroline qui ne pouvait plus suffire à sa besogne. Il fallait sans cesse ajouter aux menus, déjà raffinés, des entremets et des pâtisseries, tandis qu'Hélène et Annette se contentaient simplement des fruits du jardin pour leur dessert. Rien n'était trop beau ni trop bon pour Bessie et Yolande. Elles n'aimaient et n'estimaient digne d'elles que ce qui coûtait très cher. Une vie simple et frugale leur inspirait le plus parfait dédain. Miss Roboam oubliait totalement qu'elle eût été obligée de travailler pour gagner son pain de chaque jour sans l'aide délicate de Sirvan, et que, n'ayant aucun droit à sa générosité, elle ne vivait, en somme, que de charités. Yolande ne pensait pas davantage que sa propre mère, née Sirvan, avait dû se mésallier pour se marier sans dot avec M. Tissot.

Il arriva qu'un jour Sirvan se trouva fort embarrassé pour effectuer un paiement assez considérable. Il s'agissait d'une fourniture de paille et d'avoine. Sirvan attendait d'Algérie de l'argent qui tardait à venir, par suite des formalités d'usage pour les virements de fonds d'une banque sur une autre. Hélène, à qui Gildas confia en riant son embarras momentané, vint à son secours en lui conseillant de vendre deux de ses chevaux : *Coquette* et *la Pomme*, à peu près inutiles pour le moment. *Stella*, à deux fins, suffirait pour les leçons d'équitation, pour les sorties d'Annette et pour les promenades en voiture. Sirvan, comprenant tout l'avantage de cette solution, l'adopta aussitôt. Mais il lui fallait s'absenter au moins deux jours avec Labrèche pour conduire *Coquette* et *la Pomme*, les juments sacrifiées, chez un marchand de chevaux d'Auxerre, en qui Gildas était certain de trouver un

acquéreur immédiat, et cette nécessité lui parut singulièrement désagréable. Larbrèche partit devant, menant les deux pauvres bêtes. Sirvan devait le suivre en arto avec son chauffeur pour le ramener.

Cette fois, le châtelain des *Terreaux* s'en allait à regret. Il lui en coûtait de s'éloigner de sa maison, même pour si peu de temps. Il la quittait, le cœur étreint par une vague anxiété, comme s'il eût craint de ne pas la retrouver à son retour telle qu'il l'avait laissée, ou, plus exactement, de ne plus y retrouver tout ce qu'il y avait laissé.

Il avait pris à part miss Roboam pour lui faire ses adieux et pour la rassurer, car elle paraissait fort soucieuse de son départ, et surtout de celui des deux juments, qui l'inquiétait comme un fâcheux présage. C'était après le déjeuner, sur la terrasse. Le temps était lourd et orageux. Depuis le lendemain de son arrivée à Givry, miss Bossie cherchait à faire naître les occasions de tête à tête avec autant d'astuce et de ténacité que Gildas semblait mettre de soin et de persévérance à les éviter. Elle avait attribué successivement cette extrême réserve à diverses raisons plus ou moins satisfaisantes pour son amour-propre et avait accumulé tant de choses à lui dire qu'elle n'en trouvait plus une seule, le moment venu.

Sirvan, surpris de son trouble, paraissait lui-même assez embarrassé. Il s'était assis sur un banc de jardin, à côté d'elle.

— Je ne m'attendais pas à vous voir si ennuie, Bossie, dit-il enfin avec une gaieté un peu forcée. Auriez-vous fait, par hasard, un songe fâcheux à mon sujet? Vous pouvez me le dire sans craindre de m'influencer, je suis fataliste comme un Arabe.

Miss Roboam retrouva subitement la parole pour répondre, d'un air qui voulait paraître triste et qui n'était que malgracieux :

— Je n'ai fait aucun songe à votre sujet, ni bon ni mauvais, monsieur Sirvan. Je suis seulement très contrariée de vous voir partir pour une raison que je ne comprends pas bien. Car enfin, vous n'êtes pas forcé de vendre vos chevaux? Vous êtes assez riche pour vous permettre de les garder tous?... Je voudrais bien savoir ce que vous pourriez nourrir de chevaux avec votre fortune, monsieur Sirvan? Ce serait une chose curieuse à calculer, vous ne trouvez pas?

Elle tortillait, tout en parlant, un bouton du raglan

de Gildas avec une fausse naïveté, tandis que le châtelain des *Terreaux* la regardait, surpris et attristé de voir s'allumer dans ses yeux une curiosité avide qui trahissait à son insu le fond de sa pensée. C'était bien la cupidité inquiète qui lui dictait ces questions insidieuses jusqu'à l'indiscrétion. Sirvan aurait voulu pouvoir en douter, mais Bessie eut la maladresse d'insister :

— J'espère que vous n'avez pas perdu de l'argent?

Il ne put s'empêcher de manifester un peu d'impatience en lui répondant :

— Non, non, rassurez-vous, Bessie! Je ne suis pas encore ruiné. Ces deux juments me sont inutiles pour le moment, je m'en défais, voilà tout!

— Elles n'étaient pas inutiles, puisqu'elles nous servaient, à Yolande et à moi! répliqua miss Roboam irritée. Pourquoi les vendre de préférence à *Stella* ou aux autres chevaux que nous ne pouvons pas monter?

— Parce que je désire garder ceux de mes chevaux qui ont le plus de valeur. Comprenez-vous cela, miss Roboam? fit Sirvan avec une légère ironie.

— *Yes!* Je comprends ça! répliqua-t-elle, à demi rassurée. Mais il y a une autre chose que je ne comprends pas du tout, et il y a longtemps que je cherchais l'occasion de vous le dire, c'est votre attitude à mon égard. Vous n'êtes plus du tout le même ici qu'à Londres avec moi. Vous me devez une explication, monsieur Sirvan! Je ne saurais pas rester plus longtemps dans cette incertitude.

Elle s'arrêta un instant, et, comme Sirvan restait silencieux, elle reprit avec animation, sur un ton de plus en plus hardi et impérieux, en personne sûre de ses droits et qui réclame âprement son dû :

— Je pense que vous ne m'auriez pas fait quitter ma pauvre mère, et notre *home*, et tous nos amis d'Angleterre pour me faire venir chez vous, dans votre famille, si vous n'aviez pas eu l'intention de m'épouser?... Tout le monde me croit votre fiancée. Yolande et ses parents me l'ont laissé entendre dès le premier jour. Et moi-même, si je n'avais pas été décidée, en principe, à devenir votre femme, pensez-vous que j'aurais accepté votre invitation? Alors, qu'est-ce que nous attendons pour nous marier?

Ayant ainsi mis audacieusement Sirvan au pied du mur, elle attendit avec anxiété sa réponse :

— Je suis plutôt surpris de ce que vous me dites là,

ma chère Bessie, répliqua-t-il froidement, en cherchant ses mots pour éviter de la froisser par une franchise brutale. Votre excessive retenue vis-à-vis de moi, à Londres, m'avait permis de supposer que j'aurais beaucoup de chemin à faire avant de toucher votre cœur et de parvenir à mon but primitif qui était, en effet, de vous habituer peu à peu à l'idée de devenir ma femme. J'espérais me faire aimer de vous à force de vous aimer. En vous amenant ici, je voulais vous faire connaître toutes les douceurs de l'existence dorée que je rêvais pour vous. Je voulais que vous sachiez bien quelle serait votre vie sous mon toit avant de vous demander si vous consentiriez à faire le don précieux de votre jeunesse à un homme qui pourrait être votre père. Pourquoi ne pas m'avoir fait plus tôt cet aveu inattendu qui m'aurait rendu si heureux à Londres? Pourquoi ne pas m'avoir témoigné cette confiance ici même, dès les premiers jours de votre arrivée, à la place de cette froideur hostile qui m'a glacé le cœur?

— Je n'osais pas! riposta Bessie en rougissant de dépit. Là-bas je n'avais pas encore assez confiance en vous, et ici, il y a toujours eu trop de monde entre nous. Jamais je n'ai pu être seule un instant avec vous. Comment voulez-vous que je puisse être heureuse ici et me figurer le bonheur qui m'attend chez vous avec tant de monde entre nous?

Sirvan se trouva fort en peine pour répondre courtoisement à cette attaque brusquée.

— Vous semblez avoir raison, dit-il avec une nervosité qu'il ne parvenait plus à maîtriser, mais vous oubliez que j'avais à ménager les convenances. Il fallait un prétexte pour me permettre de vous avoir près de moi à toute heure du jour, assez longtemps pour arriver à me faire aimer de vous, si c'était possible, sans nuire à votre réputation. Je ne pouvais agir autrement que je ne l'ai fait sans vous compromettre. J'avoue que je suis excessivement surpris de vous entendre m'en faire le reproche en revendiquant des droits que vous ne m'avez jamais permis de vous donner! Mais, puisqu'il en est ainsi, j'en conviens avec vous, il faut nécessairement prendre une décision. À mon retour, nous en reparlerons, si vous le voulez bien, Bessie. Je vous dirai alors toute ma pensée, et j'espère que nous arriverons enfin à nous entendre.

— Certainement! poursuivit Bessie, sans remarquer le

ton singulier de cette réponse évasive. Il faudrait fixer la date de notre mariage avant le départ de Yolande. Je tiens beaucoup à l'avoir pour demoiselle d'honneur. Je sais bien qu'il me resterait votre nièce Annette, mais, sérieusement, vous ne voyez pas cette petite, avec ses grosses lunettes, boiter au bras d'un élégant gentleman? On en rirait!

— J'ai vu plus d'une fois ma nièce au bras d'un élégant gentleman, comme vous dites, chez mon amie la marquise de Vigneux, répliqua Gildas sèchement, et personne n'a jamais eu l'inconvenance grossière de s'en moquer.

Miss Roboam se mordit les lèvres de dépit de s'être attiré cette réponse sévère.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit-elle aigrement, moi non plus! Donc, nous garderons Annette jusqu'au jour du mariage; mais, d'ici là...

Elle hésita avant d'achever sa pensée :

— D'ici là, nous n'aurons plus besoin de chaperon! ajouta-t-elle en détournant la tête pour cacher son embarras. Si vous le permettez, ma mère remplacera la gouvernante. Ce sera encore plus convenable.

— J'ai cru remarquer que vous ne l'aimiez pas? répliqua Sirvan diplomatiquement.

— Oh! non! cria presque miss Roboam. Non, certainement, je ne l'aime pas!... Comment pourrais-je l'aimer?

— Mon Dieu, vous pourriez l'aimer comme tout le monde, dit Gildas avec flegme. Que vous a-t-elle fait?

— Ce qu'elle m'a fait?... Rien et tout! Quand je l'ai trouvée ici en arrivant, j'ai pensé tout de suite qu'elle n'aurait pas dû y être, et, depuis que je suis là, il me semble qu'elle ne devrait plus y être, voilà tout!

— Bessie! s'écria Sirvan indigné. Avez-vous conscience de ce que vous osez insinuer? Vous rendez-vous bien compte de la portée de vos paroles?

— Si je ne vous aimais pas, pleurnicha Bessie effrayée, je ne serais pas jalouse de cette fille!

— Ce serait en effet, si c'était vrai, la seule excuse admissible à une supposition aussi injurieuse pour moi que pour M<sup>lle</sup> Baudoin qui est une lady!... On vous l'a déjà laissé entendre, miss Roboam. Plus un mot là-dessus, aujourd'hui, ni jamais, Bessie! D'ailleurs, il faut que je vous quitte, on m'attend. Adieu, miss Roboam!

J'espère qu'il n'arrivera rien de fâcheux ici en mon absence, et que je retrouverai ma smala intacte à mon retour, ajouta-t-il avec un sourire contraint.

— Vous ne m'embrassez pas? fit Bessie humiliée et furieuse.

Comme elle se haussait vers lui, il ne put faire autrement que d'effleurer d'un baiser rapide son front qu'elle lui offrait, ce joli front qui renfermait de si laides pensées. Mais il ne serra point sa fiancée sur son cœur ainsi qu'elle s'y attendait, et ses bras minces qu'elle lui avait jetés au cou dans cet espoir s'en détachèrent d'eux-mêmes et retombèrent, décontenancés, le long de son corps.

## VI

Immobile et le sourcil froncé, miss Roboam regarda Sirvan s'éloigner à grands pas dans la direction du parterre où il savait trouver Annette et Yolande avec M<sup>lle</sup> Baudoin, pour leur faire ses adieux. Bessie semblait rêver, mais sa rêverie ne devait pas être précisément tendre ni sentimentale, car toute sa figure exprimait une si froide méchanceté que M<sup>lle</sup> Tissot, lorsqu'elle vint la rejoindre, en fut saisie et presque effrayée. Cependant, poussée par la curiosité, Yolande s'écria étourdiment :

— Nous avons tout vu d'où nous étions, Bessie! Je m'attendais à des transports de joie de votre part, et je m'étonne de vous trouver plongée dans des réflexions qui paraissent plutôt moroses. Pour commencer, vous aviez l'air de vous disputer, mais à la fin, vous avez admirablement joué votre petite scène des bras autour du cou. Gildas n'y a pas résisté. J'ai trouvé seulement le baiser sur le front un peu froid, un peu trop paternel.

— Froid ou non, puisqu'il m'épouse, c'est qu'il m'aime, et cela me suffit! répliqua miss Roboam avec impatience. C'est un esprit faible et irrésolu, mais je l'ai mis dans l'obligation de prendre une décision, et il lui a bien fallu s'engager définitivement avec moi. Il m'a

avoué qu'il désespérait de se faire aimer de moi à cause de la différence d'âge, et surtout de ma froideur.

— Quand je vous le disais! fit Yolande. Vous voyez bien que j'avais raison! Enfin vous l'avez compris, c'est très heureux pour vous. Mes compliments, ma chère! Mais avez-vous pensé à fixer la date de votre mariage? Vous savez que je tiens à y assister, et que mes parents me réclament! Il faudrait que je sache si je dois rester jusque-là, ou bien m'en aller et revenir.

— M. Sirvan m'a dit que nous en parlerions dès qu'il sera de retour. Il faudra le temps nécessaire pour les formalités, pour les dispenses, et puis pour faire venir ma mère, car il est inutile d'aller nous marier en Angleterre puisque nous devons rester ici en attendant de repartir en Algérie. Mais j'espère bien qu'avant un mois je serai M<sup>me</sup> Gildas Sirvan, votre cousine, ma chère Yolande!...

— Et la tante d'Annette, observa M<sup>lle</sup> Tissot en riant.

Cette déduction, d'une logique incontestable, n'était pas encore venue à l'esprit de Bessie et lui fit faire une grimace expressive, assez laide, d'ailleurs.

— Il faut à tout prix nous débarrasser de cette vilaine petite chouette et de la gouvernante! déclara-t-elle froidement, après un instant de silence et de réflexion. Nous avons deux jours pleins devant nous pour nous débrouiller.

— À quoi bon maintenant? remarqua Yolande étonnée, vous n'avez plus rien à craindre d'elles?

— Je n'aurai pas un moment de tranquillité tant qu'elles seront ici, Yo! Je pourrais peut-être tolérer Annette, à la rigueur, mais je ne puis supporter cette Hélène Baudoin. Il faut qu'elle s'en aille!

— Je veux bien encore vous aider à vous en délivrer, ma chère, fit Yolande avec hésitation, mais à condition de ne rien faire qui puisse lui porter réellement tort, ni mécontenter mon cousin. Je crains que nos mauvaises plaisanteries n'aient été poussées trop loin déjà.

— N'est-ce pas vous-même qui m'en avez donné l'idée? insinua adroitement miss Roboam. J'ai toujours suivi vos conseils, et je dois avouer que je m'en suis bien trouvée en ce qui concerne mon mariage. Mais nous n'avons pas encore atteint notre but, la gouvernante est toujours là, et j'ai quelques raisons de

croire que M. Sirvan y tient plus qu'il ne veut bien le dire.

— Ecoutez, Bessie, dit M<sup>lle</sup> Tissot contrariée, je ne sais pas ce que nous pourrions bien inventer d'assez fort pour lasser M<sup>lle</sup> Baudoin, puisqu'elle est restée malgré tout ce que nous avons pu dire et faire. En somme, elle nous a toujours rendu le bien pour le mal. Elle a une patience d'ange! A sa place, je me serais plainte depuis longtemps à Gildas Sirvan de nos mauvais procédés à son égard. Annette affirme qu'elle ne lui en a jamais dit un seul mot.

— Libre à vous de prendre leur parti, ma chère! répliqua aigrement Bessie. J'agirai seule, ce qui vaudra encore mieux pour moi. Je serai plus libre.

— Vraiment, ma chère? riposta Yolande, blessée et peinée de se voir jeter par-dessus bord avec une telle désinvoiture. Je croyais vous avoir donné assez de preuves de mon amitié pour ne pas avoir à douter aujourd'hui de la vôtre! Après tout, Annette est ma cousine, et je n'ai aucun intérêt personnel à vous en débarrasser, au contraire! Quant à M<sup>lle</sup> Baudoin, si elle n'est pas encore partie, c'est parce qu'elle s'est engagée à rester chez mon cousin Sirvan tant qu'il aurait besoin d'elle, c'est-à-dire jusqu'à son mariage avec vous. Je crois qu'il serait préférable pour vous de la supporter jusque-là, et même de la ménager.

Miss Roboam haussa les épaules et ne daigna même plus répondre. Les deux amies se boudèrent pendant quelques heures; Yolande, qui n'avait pas de rancune, revint la première et elles parurent réconciliées; mais, ce soir-là, on ne les entendit pas chuchoter et rire entre elles de chambre à chambre comme d'habitude.

Le lendemain matin, voyant miss Roboam plus maussade que jamais, M<sup>lle</sup> Tissot se récria, agacée :

— Est-ce que vous allez recommencer à me faire la tête d'hier, Bessie?... Eh bien, « meurei »! comme dirait Aïcha. Ça va être gai! Si vous avez fait vœu de ne plus ouvrir la bouche, sauf pour manger et boire, jusqu'au retour de mon cousin, il faudrait le dire, vous savez! En ce cas, j'irais m'égayer avec les autres que j'entends s'amuser dans le jardin!

— Allez-y donc! répondit Bessie sèchement. Je vois bien que vous en mourez d'envie!

— Sur quelle mauvaise herbe avez-vous marché, miss Roboam? répliqua Yolande, froissée. Vrai! Vous n'avez

pas l'air d'une fiancée heureuse! Je ne vous comprends pas! Vous devriez être folle de joie, et je ne vous ai encore jamais vue d'aussi mauvaise humeur. Vous me cachez quelque chose, Bessie, je commence à le croire. Si vous n'aimez pas mon cousin, vous n'avez qu'à le dire. Après tout, vous n'êtes pas forcée de l'épouser!

— Je me suis trop avancée pour reculer maintenant! dit Bessie avec embarras.

— Voulez-vous que je me charge de lui faire comprendre qu'il est trop vieux pour vous, et que vous avez peur, au dernier moment, de ne pas être heureuse avec lui, ni de le rendre heureux?

— Non! non! s'écria miss Roboam effrayée. Je vous le défends bien! Ne vous mêlez pas de mes affaires, je vous prie, Yolande! Qui vous dit que je n'aime pas M. Sirvan? Je tiens beaucoup à lui, au contraire! Mais je vous ai déjà dit qu'il ne fallait personne entre lui et moi.

— Oui! Et cela suffisait d'une fois! répliqua M<sup>lle</sup> Tissot. Je vous laisse, ma chère. Vous viendrez me retrouver en bas si vous voulez.

Elle s'en alla, tellement fâchée qu'elle en avait les larmes aux yeux, car cette jeune fille mal élevée n'était pas sans fierté ni sans cœur.

Elle rejoignit Annette et M<sup>lle</sup> Baudoin qui se promenaient tranquillement au bord de la rivière et qui l'accueillirent avec un étonnement visible.

— Miss Roboam n'est pas malade? s'informa avec inquiétude la gouvernante qui avait charge d'âmes en l'absence de M. Sirvan.

— Non, rassurez-vous, mademoiselle Hélène! Miss Roboam n'est pas plus malade que vous et moi, mais elle supporte mal l'absence de son cher fiancé! railla M<sup>lle</sup> Tissot. Du reste, je pense qu'elle ne tardera pas à venir s'entayer avec nous.

— M<sup>lle</sup> Hélène et moi nous ne nous ennuyons jamais, fit Annette vivement. Quand nous ne travaillons pas, nous causons de toutes sortes de choses intéressantes. Mais aujourd'hui, cela se comprend, nous sommes un peu désœuvrées parce que mon cher oncle nous manque, et que son départ avec Labrèche et le chauffeur nous sort de toutes nos petites habitudes. Pas de leçons d'équitation, pas de promenades en auto, ni même en voiture, puisque le cocher n'est pas là pour nous conduire!

— Je puis le remplacer si vous le désirez, proposa

Hélène avec empressement. J'ai l'habitude, et je suis très prudente. Vous pouvez être aussi tranquilles avec moi qu'avec Labrèche.

— Moi, je veux bien, répondit M<sup>lle</sup> Tissot, mais je ne sais pas si Bessie voudra!

— On pourrait peut-être se passer de son consentement? risqua Annette timidement.

— Cela ne se peut pas, ma petite Annette, déclara Hélène en s'efforçant de sourire. Ce n'est pas le moment de manquer d'égards envers votre future tante.

La grimace de M<sup>lle</sup> Sirvan fut peut-être moins vilaine, mais encore plus significative que celle de miss Roboam à l'évocation de cette proche parenté inévitable.

— Chut! la voilà! Je vous le disais bien, murmura Yolande avec regret, car elle commençait, sans vouloir se l'avouer, à se fatiguer de la société de Bessie.

## VIII

Miss Roboam semblait avoir quelque chose de changé depuis la veille. Elle marchait la tête plus haute, d'un air encore plus orgueilleux. On devinait sans peine, malgré l'expression soucieuse de ses yeux et le pli désabusé de ses lèvres, qu'elle triomphait intérieurement. Mais, comme tous les triomphateurs, elle gardait, en montant au Capitole, le souvenir inquiétant de la Roche Tarpeienne. Elle se disait mentalement, avec la plus vive satisfaction d'amour-propre : « Ce château est à moi. Ce parc est à moi. Bientôt, j'y serai seule avec mon mari, et je retournerai millionnaire à Biskra, où l'on m'a vue jouer sur le trottoir, devant la boutique de mon père... Quel rêve! »

Seulement, il y avait Bob, là-bas, qui devait commencer à s'entêter!...

Bessie, sans dire bonjour à personne, s'écria en arrivant :

— On pourrait toujours faire une promenade en bateau ou attendre le déjeuner?

— Est-ce bien prudent? objecta Héléne alarmée. En l'absence de M. Sirvan, il me semble que nous ferions mieux de nous en abstenir?

— Je ne vous demande pas votre avis, répondit Bessie avec insolence. Si vous avez peur de l'eau, vous n'avez qu'à rester sur le bord, à nous regarder, comme une poule qui a couvé des canards!

M<sup>lle</sup> de Brécy frémit sous l'insulte du ton, pire que l'ironie des paroles. Cependant elle se contint et reprit avec le plus grand calme :

— Vous êtes parfaitement libre de vos actes, en effet, Mademoiselle, et c'est un simple conseil de prudence que j'ai cru devoir vous donner; mais Annette est encore presque une enfant, elle est sous ma garde, et je ne lui permettrai pas de s'exposer aux dangers qu'il vous plaît de courir. Vous ne savez ni nager, ni ramer, ni tenir un gouvernail. M<sup>lle</sup> Yolande non plus. Un faux mouvement peut faire chavirer la barque. La rivière paraît peu profonde, mais il y a des courants et des trous que vous ignorez. Il y a aussi des herbes de fond qui peuvent vous immobiliser. Je tiens à dégager entièrement ma responsabilité vis-à-vis de vous et de M<sup>lle</sup> Tissot en vous avertissant de tout ce que vous risquez. Vous ferez ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien! ricana l'Anglaise; mais Annette viendra avec nous!

Tout en parlant, elle avait détaché le canot amarré à l'un des poteaux d'un vieux petit embarcadère, fait de planches et de rondins. Yolande, qui adorait les promenades en bateau, était déjà assise à l'arrière et s'essayait à manœuvrer le gouvernail. Bessie se hâta de la rejoindre, mais elle resta debout, attendant Annette. Prête à les suivre, M<sup>lle</sup> Sirvan s'était arrêtée au bord de l'eau et regardait tour à tour M<sup>lle</sup> Baudoin et miss Roboam d'un air effaré.

— Elle n'ira pas! répéta Héléne avec fermeté. Je le lui défends! Venez, Annette, allons-nous-en!

La jeune fille n'eut pas le temps d'obéir à cet ordre formel : Bessie la saisit par le bras et l'attira si brusquement de son côté que ce mouvement brutal, en éloignant soudain le bateau de la rive, fit perdre l'équilibre à la pauvre Annette qui tomba dans la rivière en poussant un cri de terreur. Etourdie par sa chute et saisie par la fraîcheur de l'eau, elle se débattait faiblement, cherchant d'instinct, mais vainement, à se raccrocher aux

herbes et aux racines du rivage. Toujours debout dans le canot qui s'en allait à la dérive, miss Roboam, immobile et très pâle, la regardait d'un air stupide, tandis que Yolande, affolée, appelait au secours.

Sans perdre une seconde, M.<sup>lle</sup> Baudoim avait enlevé sa jaquette de toile blanche et s'était jetée à l'eau. Elle n'aurait pas su nager qu'elle l'eût fait de même, sans réfléchir.

— Je viens, Annette! cria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion. Je viens! N'ayez pas peur!

En quelques brasses rapides, elle atteignit la pauvre enfant, que le courant avait déjà entraînée à une certaine distance de l'embarcadere, et la ramena vers la berge où elle l'aida à remonter, grelottante, malgré la chaleur, dans ses vêtements trempés. Le premier mot d'Annette fut un cri de désespoir :

— Mes lunettes!

Hélas! les malheureuses lunettes étaient restées au fond de l'eau, et la pauvre jeune fille ne voyait plus les objets qui l'entouraient qu'à travers une sorte de brouillard opaque. Elle étendit les bras comme une aveugle et se mit à pleurer. Hélène, toute tremblante encore de frayeur, l'entraîna aussi rapidement que possible vers la maison en s'efforçant de la consoler.

— Ne pleurez pas, ma chérie! Tout cela n'est rien, puisque vous êtes sauvée.

— Je vous dois la vie, Hélène! balbutia la petite infirme en sanglotant. Comment faire pour vous remercier? Je vous aimais déjà tant que je ne peux pas vous aimer davantage! Mais qu'est-ce que j'ai vais devenir sans mes lunettes? J'en ai d'autres, mais il faut qu'elles soient réparées.

— Nous irons les porter demain chez un opticien d'Awallon. Aujourd'hui vous allez vous reposer, vous n'en aurez pas besoin.

En arrivant sur la grande terrasse, elles furent immédiatement entourées par le personnel du château, averté par les cris de détresse d'Aïcha, qui avait assisté, de la fenêtre de sa chambre, à toute la scène. La négresse, descendue à la hâte, poussait des clameurs aiguës qui rappelaient le terrible hurlement des femmes dans les villes prises d'assaut.

— Oh! tais-toi, Aïcha, je t'en prie! dit Annette, qui commençait à sourire à travers ses larmes. Tu vois bien que je ne suis pas morte!

— Toi pas morte grâce au bon Dieu et à Mam'zelle Hélène! se récria la négresse obstinée. Moi ai tout vu d'en haut.

— Tu ferais mieux de venir nous aider à changer de vêtements que de nous assourdir avec tes cris d'assiégée! plaisanta Annette, calmée et divertie malgré elle par les extravagances d'Aïcha. Tu me rappelles la prise de Troie!

M<sup>lle</sup> Baudoin ne put s'empêcher de sourire à cette réminiscence classique, et les domestiques, rassurés, retournèrent à leurs occupations, non sans commenter avec animation l'accident. Rosalie et Aïcha montèrent avec les deux rescapées ruisselantes, qui avaient grand besoin de leurs services.

Pendant que la femme de chambre s'occupait d'Annette, M<sup>lle</sup> Baudoin se dévêtit, se sécha et se rhabilla promptement avec l'aide de la négresse, et elles revinrent ensemble auprès de M<sup>lle</sup> Sirvan qui se reposait sur son lit. Hélène s'assit à son chevet pour se remettre un peu, elle aussi, d'une si rude secousse. Rosalie était partie, emportant le linge et les vêtements mouillés. Aïcha s'était accroupie dans un coin de la chambre. Elle jouait avec des osselets sur le tapis, en poussant des sons gutturaux, inarticulés, qui ressemblaient vaguement à des éclats de rire contenus.

— Qu'est-ce que tu as donc à glousser comme ça, Aïcha? fit Annette en se redressant pour la regarder. Tais-toi! Tu nous fatigues!

— Moi y m'amuse parce que moi y pense aux demoiselles qui sont toujours là-bas, sur la rivière, ricana la négresse. C'est bien fait, ça leur apprendra!

— Mon Dieu! s'écria M<sup>lle</sup> Baudoin en se levant d'un bond. C'est pourtant vrai! Je les avais complètement oubliées. Aïcha, cours vite dire au jardinier qu'il se procure un bateau pour aller immédiatement à leur secours. Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé! Que dirait M. Sirvan?

Elle se précipita dehors, affolée, à la suite d'Aïcha.

Le canot qui emportait Bessie et Yolande à l'aventure continuait à dériver lentement. Elles avaient essayé de ramer pour remonter le courant, mais leurs efforts maladroits n'avaient servi qu'à leur faire courir le danger de chavirer. Elles y avaient renoncé et se croisaient les bras en attendant qu'on vînt les secourir. Après le sauvetage rapide d'Annette par M<sup>lle</sup> Baudoin, Bessie avait

été prise d'un rire strident, insupportable, qui avait mis le comble à l'exaspération nerveuse de M<sup>lle</sup> Tissot.

— Est-ce que vous devenez folle, Bessie? s'était-elle écriée, scandalisée. Il y a vraiment de quoi rire, après ce que vous avez fait!

— *Yes!* Je pensais bien qu'elles en seraient quittes pour la peur. Un bain dans la rivière par cette chaleur, cela ne saurait leur faire de mal! railla miss Roboam avec une insouciance peut-être plus affectée que réelle.

— Vous l'avez donc fait exprès? s'exclama Yolande avec indignation.

— Oui et non! J'ai profité de l'occasion pour leur donner une petite leçon. A l'avenir, je crois qu'elles n'auront plus envie de s'opposer à mes volontés.

— Mais elles pouvaient se noyer toutes les deux! se récria M<sup>lle</sup> Tissot révoltée. Si ç'avait été tout de suite après déjeuner, par exemple, le bain forcé aurait pu être mortel!

— Alors je ne l'aurais peut-être pas fait, répondit Bessie en haussant les épaules.

— Peut-être? répéta Yolande ironiquement. C'est rassurant!... Ce « peut-être » me paraît bien imprudent, ma chère. S'il était arrivé malheur à ma pauvre petite cousine, il aurait « peut-être » affirmé la préméditation de votre geste!

— J'étais bien sûre que la gouvernante se jetterait à l'eau pour aller au secours de sa chère élève, répliqua Bessie tranquillement. Je sais qu'elle nage comme un terre-neuve.

— Tenez, Bessie, dit alors M<sup>lle</sup> Tissot d'un ton ému et sérieux, j'aime mieux croire à de l'inconscience de votre part, autrement vous me feriez presque peur!

Miss Roboam se remit à rire aux éclats, mais Yolande resta triste et soucieuse. Tout à coup, la gaieté inconvenante de Bessie fit place à une visible anxiété. La situation devenait, en effet, inquiétante. Le bateau sans direction, entraîné vers la rive opposée, s'était pris dans les herbes traînantes avant d'y aborder, au milieu de remous qui lui imprimaient des oscillations dangereuses.

— Nous sommes sans doute au-dessus d'un de ces trous dont nous parlait M<sup>lle</sup> Baudoin, dit Yolande, effrayée. La rivière doit être profonde en cet endroit. Voyez, l'eau est toute noire!

— Eh bien? Après? Nous n'allons pas nous y jeter de peur de nous noyer, comme votre imbécile de Gribouille? répliqua Bessie avec humeur.

— Je m'étonne qu'on ne soit pas encore venu nous chercher, gémit Yolande. Je commence à croire qu'on nous a tout à fait oubliés!

— Ça m'en a l'air. M<sup>lle</sup> Baudoïn est bien capable de nous jouer ce méchant tour pour nous punir de notre désobéissance comme si nous étions encore des gamines qui vont à l'école. Mais je me plaindrai à M. Sirvan.

— Eh bien, si vous osez faire cela, vous aurez de Paplomb! déclara M<sup>lle</sup> Tissot outrée. Mais ne comptez pas sur moi pour témoigner en votre faveur. J'ai un tas de défauts, mais je ne sais pas mentir. Souvent, on me trouve impolie, même brutale : c'est parce que je suis trop franche et que je dis tout ce que je pense.

Miss Roboam allait riposter sur le même ton et la dispute s'aggraver peut-être jusqu'à la rupture, lorsqu'un bruit précipité de rames sur l'eau les mit subitement d'accord pour répondre avec un empressement joyeux aux appels d'Aïcha qui accompagnait le jardinier.

Quelques instants plus tard, elles étaient saines et sauvées sur la berge, où Hélène les attendait, pâle et tremblante d'inquiétude. Au lieu de la remercier de sa sollicitude, tout de suite Bessie Papostropha violemment, avec toute l'irritation qu'elle avait contenue jusque-là, par orgueil, devant M<sup>lle</sup> Tissot.

— Qu'est-ce que vous attendiez pour vous inquiéter de nous, alors? Vous pouvez être sûre que M. Sirvan saura comment vous vous êtes conduite à l'égard de sa fiancée!

— Puisque vous le prenez sur ce ton, miss Roboam, je n'ai qu'à me taire, répliqua M<sup>lle</sup> Baudoïn en relevant la tête avec fierté.

Elle prit le bras d'Aïcha pour s'en aller, mais elle avait à peine fait quelques pas que Yolande Tissot, abandonnant Bessie furieuse, la rejoignit tout émere.

— Mademoiselle Hélène, dit la jeune fille en rougissant, je tiens à vous remercier personnellement pour vous être occupée de nous venir en aide alors que nous le méritions si peu, et surtout à vous féliciter de votre dévouement. Quoi qu'en dise Bessie, vous avez sauvé la vie d'Annette. La pauvre petite ne serait certainement pas parvenue à remonter seule sur la rive, saisie et

aveuglée comme elle l'était par sa chute. Mon cousin Sirvan saura toute la vérité par moi, je vous le promets!

— Merci, Mademoiselle, répondit Héléne, touchée jusqu'aux larmes. Je suis heureuse, oh! oui, bien heureuse de vous voir exprimer de pareils sentiments à mon égard. Après ce que venait de dire miss Roboam, je n'avais plus qu'à partir d'ici sans même attendre le retour de M. Sirvan.

— Ne partez pas, mademoiselle Baudoin, fit Yolande presque amicalement. Prenez patience, vos peines vont bientôt finir. D'ici quelques jours, je ne serai plus là pour vous taquiner, car je suis tout à fait décidée maintenant à ne pas attendre le mariage de Bessie avec mon cousin, et dès que M. Sirvan sera de retour, je l'avertirai de mon prochain départ. Je tiens à dégager désormais ma responsabilité des faits et gestes de miss Roboam.

— Mais, toi partie, Bessie elle sera toujours là! fit observer Aïcha. Alors c'est toujours même chose, et y a encore pas bon pour Mam'zelle Héléne!

— Qui sait? Quand elle ne m'aura plus pour la soutenir elle sera peut-être moins arrogante, ou bien elle fera tant de maladresses que mon cousin Sirvan finira par s'apercevoir qu'elle n'aime en lui que la grande fortune qu'elle lui suppose. Pour ma part, je suis tout à fait désabusée à présent sur Bessie Roboam. C'est une fille vulgaire, sans éducation et sans cœur. Elle n'est pas digne des bontés de M. Sirvan, et je la trouve tellement au-dessous de lui de toutes façons que je ne comprends pas qu'il ait songé un instant à l'épouser.

— Le cœur se trompe! dit Héléne en étouffant un soupir. Il voit toujours en elle la jolie petite fille qu'il a vue grandir à Biskra. Il la comble de bienfaits comme il la comblait de bonbons. Il a pris l'habitude de l'aimer.

— Toi penser tout juste! dit Aïcha en secouant la tête affirmativement. C'est comme ça qu'il aimait Bessie, mais lui pas savoir, alors! Lui croire longtemps aimer autrement. Et maintenant, lui compris plus même chose.

— Tu crois? firent en même temps Héléne et Yolande d'un air de doute.

— Moi pas croire, moi être sûre!

Yolande, étonnée, regarda Héléne avec l'intention de lui demander ce qu'elle pensait de cette étrange con-

viction d'Aïcha, mais la gouvernante, troublée, détourna la tête avec embarras, évitant son regard, et M<sup>lle</sup> Tissot, subitement éclairée, sourit et se tut.

## IX

Annette était descendue à midi pour déjeuner, à peu près remise de son émotion. Elle avait retrouvé dans sa petite malle de pensionnaire un binocle devenu trop faible pour sa myopie actuelle, mais suffisant pour lui permettre de vivre comme tout le monde, provisoirement.

Bessie n'avait pu faire autrement que de s'excuser, en lui tendant la main, de l'accident dont elle avait été la cause soi-disant involontaire, mais elle l'avait fait avec tant de mauvaise grâce et de sécheresse qu'elle eût aussi bien fait de se taire. M<sup>lle</sup> Tissot évita à sa cousine l'embarras de lui répondre en prenant la parole avec sa vivacité habituelle.

— Tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort, heureusement! Donc, je propose d'oublier le passé et de parler d'autre chose. Depuis le départ de mon cousin, nous vivons dans une atmosphère de drame! Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour nous distraire, cet après-midi? Je n'ose pas reparler d'une promenade en voiture, nous avons toutes besoin de repos après une matinée si agitée. Alors, qu'est-ce que vous en pensez?

— Vous ne savez pas, Yolande, dit M<sup>lle</sup> Baudoin, si vous étiez bien gentille, vous prendriez le train avec Rosalie pour porter des lunettes à réparer chez un opticien d'Avallon pour remplacer celles que votre cousine a malheureusement perdues en tombant à l'eau, et nous irions les chercher demain en voiture, en nous promenant.

Yolande, enchantée, consentit aussitôt à se charger de cette mission de confiance, et Bessie voulut l'accompagner. Par suite de cet arrangement, le reste de la journée s'écoula aux *Terraux* dans une tranquillité inespérée. Le lendemain matin, miss Roboam dormait encore pro-

fondement lorsqu'elle fut éveillée en sursaut par un coup de poing vigoureux, asséné sur sa porte, tandis que la voix trop connue d'Aïcha nasillait hypocritement :

— Miss Bessie! Y en a une lettre pour toi de Madarne ta mère!

Miss Roboam n'était pas ce qu'on appelle une égotive, et sa sensibilité n'avait rien d'exagéré, cependant elle faillit s'évanouir aux trois premiers mots de cette lettre fatale. Ces trois premiers mots lui parurent inscrits en caractères de feu, tel le terrible *Manè, Thécel, Phars* de l'Écriture. Ils lui semblaient prendre peu à peu des proportions démesurées, fantastiques, comme au cinéma, lorsqu'on veut exprimer sur l'écran une surprise, une frayeur ou une joie grandissante :

*Bob is gone!... Bob est parti!... BOB EST PARTI!... BOB EST PARTI!...*

Mrs Roboam avait eu beau faire, Bob s'était lassé d'attendre, et il était parti. En la quittant, l'avant-veille, il lui avait dit simplement :

— Je vais ohercher Bessie.

Jusque-là, Mrs Roboam avait refusé de lui donner son adresse en France, prétextant que le vieux tuteur de Bessie était un homme austère qui ne tolérerait ni correspondance suivie ni relations d'aucune sorte entre sa pupille et un jeune homme dont la famille s'opposait à son mariage avec elle. Mais cet enragé de Bob, qui était d'ordinaire le meilleur garçon du monde, s'était conduit cette fois comme un sauvage en torturant la pauvre cervelle de l'infortunée Mrs Roboam pour lui arracher le nom du pays et celui du château où sa Bessie était séquestrée par son vieux podagre de tuteur, dont il commençait à suspecter les intentions.

L'absence prolongée de sa fiancée l'avait d'abord étonné, affligé, puis inquiété vaguement. L'espèce de mystère dont elle s'entourait lui inspirait une méfiance instinctive. Correspondant avec Bessie par l'intermédiaire de sa mère, il craignait que ses lettres ne fussent interceptées dans un but ignoré. Pourtant, il recevait régulièrement les réponses de Bessie, mais si courtes, si insignifiantes, si froides!... Sa jalousie une fois éveillée ne pouvait plus être endormie par les explications confuses et embarrassées de Mrs Roboam, si lénitives et soporifiques qu'elles fussent. Bob avait donc résolu d'aller droit au but, c'est-à-dire chez le prétendu tuteur de Bessie pour lui réclamer sa fiancée.

Bessie en conclut qu'elle devait, de son côté, en finir, avant qu'il arrivât, avec tous les obstacles qui encombraient sa route.

Aïcha, qui rôdait par la chambre comme un jeune chien en quête d'une sottise à faire, tomba tout à coup en arrêt devant miss Roboam, dont l'émotion violente n'avait pas échappé à sa curiosité maligne.

— Y en a pas bon pour toi dans la lettre de la mama? Toi devenir pâle comme Mam'zelle Hélène quand toi lui dire te plaindra d'elle à Missié Sirvan!

Bessie, sa lettre à la main, regardait fixement la négresse sans la moindre envie de rire, pressentant qu'elle allait apprendre une nouvelle catastrophe.

— Moi toujou dire, moi y sais quelque chose! reprit Aïcha d'un ton confidentiel avec une feinte commisération. Pauvre Bessie! Toi peux faire ta malle! Toi peux écrire à ta mère aller à la gare au-devant de toi. Jamais marier avec Missié Sirvan! Il aime Mam'zelle Hélène!

— J'en étais sûre! cria presque miss Roboam. Elle me l'a pris!

Mais, comme c'était une fille de précaution qui ne perdait jamais tout à fait la tête, elle se mit à déchirer la lettre de sa mère en tout petits morceaux et en fit une boulette qu'elle glissa furtivement dans sa poche en projetant de la brûler dans le fourneau de la cuisine ou de la jeter dans la rivière. Cependant Aïcha joui sait cruellement de sa colère et de ses craintes. Elle reprit avec une malice diabolique :

— Gildas pas connaître Hélène, jamais vu elle avant revenir ici. Lui pas croire trouver la gouvernante si jeune, si jolie, et si bonne que tout le monde il l'aime! Toi pas venir, toi faire attendre. Alors Gildas été triste et beaucoup malade, et la bonne Mam'zelle Hélène li soigner, li tenir compagnie avec Annette, li faire belle musique. Moi y ai entré un soir dans le salon pour dire : « L'auto il est prête », juste comme Mame la marquise elle disait : « Gildas, vous avoir un bandeau sur les yeux! » Alors Gildas il a eu l'air fâché et il a dit : « Moi ne crois pas! » C'est bon! Ma, une autre fois qu'elle est revenue ici, Mame la marquise elle lui a demandé s'il avait encore le bandeau, et cette fois-là, Gildas il a répondu comme ça : « Plus maintenant. Moi voir clair dans mon cœur. Pour aimer Bessie, moi pas connaître Hélène! Mais quoi faire? » Alors, la mar-

quise elle dit : « Vous faire devoir avant tout ! Si miss Roboam vous aime, vous pas pouvoir faire autrement marier avec. Mais si elle veut vous seulement pour devenir riche Madame, vous bientôt finir par le savoir. Alors vous la renvoyer chez sa mère avec petite dot pour marier avec un autre. » Et Gildas il a baïssé la tête sans rien dire.

Au début de ce récit barbare, si terrible pour miss Roboam, Aïcha avait commencé par sauter d'un pied sur l'autre comme pour rythmer son débit ; elle en avait souligné la suite par une série de petits bonds de jeune panthère alternés avec une mimique santonnesque et des contorsions de possédée pour finir en exécutant une sorte de danse guerrière qui aurait pu s'appeler « le pas de la vengeance satisfaite ». Une malice féroce étincelait dans ses grands yeux à fleur de tête dont la prunelle roulait avec une telle rapidité que son regard semblait chavirer. Ses lèvres mauves frémissaient sur ses dents blanches, ses narines palpaient, tout son être palpait de joie triomphante et de haine enfin assouvie.

— Il Paime, soit ! fit Bessie avec rage, mais il est engagé avec moi. Quand elle sera partie, il n'y pensera plus. Encore un effort comme celui d'hier et elle s'en ira.

— Moi penser d'abord elle partir avant toi, répliqua Aïcha, subitement assombrie, moi me suis trompée. C'est toi qui t'en iras, et moi aussi, y m'en ira dans mon pays avec petite dot pour marier avec Bambara comme moi. Gildas il Pa dit à Mame la marquise.

— Oiseau de mauvais augure, va-t'en donc tout de suite au diable ! s'écria Bessie exaspérée. Ce n'est pas moi qui te retiendrai, tu peux en être sûre !

— C'est bon, moi y m'en vas ! ricana la négresse. Toi encore plus mauvaise qu'à Biskra. Toi trop méchante pour moi vouloir rester avec toi, tu sais ! Eh ben ! merci !

Elle n'eut que le temps de se baisser pour éviter de recevoir en pleine face la pantoufle de l'irascible Anglaise, et elle se sauva en riant comme une folle. Miss Roboam fut encore plus vexée et plus irritée de cette scène stupide lorsque la pensée lui vint tout à coup que M<sup>lle</sup> Tissor, sans doute réveillée en même temps qu'elle par la maudite négresse, avait dû tout entendre. Mais Yolande n'était plus dans sa chambre quand Bessie se décida à frapper à la porte de commu-

nication et, lorsqu'elles se retrouvèrent un peu plus tard en présence l'une de l'autre, l'attitude de M<sup>lle</sup> Tissot lui fit espérer qu'elle n'avait rien entendu.

Ce matin-là, Aïcha n'aida pas au service de la table; elle était occupée ailleurs. Personne ne pouvait se douter, pas même miss Roboam, que la négresse était revenue dans la chambre de l'Anglaise en son absence et qu'après avoir fureté dans tous les coins à la recherche des débris de la lettre qui avait causé tant d'émotion à Bessie, elle en avait retrouvé un fragment sur le tapis, devant la porte... Moins qu'un fragment, une parcelle qui s'était échappée des mains rageuses de miss Roboam sans qu'elle s'en aperçût... Sur ce fragment presque impalpable, on pouvait cependant lire distinctement trois mots... les trois mots fatidiques : « *Bob is gone!* »

Aïcha savait lire et écrire, et, comme ses pareils, elle avait le don des langues. Elle s'était assimilé assez d'anglais pour comprendre que Bob était parti, et que cette nouvelle avait frappé miss Roboam comme un coup de foudre. Ce qui fit qu'elle emporta le fatal bout de papier dans sa petite chambre, où elle le serra précieusement dans l'écrin de son collier de perles, entre un gri-gri informe et une main de Fatma.

## X

M<sup>lle</sup> Baudoin, conduisant *Stella* attelée à la petite voiture anglaise, revenait d'Avallon avec les trois jeunes filles, leurs courses faites. Annette, rentrée en possession de ses lunettes réparées, avait repris sa gaieté, ou du moins ce qu'il lui en restait depuis l'arrivée de sa cousine et de miss Roboam aux *Terreaux*. Yolande était silencieuse et Bessie préoccupée. Par hasard ou avec intention, miss Roboam n'avait encore rien dit de désagréable à personne. Elle avait pris place sur le siège de devant à côté d'Hélène, soi-disant pour la voir conduire; Yolande était à l'intérieur du *garden* avec Annette.

À l'aller, le trajet s'était effectué sans le moindre

incident, mais, au retour, il n'en fut pas de même. Lorsqu'on fut sorti d'Avallon, en pleine campagne, Bessie exprima le plus vif désir de tenir les guides, et M<sup>lle</sup> Baudoin fut très ennuyée de se voir obligée de lui refuser encore cette satisfaction.

— Je le voudrais, miss Bessie, mais je ne le dois pas. *Stella* est tellement nerveuse que j'aurais peur d'un accident.

— Oh! vous, vous avez peur de tout! ricana Bessie, dépitée. Décidément, c'est un parti pris chez vous de m'être désagréable! Les Anglaises n'ont pas vos sympathies!

— Oh! miss Bessie, ne croyez pas cela! répliqua Hélène avec sincérité. J'ai connu des Anglaises charmantes et que j'aimais beaucoup. Je suis désolée, au contraire, d'être forcée de vous contrarier, mais, je vous le répète, ma responsabilité est trop grande pour que je consente à vous exposer toutes trois à un danger réel. S'il vous plaît d'apprendre à conduire, je préfère que ce soit avec Labrèche qu'avec moi. Il aurait plus de force et d'adresse que moi pour retenir la jument si par hasard elle s'emballait.

Bessie avait rougi de colère, cependant elle se contenta et répondit simplement, d'un ton sec :

— C'est bien, n'en parlons plus!

Cette première alerte paraissait presque oubliée lorsque Annette s'écria tout à coup avec une joie enfantine :

— Oh! du chèvrefeuille, Hélène! Là, dans le taillis, à votre gauche! Je ne l'avais pas vu en venant. Oh! arrêtez, je vous en prie, je voudrais tant en cueillir!

A ce moment, le petit attelage atteignait l'orée d'un bois de chênes que les jeunes filles avaient déjà admiré en passant. Cette fois, M<sup>lle</sup> Baudoin ne vit aucun inconvénient à accéder au désir innocent d'Annette; elle stoppa aussitôt, et la petite étourdie s'élança hors de la voiture à peine arrêtée avec une telle précipitation qu'elle en tomba plutôt qu'elle n'en descendit. Sans s'inquiéter de cet incident qui fit pousser un cri de frayeur à sa cousine, Annette franchit le fossé herbeux et grimpa le talus en courant. Mais elle était trop petite pour atteindre les fleurs, d'un jaune rosé, du chèvrefeuille sauvage dont elle aimait avec passion le parfum pénétrant, et M<sup>lle</sup> Baudoin oublia un instant sa prudence

ordinaire pour venir à son aide, en confiant les guides à Bessie enchaînée.

*Stella*, parfaitement tranquille, broutait une touffe d'herbe. On ne voyait poindre aucune auto, aucun véhicule à l'horizon. Hélène rejoignit donc sa petite amie sans la moindre inquiétude. Elle avait déjà réussi à saisir plusieurs branches de chèvrefeuille qu'elle maintenait courbées pour qu'Annette pût en cueillir à son aise les fleurs odorantes, lorsqu'elle se retourna soudain en poussant un cri d'étonnement et d'effroi. Miss Bessie, sans rien dire, avait sournoisement tiré sur les guides, elle avait touché légèrement, du bout du fouet, la croupe de *Stella*, et la jument, après avoir manifesté sa surprise par un petit saut de côté, était partie à fond de train, emportant, bon gré mal gré, vers une nouvelle aventure, l'infortunée Yolande, restée dans la voiture avec la perfide Bessie.

Hélène, extrêmement inquiète, ignorant s'il s'agissait d'un caprice de *Stella* ou d'un nouveau tour de miss Roboam, se reprocha alors amèrement d'avoir abandonné, même pour un instant, l'attelage à son ennemie intime.

Toute tremblante et se sentant défaillir, elle s'assit au revers du talus et se mit à pleurer. Annette, désolée, s'accusait de son côté d'avoir été la cause de ce nouvel incident qui menaçait de prendre des proportions catastrophiques. Toutes deux voyaient déjà *Stella* emportée, la voiture versant dans un fossé ou s'écrasant contre une auto en pleine vitesse, Yolande et Bessie tuées ou blessées!...

Au bout de quelques minutes, elles reprirent un peu courage avec le vague espoir de voir bientôt Bessie et Yolande revenir les chercher avec la voiture intacte. Après tout, l'Anglaise n'était pas assez imprudente pour s'exposer de gaieté de cœur à un danger mortel. Elle avait de l'audace et du sang-froid. *Stella* ne devait pas forcément s'emballer!... Ces réflexions rassurèrent peu à peu Hélène et lui permirent d'envisager avec plus de calme et de lucidité leur propre situation, tandis qu'Annette, consternée, gémissait :

— Qu'allons-nous faire? Faut-il attendre ou continuer la route à pied?

— Je crois que ce dernier parti est le seul qui nous reste à prendre, répondit Hélène. En marchant doucement, j'espère que nous pourrons arriver sans trop

de fatigue au bout des sept à huit kilomètres que nous avons à faire. Seulement, je crains que nous n'arrivions pas aux *Terreaux* avant la nuit!

— Mon Dieu! se lamenta Annette, que je suis malheureuse de vous avoir encore attiré une pareille mésaventure, Hélène! Jamais je ne pourrai faire huit kilomètres à pied avec ma boiterie!

— Eh bien, nous marcherons jusqu'à ce que nous rencontrions une maison. Je vous y laisserai, Annette, et je reviendrai vous chercher avec la voiture.

— Si elle existe encore! interrompit la petite infirme tout à fait découragée.

— Avec celle-là ou avec une autre! Quand je devrais atteler *Jim* ou *Anda* au sulky! dit Hélène en souriant, car elle savait que ce véhicule rudimentaire inspirait à la timide Annette une frayeur insurmontable.

— Le sulky! s'écria la jeune fille épouvantée. Jamais de la vie! J'aime encore mieux aller à pied. Non! vous ne savez pas ce que nous devrions faire, Hélène?... C'est de rester assises ici bien tranquillement en attendant qu'une voiture passe, et nous ferions signe au conducteur d'arrêter pour lui expliquer la situation et le prier de nous ramener à Givry, ou tout au moins à moitié chemin.

— C'est une très bonne idée, approuva Hélène, nous pouvons toujours en courir la chance. Attendons!

Comme par un fait exprès, la route resta assez longtemps déserte, sans un cycliste qui aurait pu porter un mot aux *Terreaux* pour alerter le personnel; sans même un simple piéton! Enfin, au bout d'une bonne demi-heure, un petit nuage de poussière annonça l'arrivée d'une automobile venant d'Avallon. Hélène et Annette allèrent à sa rencontre en agitant leurs mouchoirs, et l'auto stoppa près d'elles. C'était une voiture de louage conduite par le chauffeur d'un des meilleurs hôtels d'Avallon, dont il portait le nom sur sa casquette de livrée. Il n'y avait qu'un seul voyageur dans l'auto, un beau et vigoureux garçon d'environ vingt-cinq ans, vêtu en touriste élégant, lequel écouta avec intérêt le récit de l'aventure des deux abandonnées.

— *Yes! Certainly! Of course!* dit-il avec empressement, en les aidant à monter près de lui. Donnez l'adresse au chauffeur, il va tout de suite vous ramener à la maison.

— Pas la peine! fit le chauffeur, jovial, je la con-

nais. C'est au château des *Terreaux*, à Givry, n'est-ce pas, mademoiselle de Brécy?

— Mais oui, répondit Hélène en rougissant, chez M. Gildas Sirvan.

— Je suis la nièce de M. Sirvan, fit vivement Annette, et Mademoiselle est mon amie.

— Moi, je suis Robert Arton, dit le jeune homme, se présentant lui-même avec toute la correction britannique.

L'indifférence polie qui accueillit son nom parut étonner le jeune Anglais. Il reprit avec une sorte d'hésitation inquiète :

— Puisque vous habitez ce château, vous devez connaître miss Bessie Roboam?

Elles répondirent ensemble en se regardant avec étonnement :

— Si nous la connaissons!

— Et elle ne vous a jamais parlé de moi?

— Non! jamais! répondit Annette en cherchant vainement dans ses souvenirs. N'est-ce pas, Hélène?

— Jamais! affirma M<sup>lle</sup> Baudoin. Pour ma part, c'est la première fois que j'entends prononcer votre nom.

— Je l'ai beaucoup connue en Angleterre, expliqua Robert Arton qui se retourna pour dire au chauffeur : Eh bien! qu'est-ce que vous attendez pour mettre en marche?

— Ça, par exemple, fit le chauffeur qui riait sous cape, c'est un hasard qui n'est pas ordinaire, on peut le dire! Justement qu'on y allait! Comme ça se trouve!

— Vous alliez chez mon oncle? interrogea Annette avec curiosité. J'ai le regret de vous dire que vous ne le trouverez pas chez lui ce soir. Il est absent depuis deux jours. Nous espérons, sans en être sûres, qu'il reviendra demain. Mais vous pourrez toujours voir miss Roboam, si toutefois elle est rentrée saine et sauve, ainsi que ma cousine Yolande, car c'est avec elles deux que nous revenions d'Avallon en voiture, tout à l'heure. Nous sommes même très inquiètes, et nous avons hâte d'être rassurées à leur sujet, bien que je soupçonne Bessie d'avoir voulu nous jouer encore un vilain tour!

— Pour moi, ce sera le dernier! dit Hélène avec une véhémence indignation. Je ne veux pas vous exposer plus longtemps à de telles aventures, Annette. Quand je serai partie, j'espère qu'elle vous laissera tranquille.

— Elle m'en veut autant qu'à vous, répliqua M<sup>lle</sup> Sir-

van, oubliant complètement la présence de l'étranger qui les écoutait, silencieux, mais attentif. Yolande m'a dit hier soir qu'elle ne voulait personne entre elle et son fiancé!

L'auto filait sans bruit sur la route unie comme un miroir. Robert Arton ne perdait pas une parole de la conversation intime des deux amies. Au dernier mot d'Annette, il tressaillit et, malgré tout l'empire qu'il semblait avoir sur lui-même, il ne put empêcher sa voix de trembler en demandant qui était le fiancé actuel de miss Bessie.

— Hélas! c'est mon oncle Sirvan! répondit Annette, un peu étonnée du ton de cette question.

Et elle ajouta en riant :

— Bessie n'est même pas très flattée de devenir ma tante. C'est le revers de la médaille. A part ça, elle fait un beau rêve. Mon oncle Gildas est très riche, il a de grandes propriétés en Algérie. Mais vous le savez sans doute? C'est là qu'il a connu miss Roboam, à Biskra! Il faisait des affaires avec son père qui était courtier en fruits, je crois. Mon oncle Gildas est très bon! Quand M. Roboam est mort, il a payé pour rapatrier Bessie et sa mère, il leur a loué un chalet aux environs de Brighton. C'est lui qui les fait vivre, et il les comble de cadeaux.

— Ne craignez-vous pas de faire tort à miss Roboam en mettant un étranger au courant de ces détails intimes? observa M<sup>lle</sup> Haudoin avec une vague appréhension.

— Je tiens à ce qu'on sache combien mon oncle a été bon pour elle, répliqua Annette, et je crois que la reconnaissance qu'elle doit lui en avoir est la seule raison qui pourrait expliquer, pour ne pas dire excuser, le mariage de Bessie avec un homme qu'elle n'aime ni d'amour ni d'amitié, c'est visible. Malheureusement, elle n'a même pas cette excuse-là! C'est une fille ingrate et sans cœur, elle se moque de lui par derrière et l'appelle « un vieux »! On n'est pas un vieux à quarante-huit ans, n'est-ce pas, Monsieur?

Robert Arton s'exclama :

— M. Sirvan n'est donc pas un vieillard maniaque et presque impotent?

Hélène et Annette se regardèrent de nouveau d'un air étonné, en souriant.

— Mais non, Monsieur, affirma la jeune fille. Il ne

paraît même pas son âge. Il est très doux, très aimable, et il n'y a pas que moi pour le trouver très beau!

Elle lança un regard malicieux à Hélène qui se sentit rougir et tourna vivement la tête du côté opposé.

— Mon oncle Gildas fait encore des ravages dans bien des cœurs! poursuivit Annette, sans pitié pour l'embarras visible de M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Et vous dites que miss Bessie ne l'aime pas? reprit le jeune Anglais avec vivacité. C'est peut-être parce qu'elle en aime un autre?

Le pauvre garçon se raccrochait à ce dernier espoir comme un naufragé à une épave.

— Je le croyais comme vous, et j'ai eu la curiosité de demander à Yolande, qui est son amie intime, si elle lui avait fait quelques confidences à ce sujet. Ma cousine m'a affirmé qu'elle ne lui en avait fait aucune, si ce n'est qu'elle n'était pas embarrassée pour trouver un flirt plus jeune et plus aimable que M. Sirvan, mais qu'elle tenait beaucoup à se marier avec lui pour sa fortune.

— C'est bien de miss Bessie Roboam que vous venez de parler? articula péniblement le malheureux Bob qui voulait encore douter de la duplicité de sa fiancée.

— Vous pouvez me croire! Je suis payée pour la connaître! s'écria Annette dont la colère et le ressentiment si longtemps contenus firent subitement explosion. Je n'ai jamais vu de ma vie une créature aussi méchante qu'elle! Excusez-moi, monsieur Arton, de vous parler si mal de votre compatriote, mais il n'y a pas autre chose à en dire. Je ne sais pas si vous l'avez vue chez vous sous un autre jour; ici, elle ne s'est jamais montrée que maussade, orgueilleuse, égoïste et vraiment détestable!

— Oh! Annette! s'exclama Hélène, qui avait vainement essayé de l'arrêter jusque-là. Vous toujours si douce, si réservée, comment pouvez-vous faire de telles confidences à un inconnu? Je ne vous reconnais plus. Excusez cette enfant, Monsieur, je vous en prie! Il faut bien qu'on l'ait poussée à bout pour la faire ainsi sortir de son caractère!

— Je vous en fais juge, monsieur Arton, reprit le petit mouton devenu enragé: Hier, miss Roboam m'a fait tomber exprès dans la rivière, par pure méchanceté. Sans ma chère Hélène qui s'est jetée à l'eau pour me sauver, je me serais noyée!... Et c'est encore miss

Roboam qui nous a joué le tour abominable de nous abandonner tout à l'heure sur la route, à huit kilomètres de chez nous, en s'en allant sans rien dire avec la voiture, et la pauvre Yolande dedans!

— Annette! Vous ne vous rendez pas compte de la portée que peuvent avoir de telles paroles semées au hasard! protesta encore M<sup>lle</sup> Baudoin consternée.

— Ce n'est pas le hasard qui vous a mises sur ma route, répliqua Robert Arton, ému et sérieux, c'est une puissance supérieure.

— La Fatalité? fit Hélène en souriant.

— Non! la Providence!

Cette fois, Annette et M<sup>lle</sup> Baudoin n'osèrent plus se regarder, craignant de trop bien se comprendre. Un silence passa, mais la rancune de la petite infirme, loin de s'apaiser, se raviva sans doute par la réflexion, et elle reprit, avec une nouvelle véhémence, comme si une volonté mystérieuse l'obligeait à vider le fond de son cœur devant cet étranger :

— Je ne comprends pas que mon oncle ait pu s'enticher d'une fille pareille! Elle parle l'anglais le plus vulgaire; elle n'a ni instruction, ni éducation! Je ne sais pas quel charme il peut lui trouver!

— Elle est jeune et jolie, interrompit Hélène avec un sourire un peu triste, cela suffit pour plaire et pour être aimée!

— Non, Mademoiselle! répondit Robert Arton en relevant la tête avec fierté. Il y a des hommes à qui cela ne suffit pas! Il y en a aussi qui sont assez forts pour arracher de leur cœur, comme une mauvaise herbe, un amour indigne d'eux!

A ce moment, l'auto stoppait devant le portail fermé du château. Le chauffeur descendit pour sonner, tandis qu'Hélène et Annette remerciaient chaleureusement le jeune Anglais du service qu'il leur avait rendu. Elles insistèrent en vain pour le faire entrer et l'engagèrent vivement à revenir. Il répondit évasivement qu'il n'était pas sûr que cela lui serait possible. Sans même attendre qu'on eût ouvert pour savoir si miss Bessie était rentrée ou non, il donna un ordre bref au chauffeur qui remonta aussitôt sur son siège et l'auto l'emporta avec son secret.

## XI

M<sup>lle</sup> Baudoin se précipita la première dans la cour dès que la porte s'ouvrit, et demanda avec anxiété au palefrenier si le *garden* était rentré. Davenne répondit négativement, d'un air surpris. Alors, elle lui donna l'ordre de prendre sa bicyclette et d'aller immédiatement à la recherche de la petite voiture. Annette partageait son inquiétude, mais à un degré moindre. Elle ne pouvait s'empêcher de se dire que, s'il arrivait malheur à Bessie, ce ne serait qu'une juste punition pour sa méchanceté et que Yolande elle-même méritait une leçon sévère pour s'en être fait trop longtemps complice.

Elles montèrent toutes deux dans leurs chambres pour se reposer, mais Hélène était trop tourmentée pour rester inactive. Annette l'entendit bientôt aller et venir, ouvrir toutes ses armoires, et se livrer à une besogne mystérieuse avec une sorte de hâte fébrile.

A la fin, M<sup>lle</sup> Sirvan n'y put tenir, elle vint frapper à la porte de communication et, sans attendre une réponse, elle l'ouvrit brusquement.

M<sup>lle</sup> Baudoin faisait ses malles.

— Hélène! cria la pauvre petite infirme. Vous n'allez pas m'abandonner?

— Non, Annette, du moins pas pour longtemps... Vous viendrez me rejoindre à Paris aussitôt qu'ils seront mariés. Si je vous quitte, c'est que je ne puis faire autrement. Vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille!

Annette se jeta à son cou en pleurant, et elles mêlèrent un instant leurs larmes. La cloche du portail fit diversion presque tout de suite à leur tristesse. Elles s'élançèrent dans l'escalier, puis dans la cour, au-devant de la petite voiture qui rentrait, conduite tant bien que mal par miss Roboam, escortée par un cavalier dans lequel M<sup>lle</sup> de Brécy reconnut avec surprise le vicomte Gaétan de Girolles.

Il avait rencontré le petit équipage égaré dans un che-

min de traverse où Bessie avait eu la présence d'esprit de jeter la jument emballée, pour éviter les dangers de la grande route. Miss Roboam tenait à la vie et ne se souciait nullement de s'exposer à la perdre, surtout par sa faute! *Stella*, maintenue par sa main vigoureuse, habituée aux exercices sportifs, avait usé son ardeur sur ce chemin désert, et elle paraissait à peu près calmée lorsque le vicomte était apparu comme un sauveur aux yeux des deux jeunes filles fort en peine de retrouver leur route. Gaétan les avait accompagnées courtoisement jusqu'aux *Terreaux*, s'intéressant surtout à Yolande, qu'il voyait encore pâle et tremblante de frayeur. Ayant mis vivement pied à terre, il aida la jeune fille à descendre pendant que Bessie s'empressait de passer les guides au palefrenier qui venait de rentrer derrière la voiture.

A ce moment, M<sup>lle</sup> Baudoin accourait, suivie d'Annette, et leur apparition inattendue stupéfia Yolande et Bessie, qui les croyaient encore bien loin sur la route.

— Grâce à Dieu, vous voilà! s'écria Hélène, jubliant, dans sa joie de retrouver les deux jeunes filles saines et sauvées, tout ce qu'elles lui avaient fait souffrir.

— Vous croyiez donc ne jamais nous revoir? fit miss Roboam avec ironie. Vous avez décidément la manie de prendre les choses au tragique. Avec moi, *Stella* perdrait bientôt l'habitude d'avoir des caprices. Elle était déjà matée, mais nous étions tout à fait égarées, je l'avoue, quand nous avons eu la chance de rencontrer Monsieur qui a eu l'amabilité de nous accompagner jusqu'ici.

Gaétan salua froidement Hélène qui n'osa pas lui tendre la main et qui lui dit simplement, en le présentant aux deux jeunes filles étonnées :

— Monsieur de Girolles, au nom de M. Sirvan, je vous remercie du service que vous avez rendu à M<sup>lle</sup> Tissot, sa cousine, et à miss Roboam, sa fiancée!

Ce dernier mot, dit avec intention, parut surprendre le vicomte, dont le visage sombre et fermé s'éclaira subitement. Il chercha dans les yeux d'Hélène la confirmation d'un nouvel espoir, mais il n'y trouva qu'une calme et fraternelle affection. Il rougit de dépit et se détourna d'elle brusquement pour se rapprocher de Yolande qui, juste à ce moment, s'écriait :

— Mais comment se fait-il que vous soyez revenues avant nous, vous deux?

Annette répondit en souriant :

— C'est bien simple! Un touriste anglais qui passait nous a recueillies sur la route et nous a ramenées ici en auto. Votre aventure aurait pu tourner plus mal que la nôtre. Je suis heureuse que vous en soyez quittes pour la peur!

M<sup>lle</sup> Tissot, attendrie, l'embrassa avec une véritable affection. Cependant, Hélène, qui voyait la tristesse et l'embarras de son ancien camarade, eut pitié de lui.

— Mont chez Gaétan, dit-elle en fixant sur lui son regard si doux et si pur, j'espère que vous allez nous faire le plaisir de prendre le thé avec nous?

Le vicomte secoua la tête négativement, sans mot dire.

— Vous ne voulez pas entrer?... Non? Eh bien, nous vous rendons votre liberté... Oh! pardon! attendez! Est-ce que vous pensez voir la marquise aujourd'hui ou demain?

— Je la verrai ce soir si vous le désirez, Hélène! répondit le jeune homme, désarmé par la douceur de sa petite amie d'autrefois.

— Je voudrais, reprit alors M<sup>lle</sup> de Béczy d'une voix subitement altérée, en cherchant ses mots, je voudrais qu'elle soit avertie que j'accepte aujourd'hui ce que je refusais hier, et qu'elle sache que je ne compte plus que sur son amour. Dites-lui que, d'ici quelques jours, demain peut-être, j'irai à Vigneux.

Tout en parlant, elle avait accompagné jusqu'au portail le vicomte qui tirait son cheval par la bride.

— Et c'est tout? demanda-t-il avec émotion.

— C'est tout! fit-elle en soupirant. Ne voyez pas dans mes paroles autre chose qu'une convention secrète entre la marquise et moi. Ce que je viens de vous dire ne concerne qu'elle... Mais il me semble que vous regardiez M<sup>lle</sup> Tissot avec beaucoup d'intérêt tout à l'heure, cher ami! N'est-ce pas qu'elle est jolie? Elle le sera encore davantage quand elle ne cachera plus ses qualités comme d'autres cachent leurs défauts. Elle gague beaucoup à être connue.

— Hélène, dit le jeune homme en la regardant avec tristesse, croyez-vous qu'il soit si facile de vous oublier?

— Vous méritez d'être aimé! dit Hélène, confuse, en baissant la tête.

— Ce qui veut dire que je ne le suis pas de vous.

Je le savais déjà, Hélène. Mais, tant que je ne vous verrai pas mariée avec un autre, j'ai le droit d'espérer. Ne dites pas non ! Adieu !

Il avait sauté sur son cheval, il était déjà loin lorsque M<sup>lle</sup> Baudoin cessa de fixer l'herbe qui poussait entre les pavés, devant la porte. Elle rentra au château lentement et se remit, la pensée ailleurs, à l'occupation interrompue par le retour de Bessie et de Yolande. Sa malle faite, elle allait préparer sa valise quand la cloche annonça le dîner. Annette était déjà descendue avec sa cousine et Bessie ; elle se hâta de les rejoindre.

Le repas fut morne. M<sup>lle</sup> Baudoin restait plongée dans une profonde rêverie ; les trois jeunes filles, très lasses, se taisaient, elles se retirèrent aussitôt après, chacune chez elle.

Bessie haussa les épaules et ricana en entendant Yolande pousser le petit verrou de la porte de communication. Ce geste discret signifiait que M<sup>lle</sup> Tissot était définitivement passée à l'ennemi.

Yolande avait vu Bessie exciter *Stella* sur la route. Elle avait compris qu'en voulant, soi-disant par caprice, prendre les guides, miss Roboam préméditait une nouvelle méchanceté contre la nièce et la gouvernante de M. Sirvan, et ne voulait plus être sa complice. Elle se méprisait pour l'avoir été jusque-là. De plus, elle ne pardonnait pas à Bessie de l'avoir exposée froidement au danger qu'il lui plaisait de courir. M<sup>lle</sup> Tissot n'avait rien d'une héroïne, elle l'avait prouvé en mainte circonstance, et Bessie avait encore dans les oreilles ses cris stridents quand la jument s'était emportée. C'était, en somme, une enfant gâtée pleine de caprices, comme *Stella*, mais sans volonté, et miss Roboam se flattait de reprendre son empire sur elle dès qu'elle ne serait plus sous l'influence de M<sup>lle</sup> Baudoin et de la petite Sirvan, qu'elle considérait comme ses pires ennemies. Ce en quoi elle se trompait sottement, car elle en avait une autre, beaucoup plus dangereuse, qu'elle dédaignait.

## XII

Gildas Sirvan était enfin revenu dans la matinée du les premières lueurs de l'aube avec une patience de troisième jour. Aïcha, qui le guettait sur la porte depuis sauvage, s'était précipitée pour le voir et lui parler avant tout autre. Elle se trouvait seule auprès de lui pendant qu'Ahmed s'occupait des valises avec Labrèche et que le chauffeur rentrait l'auto dans le garage. Sirvan avait l'air triste et soucieux, cependant il s'efforça de répondre avec sa bienveillance coutumière aux transports joyeux de la négresse.

— Eh bien, petite fille, dit-il en lui tapotant la joue, avons-nous été sage?

— Oh! oui, moi sage! répondit-elle d'un air mystérieux, en roulant des yeux exorbités. Ma, y en a pas bon ici pendant toi parti! Pauvre pitite Annette a manqué noyer et Hélène s'a jetée à l'eau pour elle sauver!

— Qu'est-ce que tu me racontes là? s'exclama Gildas en pâlisant.

— C'est vrai, tu sais! Moi pas mentir! Ti peux demander au jardinier, qu'il arrosait les fleurs du parterre. Il a vu comme moi Bessie tirer Annette par le bras pour la faire tomber dans la rivière.

— Et tu dis qu'Hélène a risqué sa vie pour la sauver? interrogea Sirvan qui tremblait d'émotion.

La négresse fit alors, avec une volubilité étourdissante, le récit de l'accident; elle y ajouta celui de l'aventure de la veille. Sirvan avait peine à contenir sa colère et son indignation. Il allait s'élaner dans la maison quand Aïcha le retint et l'attira dans un coin de la cour où personne ne pouvait les voir des fenêtres.

— Tais-toi! dit-elle en posant un doigt sur ses lèvres épaisses. Si toi veux tout savoir, toi rien dire et faire semblant rien croire. Moi trouvé ça dans la chambre à Bessie. Ça un bout de la lettre de la mama qu'elle a déchirée en morceaux tout pitits pour pas qu'on la lise. La mama Roboam elle écrire: « Bob est parti! » Et

Bessie devenir blanche comme un linge et pas savoir quoi faire. Moi rire et elle furieuse, vouloir battre moi et jeter pantoufle à la figure. Toi savoir qui ça, Bob?

— Non, dit Sirvan froidement, non, mais je le saurai!

Il écarta la négresse d'un geste impérieux, si préoccupé qu'il passa devant les domestiques accourus à sa rencontre sans les voir. Il alla droit à son cabinet de travail et s'y enferma pour réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre.

— Le patron n'a pas l'air de bonne humeur, dit Rosalie à son mari, qui rentrait à ce moment à la cuisine avec le palefrenier pour prendre un petit acompte sur le déjeuner.

— Il n'a pas décoléré depuis que nous sommes partis, répliqua Amédée. Jamais je ne l'ai vu dans un état pareil.

— Eh bien, après ce qu'Aïcha a dû lui raconter, la bavarde, vous pensez s'il va avoir le sourire! observa la grosse Caroline.

— En scène pour le « cintième »! ricana le Bellevillois. Quand je vous dis que c'est le film à épisodes! Mais alors, depuis deux jours, ce que ça gaze!... On sent que ça se tire. A la fin, le drame, il se complique, c'est formidable! Mais ça finira quand même par un mariage, vous en faites pas!

Aïcha était restée dehors. Curieuse comme une chatte noire, elle aimait à se tenir sur la porte pour regarder les passants. Elle suivait, depuis quelques minutes, avec intérêt, les allées et venues d'un gamin qui rôdait autour du château, cherchant à qui parler et n'osant pas avancer, sans doute intimidé par la négresse qui se décida à l'interpeller :

— Quoi ti veux chez Missié Sirvan?

Le gamin, pour toute réponse, tira de sa poche une lettre qu'il montra de loin à Aïcha. La maligne négresse prit alors sa voix la plus douce pour l'apprivoiser :

— Toi pas avoir peur moi manger toi, tu sais! Toi trop maigre. Y a pas bon! Ti peux donner moi lettre si c'est pour Missié Sirvan!

— Non, fit le petit en s'approchant, à demi rassuré, c'est pour la demoiselle anglaise qui est chez vous.

— Y a bon! Moi la connais bien, tu penses! Tiens, voilà pitite pièce pour toi boire!

Le gamin, sans défiance, lui remit son message, la remercia et s'en fut tout joyeux, tandis qu'elle cachait avec soin, sous ses vêtements, la lettre qu'elle venait d'intercepter si audacieusement. Sa jalousie, réveillée depuis que miss Roboam avait annoncé son prochain mariage avec M. Sirvan, lui faisait pressentir instinctivement que cette lettre mystérieuse contenait l'explication des trois mots fatidiques : « Bob est parti! »

Elle alla tout droit à la cuisine, souleva le couvercle d'une marmite qui bouillottait sur le fourneau, et, sans le moindre scrupule, fit ce qu'elle avait vu faire à d'autres. L'enveloppe, maintenue quelques instants au-dessus de la vapeur, se décolla, livrant à sa curiosité avide le secret de miss Roboam. Caroline, occupée à hacher des viandes, n'avait vu que le premier geste et n'en fit que rire, habituée aux singeries d'Aïcha.

— Moi aime sentir odeur bon fricot! dit la négresse d'un air innocent, en remettant le couvercle sur la marmite.

Dans son impatience d'examiner la lettre dérobée, elle n'attendit pas d'être montée dans sa chambre pour l'ouvrir, et Rosalie la surprit dans l'escalier, en flagrant délit d'indiscrétion. La bonne fille en tomba des nues.

— Comment! tu décachettes les lettres des maîtres, à présent? s'exclama-t-elle. Est-ce que tu deviens folle?

— Chu! chu! souffla la négresse comme un chat en colère. Ça commission pour miss Roboam. Toi savoir lire en anglais, toi dire quoi c'est!

De bonne foi, Rosalie commença à traduire la lettre à mi-voix, mais, dès qu'elle en eut compris le sens, elle se hâta de la rendre à la négresse étonnée.

— Arrange-toi! Moi, je ne veux pas être mêlée à ces histoires-là!

Aïcha haussa les épaules. A demi sauvage, elle ne s'embarrassait pas des préjugés qui empêchent les gens civilisés de faire ci ou ça. D'ailleurs, elle était désormais en hostilités déclarées avec miss Roboam, et toutes les ruses de guerre sont permises. Elle avait résolu de remettre à M. Sirvan la lettre adressée à sa fiancée, mais il fallait attendre pour saisir le moment de le trouver seul, et il ne sortit du petit salon que pour monter dans sa chambre avec Ali, pour changer de vêtements avant le déjeuner. Il ne reparut que pour passer à table.

Aïcha, qui l'avait vu si triste en arrivant, puis si furieux, s'étonna de le voir à présent calme et presque

souriant. Une sorte de joie mystérieuse éclairait son beau visage fin et pâle, comme si un rayon d'espoir avait soudain illuminé la nuit de son cœur. Ce fut d'une voix gaie qu'il salua, en entrant, ses jeunes invitées et la gouvernante qui l'attendaient, réunies au salon, et d'un ton léger qu'il s'écria en reprenant sa place à la table familiale :

— Maintenant, mes enfants, vous allez me faire un récit détaillé de vos terribles aventures dont on m'a déjà dit quelques mots. La parole est à miss Bessie qui en a été la principale héroïne, d'après ce que j'ai cru comprendre.

— Excusez-moi, je parle trop mal français pour raconter ! répondit miss Roboam qui devint rouge comme une pivoine, tandis que M<sup>lle</sup> Tissot la regardait d'un air moqueur.

Hélène et Annette baissaient les yeux. On eût dit, à voir leur embarras pénible, que c'étaient elles qui avaient à donner des explications sur leurs méfaits.

— Eh bien ? fit Sirvan d'un air étonné. Personne ne veut m'apprendre ce qui s'est passé ici en mon absence ? C'est donc plus grave qu'on ne me l'avait laissé supposer ?

Alors, elles voulurent parler toutes les quatre à la fois, mais Gildas, toujours souriant et un peu narquois, leur fit observer qu'il n'était pas donné à l'homme, même conscient et organisé, d'écouter en même temps quatre histoires avec deux oreilles. Alors, elles se turent subitement toutes les quatre. Sirvan fronça le sourcil :

— Voyons, qui veut parler ? J'attends !

Ce fut Annette qui se dévoua.

— Mon oncle, je ne sais pas ce qu'on a pu vous dire, mais il est probable que nous n'avons rien de plus à vous apprendre. Puisqu'on vous a déjà mis au courant de nos mésaventures, vous savez sans doute que, par suite d'un faux mouvement, je suis tombée à l'eau, que ma chère Hélène s'y est jetée bravement pour venir à mon secours, et que nous en avons été quittes toutes les deux pour un bain imprévu. Dès qu'Hélène a eu changé de vêtements, elle s'est occupée du sauvetage de la barque qui était partie à la dérive avec miss Bessie et Yolande. Le jardinier est allé à leur recherche et les a ramenées à bon port. Voilà pour notre première aventure. C'est encore moi qui suis cause de la seconde par mon étourderie. J'ai voulu cueillir du chèvrefeuille au

bord de la route, en revenant d'Avallon. Hélène, qui conduisait, est descendue de son siège pour m'aider, par complaisance, comme toujours! Elle a cru pouvoir confier les guides un instant à Bessie, mais je ne sais quel caprice a passé juste à ce moment par la tête de *Stella* qui a pourtant l'habitude d'être attelée au *garden*. Elle est partie comme une flèche, et nous sommes restées, Hélène et moi, seules et abandonnées dans les bois comme le Petit Poucet et ses frères, à huit kilomètres de Givry. Heureusement, un chevalier errant est venu à passer, en taxi. Il nous a cueillies comme deux fleurs sur son chemin et, en vrai gentleman, nous a ramenées courtoisement jusqu'aux *Terreaux*, ce qui lui était d'autant plus facile qu'il s'y rendait lui-même. C'était un visiteur pour vous, mon oncle, et il paraît qu'il connaît aussi miss Roboam.

A ces mots inattendus, Bessie, de très rouge qu'elle était, devint très pâle et ne put cacher le trouble extraordinaire qui s'empara d'elle.

— Un visiteur pour moi, qui connaît miss Bessie! Il vous a dit son nom? fit Sirvan étonné.

— Nous avons déjà deviné qu'il était Anglais à son accent, répondit Annette. Il est descendu à l'*Hôtel du Chaperon-Rouge*. C'est un garçon très correct. Il s'est présenté lui-même. Il s'appelle Robert Arton.

Sirvan se tourna vers miss Roboam terrorisée et lui dit d'un ton en apparence indifférent :

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu prononcer ce nom. Vous connaissez ce Robert Arton, Bessie?

Elle hésita une seconde avant de répondre d'une voix mal assurée :

— Moi? Je... Non! Je cherche à me rappeler... Peut-être il me connaît sans que moi je le connaisse... Je ne peux pas savoir!

— Vraiment, reprit Sirvan avec une singulière insistance, ce nom n'éveille en vous aucun souvenir?

— Aucun! affirma Bessie, décidée à nier Bob envers et contre tous.

Aïcha, qui se tenait debout derrière la chaise d'Annette, lança alors à son maître un regard expressif, et ses lèvres épaisses prononcèrent tout bas :

— Bob est parti!

— Mais il reviendra sans doute? dit Sirvan en s'adressant de nouveau à sa nièce.

— Il a dit : « Peut-être je reviendrai, mais ce n'est pas sûr. »

— Vous ne nous aviez pas encore raconté ça, Annette, s'étonna Yolande. Pourquoi? Puisque ce jeune homme prétendait connaître Bessie, c'était une raison suffisante pour nous intéresser!

— Comme il venait pour mon oncle et non pour elle, nous avons pensé, M<sup>lle</sup> Hélène et moi, qu'il était préférable, par discrétion, d'attendre son retour pour en parler.

Miss Roboam était au supplice. Elle se demandait avec terreur ce qu'elle allait devenir s'il lui fallait vivre désormais sous cette menace de l'apparition de Bob venant réclamer à M. Sirvan sa fiancée. Evidemment, il n'était pas venu pour autre chose! Mais par quelle fatalité s'était-il trouvé juste à point pour ramasser sur la route M<sup>lle</sup> Baudoin et Annette qu'elle avait réussi à « semer » si adroitement?... Ainsi, ce stupide garçon était cause de l'humiliante surprise qu'elle avait eue en les trouvant rentrées avant elle-même au château, tandis qu'elle les croyait encore là-bas, en détresse, et dans l'impossibilité de revenir à pied à Givry avant la nuit. Mais ce n'était pas tout! Qu'est-ce qu'elles avaient bien pu dire à Bob pendant le trajet?... S'il savait maintenant la vérité, qu'allait-il faire? Peut-être tout ne serait-il pas perdu si elle pouvait le voir, lui parler avant M. Sirvan!... Elle s'arrangerait pour sortir victorieuse de cette affreuse situation.

Tandis qu'elle réfléchissait, si absorbée qu'elle oubliait de manger, elle ne s'apercevait pas que Sirvan avait reporté toute son attention sur Hélène, dont l'attitude anormale l'inquiétait. M<sup>lle</sup> Baudoin était sérieuse et pensive depuis longtemps déjà, mais elle n'avait jamais paru aussi triste. On eût dit qu'elle retenait des larmes prêtes à couler. Elle tressaillit lorsque Sirvan lui adressa la parole.

— Mademoiselle Hélène, dit-il d'une voix émue, je ne vous ai pas encore remerciée de ce que vous avez fait pour ma nièce, et vous êtes si modeste que vous n'avez même pas songé à vous en étonner. L'héroïsme existe chez vous à l'état de vertu naturelle, comme la bonté, comme tout ce qui vous fait aimer. Mais cela n'excuserait en rien ceux de vos obligés qui répondraient à votre inlassable dévouement par une basse et lâche ingratitude, et les Sirvan sont d'une race qui a tou-

jours eu trop de cœur pour que la reconnaissance leur soit jamais à charge! Je vous remercie au nom de mon frère qui saura par moi tout ce qu'il vous doit, et je voudrais pouvoir vous exprimer autrement que par de vaines paroles ma gratitude personnelle.

— Il y a des paroles qui valent mieux que des actes répondit Hélène, confuse de s'entendre louer ainsi hautement par lui devant miss Roboam. Je suis récompensée au delà de ce que je puis mériter par ce que vous venez de me dire, monsieur Sirvan! Je vous avouerai qu'en secourant Annette, je n'ai écouté que mon cœur. Ce n'est pas le sentiment du devoir qui m'a poussée à me jeter à l'eau après elle, c'est un geste impulsif et irraisonné.

— Le geste instinctif de la poule qui a couvé des canards! comme disait miss Bessie! fit Annette avec son étourderie habituelle. N'est-ce pas, Yolande?

Mais Yolande ne répondit pas. Elle rêvait, le nez en l'air et le regard perdu. C'était une chose si extraordinaire, si invraisemblable, que tous, même Bessie, la regardèrent avec stupéfaction.

— Eh bien, Yolande? où êtes-vous? fit Sirvan en souriant.

M<sup>lle</sup> Tissot parut, en effet, revenir de très loin, et rougit en voyant tout les yeux fixés sur elle.

— J'y suis! s'écria Annette. Je parie qu'elle pensait au jeune et brillant cavalier qui l'a si galamment escortée hier soir! A messire Gaétan de Girolles!

— Encore un chevalier errant? s'enquit Sirvan.

— C'est lui qui nous a ramenées, Bessie et moi, expliqua Yolande, sans songer que sa réponse était presque un aveu. Nous étions complètement égarées dans un chemin inconnu et désert quand nous avons eu la chance de le rencontrer.

— Nous n'avons même pas eu le temps de le remercier, dit Bessie aigrement. M<sup>lle</sup> Baudoin l'a tout de suite accaparé et ne l'a plus quitté jusqu'au moment où il est remonté à cheval.

Sirvan fronça le sourcil et, comme on avait achevé le dessert, il jeta nerveusement sa serviette sur la nappe. Hélène crut devoir considérer ce geste comme un ordre, elle se leva de table immédiatement. Elle allait passer au salon et les jeunes filles s'apprêtaient à la suivre, quand Gildas les rappela. Il était debout, très pâle, les mains crispées sur le dossier de sa chaise.

— Est-il vrai, miss Bessie, dit-il d'une voix étouffée par la colère qu'il s'efforçait de contenir depuis le récit d'Aïcha, est-il vrai que vous ayez tenu ce propos ironique et déplacé sur la sollicitude de M<sup>lle</sup> Baudoin à l'égard de ma nièce Annette?

— C'était une simple plaisanterie! répondit vivement Bessie alarmée.

— Je veux bien le croire, de même que je consens à ne pas chercher à faire la part de vos responsabilités dans l'accident qui aurait pu avoir des suites si terribles, ainsi que dans ce qui s'est passé hier, mais je vous engage sérieusement à être plus prudente à l'avenir!

Ceci dit, il la laissa aller, toute rouge de dépit et d'humiliation.

Hélène était revenue sur ses pas, effrayée, redoutant les conséquences d'une admonestation si blessante pour l'amour-propre de miss Roboam. Elle restait indécise, en re Annette et Yolande effarées. Sirvan allait s'éloigner, mais, se ravisant soudain, il dit d'un ton impérieux et sans réplique :

— J'ai des achats urgents à faire à Avallon cet après-midi, pour lesquels j'aurais besoin de vous, mademoiselle Baudoin. Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'accompagner pour m'aider de vos conseils?

— Je suis à vos ordres, Monsieur, répondit simplement Hélène, heureuse et triste à la fois de cette proposition inattendue.

### XIII

Jamais elle n'était sortie seule en voiture avec lui. Pourquoi fallait-il que la joie secrète qu'elle en éprouvait fût troublée par ce qu'elle avait à lui dire... par ce qu'elle ne pourrait faire autrement que de lui dire en ce tête-à-tête imprévu?

Sirvan lui donna tout juste le temps de se préparer, l'attendant avec impatience en bas de l'escalier et l'entraînant, dès qu'elle le rejoignit, jusqu'à l'auto où il la fit monter si vite qu'elle se trouva assise à côté de lui

presque inconsciemment. A peine hors de vue du château, il avait passé familièrement son bras autour de ses épaules, et, de peur de le froisser ou d'avoir l'air d'attacher à ce geste amical plus d'importance qu'il ne fallait, Hélène n'osait pas bouger. Gildas ne semblait pas s'apercevoir de son trouble et de son embarras. Il paraissait tout ensemble ravi et mécontent. Comme il ne disait rien, M<sup>lle</sup> Baudoin se décida à parler.

— Monsieur Sirvan, dit-elle sans le regarder, je dois profiter d'être seule avec vous pour vous avertir de mes intentions. Je regrette d'être obligée de vous demander de me rendre ma parole. Il m'est impossible de rester plus longtemps à votre service.

— A cause de ma fiancée, n'est-ce pas? fit-il d'un ton sardonique. J'ai cru m'apercevoir, en effet, qu'elle était encore plus jalouse de vous qu'Aïcha. Excusez-la, Hélène! Je commence à comprendre ce qu'elle a dû souffrir. Moi aussi, je suis jaloux!

— De Robert Arton? fit-elle avec une vivacité involontaire.

— Non! d'un autre!... Qu'est-ce que Bob Arton vient faire là dedans, je vous le demande! Il s'agit bien de Bob Arton!

— Je croyais!... hasarda timidement Hélène. Je me figurais que si vous alliez à Avallon cet après-midi, c'était justement tout exprès pour voir ce Robert Arton.

Gildas se mit à rire.

— Vous qui savez si bien lire ma pensée dans mes yeux, dit-il en resserrant légèrement l'étreinte de son bras, comment se fait-il que vous ne lisiez pas mieux dans mon cœur?

— Je n'ai jamais appris à lire dans ce livre-là! répliqua Hélène qui essaya de se dégager doucement, mais en vain.

— Dans le mien, j'en suis certain, mais dans celui de votre ami Gaétan de Girolles, j'en suis moins sûr.

— Oh! s'écria M<sup>lle</sup> de Brécy égayée. Comme vous êtes loin de savoir lire dans le mien! Voulez-vous que je vous répète ce que je disais à Gaétan en l'accompagnant jusqu'au portail? Voilà! C'est une idée qui m'était venue tout d'un coup en le voyant si pressé auprès de votre cousine Yolande, qu'il y aurait peut-être un mariage à faire avec ces deux jeunes gens!

Sirvan, de sa main libre, serra celle d'Hélène avec effusion.

— Merci, Hélène! dit-il chaleureusement. Vous faites vraiment déjà partie de ma famille. Yolande et Annette seraient vos propres sœurs que vous ne sauriez faire davantage pour elles, pour leur bonheur. Yolande Tissot, vicomtesse de Girolles!... Ses parents en deviendraient fous de joie! Ce sont de braves gens au fond. Ils vous adoreront, Hélène, comme tout le monde, du reste... sauf Bessie, ajouta-t-il d'un ton de regret affecté, en la regardant de côté.

— Ce n'est pas ma faute! fit naïvement M<sup>lle</sup> Baudoin. Mais vous n'avez pas encore répondu à ma demande, Monsieur! Suis-je libre de partir?

— Patientez encore un peu, Hélène! fit-il avec une émotion subite. Je vous supplie d'attendre quelques jours ma décision à ce sujet. J'ai encore besoin de vous!

— Alors, j'attendrai, dit Hélène avec résignation; mais je vous prierai de bien vouloir considérer à l'avenir ma responsabilité comme entièrement dégagée vis-à-vis des jeunes filles que vous m'avez confiées.

— C'est entendu, Hélène!... Où voulez-vous que je vous conduise, à présent? Chez la marquise?

— J'allais vous le demander, fit M<sup>lle</sup> de Brécy en le remerciant du regard. Mais vos achats?...

— Ce sera pour un autre jour, si vous le voulez bien. Dépêchez-vous de faire vos confidences à votre chère amie, Hélène, car vous ne serez pas longtemps seules, je vous en avertis. J'ai donné l'ordre à Labrèche d'y mener mes jeunes filles.

— Alors, je préfère m'abstenir d'y aller. Laissez-moi descendre à Avallon, Monsieur, je prendrai le train pour retourner à Givry.

— Votre légitime fierté ne sera pas blessée, Hélène. Vous n'accompagnerez pas ces jeunes filles à Vigneux, elles vous y trouveront à votre place, dans votre véritable milieu.

M<sup>lle</sup> Baudoin comprit si bien l'intention délicate contenue dans ces derniers mots que ses larmes, si longtemps refoulées, se mirent à couler irrésistiblement, abondantes et pressées, ruisselant sans arrêt le long de son visage désolé, comme si elles jaillissaient de quelque source intarissable.

— Oh! pourquoi suis-je venue chez vous? s'écria-t-elle avec désespoir. Je voudrais n'y être jamais venue!

Chose singulière, Sirvan ne parut nullement sensible à cette explosion de douleur; au contraire, on aurait dit plutôt que cela lui faisait plaisir. Il attira avec attendrissement contre sa joue fine et douce la joue pâlie d'Hélène, sans qu'il lui fût possible de se défendre d'une si chaste caresse. Un instant, les cheveux blond cendré du Celte se mêlèrent aux cheveux dorés de la Burgonde, puis Sirvan s'écarta, libéra Hélène en disant d'une voix calme :

— Ayez confiance en moi, mademoiselle de Brécy, et vous verrez que tout s'arrangera!

Elle était trop émue et trop confuse de ses larmes pour répondre quoi que ce fût à ces paroles énigmatiques, et, jusqu'à l'arrivée à Vigneux, ils gardèrent le silence.

La marquise, avertie la veille par Gaétan, attendait Hélène. Elle avait déjà fait préparer pour elle une chambre à côté de la sienne et fut toute désappointée d'apprendre que M<sup>lle</sup> de Brécy n'avait pas encore repris sa liberté. Sirvan avait déposé sa captive à la porte du château, et il était reparti aussitôt, sans entrer.

— Mais c'est donc un sauvage, un tyran farouche, que cet homme-là? s'était exclamée la bonne marquise avec chagrin, en débarrassant elle-même Hélène de son chapeau et de son manteau.

La pauvre Hélène avait encore le cœur si gros que, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait empêcher ses pleurs de couler.

— Non! non! protesta-t-elle entre deux sanglots. C'est au contraire parce qu'il est trop bon, trop délicat, sans doute, que j'ai tant de peine à quitter sa maison!

La marquise ne put s'empêcher de sourire.

— Enfin! s'écria-t-elle. Voilà donc cet aveu que j'attendais depuis si longtemps! Vous l'aimez!

M<sup>lle</sup> de Brécy tressaillit comme si elle avait reçu un coup de poignard.

— Moi? moi! Je l'aimerais?... Mais ce serait le plus grand malheur qui pourrait m'arriver, puisqu'il en aime une autre et qu'il va l'épouser!

— Il ne l'aime plus, répliqua vivement la marquise, il me l'a dit lui-même. Je puis vous répéter ses propres paroles : « Pour avoir aimé Bessie, il fallait ne pas connaître Hélène! »

— J'avais cru m'apercevoir que je lui plaisais, avoua M<sup>lle</sup> Baudoin en rougissant, mais j'étais plutôt froissée

que flattée d'inspirer un caprice à un homme sur le point de se marier par amour avec une jeune fille d'une condition si inférieure à la sienne. Et s'il m'aimait vraiment, le malheur serait pour nous deux, puisqu'il est engagé vis-à-vis de miss Roboam!

— Mais, s'il était prouvé que cette jeune fille n'est pas digne de lui, serait-il obligé quand même de lui donner son nom?

— Il aurait malgré tout des torts envers elle à réparer, répondit Héléne après un instant de réflexion. Il ne devait pas lui mettre tant d'espoir au cœur pour le lui arracher ensuite brutalement, parce qu'une autre femme s'est trouvée sur son chemin. Une pareille conduite ne m'inspirerait pas grande confiance dans sa fidélité.

— Vous êtes par trop scrupuleuse, Héléne! se récria M<sup>me</sup> de Vigneux, contrariée. Les torts ne sont pas du côté de Sirvan, mais bien de cette fille, aussi orgueilleuse et cupide que maladroite. Elle se croyait trop sûre d'elle et de son pouvoir sur lui. Or, non seulement elle ne l'aime pas, mais il paraît qu'elle le déteste.

— Et M. Sirvan le sait? s'exclama Héléne.

— C'est certain; mais il était déjà détaché d'elle avant de la mépriser. Je vous vois portée à la plaindre et vous auriez grand tort, car elle ne mérite aucune pitié.

A ce moment, un superbe nègre en livrée bleu de roi introduisit discrètement le vicomte de Girolles, qui fit semblant d'être surpris de se trouver en présence d'Héléne.

— Avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier? lui demanda vivement M<sup>lle</sup> de Brécy tandis qu'il lui baisait la main.

— Vous tenez donc bien à mettre entre nous une barrière infranchissable? répondit-il d'un ton de reproche amer et douloureux.

— De quoi s'agit-il donc? interrogea la marquise avec curiosité.

— J'avais pensé à un mariage possible pour Gaétan avec M<sup>lle</sup> Tissot, expliqua Héléne sans se décourager. M. Sirvan, à qui j'en parlais tout à l'heure, m'affirmait que la famille de Yolande en serait enchantée. Yolande est fille unique, ses parents sont, je crois, plusieurs fois millionnaires.

— Vous voulez décidément vous débarrasser de moi, Hélène! dit le jeune homme tristement. Enfin! Si cela peut vous être agréable, je vous promets de me laisser marier par vous avec n'importe qui quand je n'aurai plus d'espoir.

— Pauvre Yolande! murmura Hélène.

— Mais moi, je trouve votre projet excellent, dit la marquise, et je m'y associe de tout cœur! Yolande est tout à fait la femme qu'il faut à Gaétan. Allons, mon cher ami, ne nous faites plus cette triste figure. Souriez à votre amie Hélène et à l'avenir doré qu'elle vient de vous ouvrir d'un coup de sa baguette magique! Hélène est une fée déguisée en mortelle. Vous ne vous en doutiez pas?... « Une fée, un bon ange!... »

— Hélas! chère amie, mon pouvoir, en ce cas, serait bien limité! Mais je ne vous connaissais pas ce magnifique valet de pied, dit M<sup>lle</sup> de Brécy pour changer la conversation. Il est d'un bien beau noir!

— N'est-ce pas? sourit la marquise. Malheureusement, je crains qu'il ne reste pas longtemps à mon service. Ce pauvre Dala a le mal du pays; il n'a que son douar et sa tribu en tête. Il n'attend qu'une occasion pour s'en retourner là-bas et pleure parce qu'il n'a pas encore gagné assez d'argent pour s'acheter un champ de mil et un troupeau.

Comme on parlait de lui, le valet de pied nègre reparut, annonçant M<sup>lle</sup> Sirvan, M<sup>lle</sup> Tissot et miss Roboam. Aïcha, qu'elles avaient amenée par ordre, était restée dans l'antichambre, où, toute joyeuse de rencontrer un compatriote, elle ne tarda pas à engager une conversation vivante et animée avec Dala, en langue bambara.

#### XIV

Annette, Yolande et Bessie avaient assisté, stupéfaites, au brusque départ de Sirvan et de M<sup>lle</sup> Baudoin. Elles venaient de rentrer au salon, indécises et désœuvrées, ne sachant que faire de leur après-midi, quand Ahmed avait

remis à miss Roboam une carte sur laquelle Sirvan avait écrit quelques mots au crayon au moment de partir. Il la pria de se rendre avec Yolande et Annette au château de Vigneux, où la marquise les invitait à prendre le thé. Labrèche avait reçu l'ordre de les conduire et d'emmener Aïcha. Il était déjà prêt, maintenant *Stella* qui dansait dans les brancards de la petite voiture anglaise. La négresse, en grande toilette, parée de tous ses bijoux, avait pris place à côté du cocher. Lorsque les jeunes filles firent leur entrée dans la bibliothèque où M<sup>me</sup> de Vigneux avait reçu M<sup>lle</sup> de Brécy et Gaétan de Girolles, elles les trouvèrent tous trois causant tranquillement, dans une intimité que l'on devinait de longue date. Hélène et le vicomte fumaient des cigarettes blondes, dont le parfum opiacé plaisait à la marquise qui ne fumait pas.

La gouvernante de M. Sirvan avait l'air d'être là comme chez elle, nu-tête, et beaucoup plus à l'aise qu'aux *Terreaux*, dans l'exercice de ses fonctions. Annette, au courant de la situation, n'en fut nullement surprise, mais pour M<sup>lle</sup> Tissot, et surtout pour miss Roboam, ce fut un véritable coup de théâtre.

— Gildas n'est pas venu, ma petite Annette, dit la marquise en l'embrassant. Il ne viendra pas. Mademoiselle Yolande, miss Roboam, je vous présente le vicomte de Girolles. Quant à M<sup>lle</sup> de Brécy, vous la connaissez déjà!

— Nous ne connaissions que M<sup>lle</sup> Baudoin! fit Yolande en souriant, tandis que Bessie se mordait les lèvres et rougissait de dépit.

— J'aime et je considère Hélène comme ma fille, reprit la marquise avec intention. La comtesse de Brécy, sa mère, était ma meilleure amie. Sa famille était alliée à la mienne, et je suis ravie qu'Hélène consente enfin à me sacrifier son amour de l'indépendance en acceptant de venir vivre avec moi. Pour combien de temps, je l'ignore! S'il ne tenait qu'à moi, ce serait pour toujours!

— M<sup>lle</sup> Baudoin nous quitte? dit Yolande étonnée. Qu'est-ce que va devenir Annette?

— Nous-mêmes, nous ne tarderons pas à nous disperser, répondit Annette dont les yeux se remplirent de larmes, mais j'espérais n'être séparée d'Hélène qu'à la dernière minute de notre séjour aux *Terreaux*.

— Il faut que chacun suive sa route, dit M<sup>lle</sup> de Brécy, émue du chagrin de sa fidèle petite compagne.

Hélas! C'est la vie! Mais nous nous retrouverons bientôt, Annette, vous le savez bien!

— Oh! je l'espère! s'écria la gentille nièce de M. Sirvan. Sans cela, vous ne me verriez pas si courageuse.

Gaétan de Girolles, presque inconsciemment, s'était rapproché peu à peu de M<sup>lle</sup> Tissot. Ils commencèrent à échanger quelques propos d'abord insignifiants. Intimidée peut-être pour la première fois de sa vie, Yolande, sous cet aspect nouveau, sans pose, révélait sa véritable nature, franche et un peu naïve. Elle était en réalité très féminine, et cela plut au bon Gaétan qui vit en elle un être faible à protéger. Au fond, il était flatté de l'admiration évidente qu'il lui inspirait et commençait à se dire sans déplaisir qu'Hélène avait peut-être raison de croire que M<sup>lle</sup> Tissot ne se ferait pas prier bien longtemps pour devenir vicomtesse.

Miss Roboam, doublement étrangère au milieu de tous ces gens de même éducation qui parlaient un langage à eux qu'elle ignorait, faisait bonne contenance par orgueil, mais M<sup>me</sup> de Vigneux, qui s'occupait d'elle avec une bienveillance méritoire, ne parvenait pas à en tirer deux mots aimables, ni même simplement polis. Bessie restait butée dans sa maussaderie vaniteuse. En général, elle n'ouvrait la bouche que pour émettre quelque observation désagréable, mais, comme il ne lui était guère possible d'être insolente avec cette grande dame qui lui en imposait excessivement, elle ne trouvait rien à dire.

« Décidément, cette fille est stupide! » pensa la marquise impatientée, en constatant l'inutilité de ses efforts, et elle l'abandonna pour Annette qui restait triste et silencieuse, tandis qu'Hélène causait avec Yolande et Gaétan.

— Et vous, mon enfant, dit M<sup>me</sup> de Vigneux en l'attirant près d'elle sur un divan, quels sont vos projets d'avenir?

— Oh! moi, d'abord, je ne pense pas au mariage, répondit la petite infirme en souriant avec mélancolie, je ne dois pas y penser. Mes projets sont bien modestes : apprendre pour enseigner, voilà le programme de mon existence, et, grâce à Hélène, je crois pouvoir l'exécuter. C'est elle qui m'a montré le chemin du seul bonheur qu'il me soit permis d'espérer ici-bas. Je suis tellement myope que je ne vois pas plus loin que le

bout de mon nez. Pour m'orienter seule dans la vie, il m'aurait fallu un télescope! Maintenant, je n'ai plus qu'à marcher tout droit devant moi, j'ai trouvé ma voie.

— Et cela vous plaira, cette existence austère? fit M<sup>me</sup> de Vigneux d'un air dubitatif.

— Oh! pourquoi austère? sourit Annette amusée. Je crois, au contraire, que cette libre vie d'étudiante d'abord, et de professeur ensuite, en camaraderie continuelle avec des jeunes gens gais, instruits, intelligents, ne manquera pas d'agrément! Il faut si peu de chose pour être heureux!...

— Allons, tant mieux, ma chère petite, si cela vous suffit! soupira la marquise mal convaincue. Mais je doute que votre oncle Gildas, vos études finies, vous permette de gagner votre vie, car je sais qu'il a l'intention de vous assurer une existence libre et indépendante.

— Je ne suis que sa nièce, répondit l'obstinée petite Bretonne. Il va se marier, il peut avoir des enfants. Je ne veux que son affection. Je travaillerai! du moins, tant que mes yeux me le permettront.

— Alors, je vous souhaite de travailler jusqu'à la fin de vos jours, vilaine petite entêtée! conclut M<sup>me</sup> de Vigneux en effleurant d'une caresse amicale la joue rosée d'Annette.

Après le thé, servi avec le plus grand luxe, elle promena ses jeunes invitées dans le magnifique parc de Vigneux, et comme il était déjà tard, elle les fit reconduire avec Hélène à Givry en auto, ayant renvoyé dans cette intention Labrèche aux *Terreaux* avec la voiture.

Aussitôt rentrée, miss Roboam, sans s'inquiéter des autres, monta dans sa chambre et sonna Rosalie, sous prétexte d'un point à recoudre à sa robe. Elle lui demanda d'un ton indifférent s'il était venu quelqu'un en visite aux *Terreaux* dans l'après-midi. La femme de chambre, un peu étonnée, répondit négativement, et miss Roboam ne sut plus que penser.

Pourquoi Bob n'était-il pas revenu? Pourquoi n'avait-il pas écrit? Il était peut-être immédiatement reparti, sachant la vérité, car c'était un garçon énergique et résolu. Elle descendit à regret quand la cloche sonna le dîner, mais elle n'eut pas à dissimuler ses craintes devant le maître de la maison, car il n'était pas encore rentré, et il fallut se mettre à table sans lui. Tout le monde était au lit quand il rentra.

M<sup>lle</sup> Baudoin était si lasse de corps et d'esprit qu'elle s'était endormie aussitôt couchée; mais, avant les premières lueurs de l'aurore, elle était déjà éveillée, réfléchissant. Tout ce qui s'était passé la veille entre elle et Sirvan lui faisait l'effet d'un rêve que le souvenir de sa conversation avec la marquise ne parvenait pas à changer en réalité. Elle ne voulait pas croire à l'amour de Sirvan; elle ne devait pas y croire tant qu'il ne serait pas libre. Et comment pourrait-il se libérer puisque, le jour de son départ pour Auxerre, il avait donné à Bessie le droit de se dire officiellement sa fiancée! Pour échapper à l'obsession de cet insoluble problème, M<sup>lle</sup> de Fécy se leva plus tôt que de coutume et s'habilla aussitôt dans l'intention de faire une longue promenade à cheval; mais, si matinale qu'elle fût, quelqu'un s'était encore levé avant elle. C'était Aïcha, d'ordinaire si paresseuse, qui guettait le réveil de son maître. Elle était accroupie devant sa porte, enveloppée dans un grand châle à frange, et grelottant quand même, car on commençait à sentir, matin et soir, les premières fraîcheurs de septembre. M<sup>lle</sup> Baudoin, étonnée, lui demanda à mi-voix ce qu'elle faisait là.

— Moi pas pouvoir parler à Gildas hier soir, chuchota la négresse d'un air mystérieux. Alors moi veux le voir avant tout le monde pour lui donner la lettre!

— Quelle lettre? fit Hélène en fronçant le sourcil, pressentant quelque nouvelle malice d'Aïcha.

— Chu!... Ti veux la voir? Moi vais te la montrer!

Rapidement, elle tira des plis de son châle une enveloppe ouverte qu'elle tendit à M<sup>lle</sup> Baudoin.

— Mais elle est adressée à miss Roboam! s'exclama Hélène effrayée. Comment as-tu osé l'ouvrir?

— C'est une lettre de Bob! ricana la négresse, dont on ne vit plus à ce moment-là que le blanc des yeux dans la pénombre. Moi savoir y en a pas bon pour Bessie là dedans. Bob il dit lui est le fiancé à Bessie, et il sait à présent qu'elle veut laisser tomber lui pour marier avec Missié Sirvan. Bessie mentir à Bob et fait croire à lui Missié Sirvan vieux, laid, méchant, et qu'elle pas pouvoir refuser venir avec lui en France à cause qu'il donne argent pour vivre à sa pauvre mère. Alors, Bob il est beaucoup fâché, et il écrire à Bessie: « Vous, menteuse et méchante créature! Moi plus vouloir marier avec vous, plus vous voir jamais! » Voilà!

Hélène était tellement saisie, stupéfaite, qu'elle l'avait laissée parler sans songer à l'interrompre, mais, dès qu'Aïcha se tut, elle dit en élevant la voix involontairement, avec indignation :

— Ce que tu veux faire est une mauvaise action, Aïcha. Le bon Dieu te punira! Où as-tu pris cette lettre?

— Moi pas croire mal faire! pleurnicha la négresse. Pitit garçon venu porter ça pour miss Roboam hier. Moi y ai dit donner pour remettre à Bessie. Ma, y en être sûre elle cacher quelque chose. La mama y a écrire : « Bob est parti! » Alors, moi voulais savoir qui ça, Bob!

— Mais comment sais-tu tout ce qu'il y a dans la lettre de Bob, elle est en anglais! Qui te l'a lue?

— C'est Rosalie! avoua en hésitant la négresse qui commençait à craindre pour elle-même les suites de son indiscretion.

— Tu vas porter immédiatement cette lettre à miss Roboam! dit alors M<sup>lle</sup> de Brécy avec sévérité. Tu serais encore plus méchante qu'elle si tu la donnais à M. Sirvan. D'ailleurs, cela ne servirait à rien, il ferait comme moi, il ne la lirait pas!

— Ti crois? fit Aïcha que cette affirmation rendit perplexe.

— J'en suis certaine. Il la remettrait à miss Roboam sans vouloir la regarder.

— Alors, toi la donner si tu veux à Bessie. Tiens, prends-la!

Hélène s'empressa de profiter de ce bon mouvement pour s'emparer de la lettre de Bob que la négresse lui céda visiblement à regret.

— C'est bien, je consens à réparer ta faute, dit-elle plus doucement, mais à une condition, c'est que tu ne parleras à qui que ce soit de ce que tu sais. Je vais recoller l'enveloppe devant toi, pour que tu puisses affirmer, au besoin, que je ne l'ai pas lue, et je la remettrai moi-même à miss Bessie qui ne se doutera de rien, du moins espérons-le! Viens avec moi.

Ni l'une ni l'autre ne se doutèrent que Sirvan avait entendu à peu près toute leur conversation. Réveillé par la première exclamation d'Hélène, et intrigué par les chuchotements qui l'avaient suivie, il s'était levé sans bruit pour se rendre compte de ce qui se passait à sa porte. Ce qu'il en pensa, il ne le dit à personne.

Hélène était rentrée dans sa chambre avec Aïcha pour refermer la lettre et la mettre en sûreté en attendant le réveil de Bessie. Elle était extrêmement contrariée d'en connaître le contenu. Sa délicatesse scrupuleuse lui reprochait sa participation, même involontaire, à l'inexcusable indiscretion d'Aïcha. Elle aurait voulu s'en débarrasser au plus vite, mais elle ne pouvait frapper à la porte de l'Anglaise pour la réveiller sans exciter la curiosité de toute la maison par une démarche inexplicable. Il fallait attendre que Bessie fût descendue et qu'elle se trouvât seule pour l'aborder sans attirer l'attention sur ce fait insolite, et Hélène se décida à sortir comme elle en avait l'intention avant d'avoir rencontré Aïcha sur son passage, si mal à propos.

## XV

Ce jour-là s'était levé comme tous les autres jours. L'aube était d'un rose lumineux; elle était fraîche comme une fleur qui vient d'éclorre, mais Hélène était trop agitée pour en jouir. Le noble *Anda*, qu'elle avait recommencé à monter par ordre de Sirvan, frémissait de plaisir sous la caresse inconsciente de sa main ferme et douce, et reniflait joyeusement l'air pur du matin. Labrèche trottait à distance respectueuse derrière M<sup>lle</sup> de Brécy. Il avait cessé de l'appeler Madame la duchesse depuis qu'il s'était aperçu que cette douce manie prêtait à rire à miss Roboam qu'il détestait. Elle se proposait de demander à la marquise, quand M. Sirvan serait parti en Algérie avec sa jeune femme, de prendre Labrèche à son service en attendant qu'il lui fût possible de mettre son projet à exécution, car elle n'y avait pas renoncé. Elle serait écuyère professionnelle. Elle ferait le tour du monde avec Labrèche comme manager et Davenne, s'il y consentait, pour soigner les chevaux. Elle se rattachait à cette idée fixe, ainsi qu'elle l'avait dit à la marquise, comme à son dernier espoir en ce monde.

De retour au château, vers neuf heures du matin, elle

changea de vêtements, puis redescendit pour faire les comptes avec Caroline. Par la fenêtre de la cuisine, elle aperçut dans la cour miss Roboam qui guettait le facteur. Son anxiété était si visible qu'Hélène en eut presque pitié. Elle avait emporté à tout-hasard la lettre de Robert Arton, et se décida à profiter de cette circonstance pour la remettre à Bessie. Sous prétexte d'aller, elle aussi, au-devant du facteur, elle la rejoignit sur la porte et elles reçurent ensemble le courrier. Il y avait une lettre pour M<sup>lle</sup> Tissot et les journaux quotidiens de M. Sirvan, mais rien pour miss Roboam.

Hélène abandonna le courrier à Ahmed, ordinairement chargé de la distribution, et suivit Bessie au salon, où l'Anglaise se mit aussitôt à pianoter pour éviter d'entrer en conversation avec la gouvernante qu'elle persistait à considérer comme sa rivale. Mais M<sup>lle</sup> Baudoin vint s'asseoir résolument près d'elle et, sans se laisser déconcerter par l'inattention impolie qu'elle affectait, dit avec fermeté :

— Je vous prie de bien vouloir m'écouter un instant, miss Bessie! J'ai quelque chose à vous dire et à vous remettre, d'urgence et sans témoins. La lettre que vous attendiez est arrivée, mais ce n'est pas par la poste, c'est un enfant qui l'a apportée hier soir.

— D'abord, qui vous a dit que j'attendais une lettre? fit Bessie d'un air irrité et dédaigneux. De quoi vous mêlez-vous? S'il est arrivé une lettre pour moi, pourquoi ne me l'a-t-on pas donnée tout de suite?

— Aïcha se trouvait là, répondit Hélène avec calme, sans paraître remarquer l'insolence de son ennemie. Elle a reçu la lettre et, par malice, elle l'a gardée. Elle vient de me l'avouer, en me priant de vous la rendre avec ses excuses; la voici!

Miss Roboam s'en empara avec méfiance, examina l'adresse d'un air soupçonneux et attentif, comme si elle n'avait pas reconnu du premier coup d'œil l'écriture de Bob, déchira enfin l'enveloppe rageusement, et parcourut les quelques lignes qu'elle contenait en fronçant le sourcil. Quand elle eut fini, elle réfléchit un instant et la rendit à M<sup>lle</sup> Baudoin en disant d'un ton agressif :

— Cette lettre a été décachetée! Vous l'avez lue!

— Pour qui me prenez-vous? fit Hélène avec hauteur.

— Alors, c'est Aïcha! Je me plaindrais à M. Sirvan si cela m'intéressait, mais je ne sais pas du tout ce que cela veut dire. Ce n'était pas pour moi!

Hélène resta un moment stupéfiée par tant d'audace, Elle reprit sur le même ton :

— C'est trop fort! Vraiment? Vous en êtes sûre? Alors, j'aurais peut-être mieux fait de laisser Aïcha suivre son idée de la montrer d'abord à M. Sirvan?

Bessie, cette fois, hésita un peu et rougit en répondant :

— Vous pouvez le faire, et même je vous en prie! Je ne suis pas assez sotte pour tomber dans le piège grossier qu'on m'a tendu en m'écrivant cette stupide lettre.

— Non! je ne le ferai pas! s'écria Hélène. Vous êtes bien imprudente, miss Bessie, de jouer un tel jeu avec M. Sirvan. Vous vous perdez par votre faute, mais je vous sauverai malgré vous!

— Je n'ai besoin du secours de personne, déclara orgueilleusement miss Roboam. Je vous ai déjà dit de vous mêler de ce qui vous regarde!

— Alors, reprenez donc votre lettre! répliqua M<sup>lle</sup> Baudoin en se levant, outrée. Ce n'est pas à moi qu'elle est adressée!

— Je n'en veux pas! Vous pouvez en faire ce qu'il vous plaira, répondit Bessie grossièrement.

— Je n'en ferai rien du tout. Et si j'ai un dernier conseil à vous donner, c'est de la détruire à l'instant même, afin qu'elle ne tombe pas sous les yeux de M. Sirvan.

Miss Roboam repoussa si brutalement sa main tendue que la lettre tomba sur le tapis, entre elles deux. Juste à ce moment, la porte du petit salon souvrit, et Sirvan parut. Hélène vit Bessie pâlir. Elle n'avait qu'un pas à faire pour cacher la lettre sous son pied, elle le fit, généreusement, héroïquement :

— Que se passe-t-il donc? dit Sirvan avec sévérité. C'est bien le bruit d'une querelle que j'entends? chez moi? Entre vous, Hélène, et miss Roboam?

— On veut me perdre à vos yeux! larmoya Bessie. Tout le monde, ici, s'est mis contre moi!

— Je crois plutôt que c'est vous qui vous êtes mise contre tout le monde, miss Roboam! répliqua Gildas en la regardant fixement. Il n'y a ici que de braves gens, francs et honnêtes, qui n'ont rien à dissimuler. Laissez-moi prendre cette lettre que vous cachez sous votre pied, Hélène!

Elle répondit bravement :

— Non, Monsieur. Miss Roboam est libre de le faire, puisqu'elle lui appartient. Moi je ne le peux pas.

— C'est bien. Miss Roboam, je vous prierai donc de ramasser cette lettre qui vous est adressée et de me la montrer immédiatement. Votre mère vous a confiée à moi, j'ai le droit de savoir qui vous écrit, et ce qu'on vous écrit!

Bessie, alors, ramassa la lettre qu'Hélène venait de repousser du pied et la déchira, en pleurant de rage.

— Voilà ce que j'en fais! s'écria-t-elle, jouant son va-tout.

— Vous êtes bien ingrate envers ce pauvre Bob! repartit Sirvan avec ironie. Vous ne l'aimiez donc pas?

Bessie resta sidérée. Elle se sentit démasquée.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia-t-elle, perdant contenance.

— Ne mentez plus! dit Sirvan, glacial. C'est inutile. J'ai vu, hier soir, Robert Arton, je sais tout! Je n'avais même pas besoin de lire la lettre de cet honnête garçon, que vous avez si indignement trahi, pour connaître votre duplicité. Depuis quelques jours, je ne conservais déjà plus aucune illusion sur vos sentiments à mon égard. Vous ne serez donc pas surprise si les miens s'en trouvent modifiés au point de renoncer à faire votre bonheur. Je suis trop vieux pour vous, mon enfant, en effet. Si vous avez peut-être eu tort de le dire, vous avez eu raison de le penser. Mais, heureusement pour moi, tout est relatif en ce monde, même la jeunesse, et, malgré tout, j'espère avoir encore quelques belles années à passer sur cette terre.

— Oui, je vous comprends bien! riposta miss Roboam en relevant soudain la tête avec défi. Vous êtes bien aise d'avoir trouvé un prétexte pour me laisser tomber et pouvoir épouser votre chère gouvernante!

— Oh! fit Hélène en rougissant sous l'insulte cachée.

Il n'y a peut-être pas d'affront plus pénible que celui qui tend à nous enlever le mérite du devoir qui nous a le plus coûté à remplir. M<sup>lle</sup> Baudoin, qui souffrait déjà de se trouver présente à cette explication inévitable et définitive, voulut se retirer. D'un geste impératif, Sirvan la retint.

— J'attendais cela! dit-il en haussant les épaules. C'était à prévoir. Je vous ai avertie dès le premier jour, mademoiselle Baudoin. Vous n'avez pas voulu me

croire! Vous êtes victime de votre modestie comme d'autres le sont, ou le seront, de leur orgueil. Mais, quoi que miss Roboam puisse dire et faire, je suis décidé à n'en tenir aucun compte, et à réparer autant que possible le tort que je lui ai causé inconsciemment en l'exposant à la tentation de rompre ses engagements antérieurs avec le jeune Robert Arton pour en prendre de nouveaux, plus avantageux, paraît-il, avec moi. Malgré tout je ne l'abandonnerai pas dans sa détresse actuelle. J'assurerai son sort et celui de sa mère comme je l'ai fait jusqu'à présent.

— En Angleterre, les choses ne se passeraient pas ainsi!... interrompit Bessie furieuse. Il y a eu promesse de mariage!

— Promesse de qui? A qui?... D'Arton ou de moi? De vous à lui, ou de vous à moi? répliqua Sirvan avec une froideur railleuse. Je serais curieux d'être fixé à cet égard!

— Vous êtes bien dur pour moi! pleurnicha alors Bessie qui comprit l'urgence d'éviter une rupture désastreuse. J'ai cru devoir vous prouver ma reconnaissance!

— N'essayez pas de vous excuser, Bessie! Aucune raison ne saurait justifier votre conduite, et il serait trop tard maintenant pour la regretter. D'ailleurs je ne vous en veux pas, au contraire. Je vous sais gré de m'avoir ouvert à temps les yeux sur l'erreur irréparable que j'allais commettre. J'aurais fait votre malheur et le mien. Celle que j'aimais, ce n'était pas vous, Bessie!... C'était un être idéal, une prévision de mon imagination et de mon cœur, une créature d'élite, douce, tendre, modeste et sincère! Celle que j'aimais s'est révélée à moi enfin sous sa véritable forme; je l'aime et je l'aimerai toujours, car elle possède tous les charmes de la jeunesse, et elle les possédera éternellement à mes yeux quoi qu'il arrive!... A présent que tout est dit, je crois que les convenances exigent que vous ne restiez pas une nuit de plus sous mon toit, miss Roboam. Vous partirez ce soir avec Rosalie, qui vous accompagnera jusque chez votre mère. Je souhaite bien sincèrement que vous soyez heureuse avec Bob ou un autre et j'espère que vous le serez, car je pense que cette dure leçon ne vous sera pas inutile. De mon côté, vous pouvez être tranquille, Bessie, je vous tiens quitte de toute gratitude envers moi pour le passé et pour l'avenir, et comme il est probable que

vous ne me reverrez jamais, je vous dis adieu maintenant, adieu pour toujours!... Venez, Hélène!

Ils sortirent, laissant Bessie seule, immobile, atterrée, au milieu du salon. Quelques minutes plus tard, Rosalie vint la prier de bien vouloir monter avec elle pour faire ses malles, et, à midi, elle lui servit son repas dans sa chambre, par ordre de M. Sirvan,

## XVI

La journée parut longue à tout le monde. Un silence de catastrophe planait sur *les Terreaux* depuis l'exécution de miss Roboam. C'est à peine si le personnel, réuni à la cuisine à l'exception d'Aïcha, après le déjeuner des maîtres, avait osé sourire quand le Bellevillois, pour rompre la glace, avait déclaré que la négresse était quand même « un as ».

— C'est elle qui a mis l'Anglaise *knock-out* avec le coup de la lettre... Elle l'a eue, quoi!

— Penses-tu? répliqua le chauffeur Amédée. Monsieur savait déjà tout, puisqu'il avait vu Bob! C'est moi-même qui l'ai conduit au *Chaperon-Rouge* où le jeune homme était descendu. Bob attendait la réponse au billet doux que Rosalie a lu à la négresse. Il espérait peut-être que miss Bessie allait venir elle-même pour se défendre, et sortir de tous ses bobards plus blanche que la neige. Mais il en a été pour ses frais d'hôtel. Après l'explication qu'il a eue avec Monsieur, il n'avait plus qu'à reprendre le train, c'est ce qu'il a fait!

— Voilà ce que c'est que de vouloir ménager la chèvre et le chou, observa sentencieusement la cuisinière. Entre deux chaises, miss Bessie va se trouver assise par terre, et c'est bien fait pour elle. Quant à l'Anglais, il n'y est pour rien. Moi, il m'est plutôt sympathique, ce garçon!

— En tout cas, ce n'est pas à Mam'zelle Aïcha que ça profitera, répondit le Parisien qui suivait son idée favorite. Rendez-vous compte que le film il ne peut pas finir autrement que par le mariage du « millionnaire » avec la demoiselle de la haute, vertueuse et ruinée! Non,

mais, alors, qu'est-ce que le public il mettrait ses gants pour applaudir! M'sieur Labrèche, si vous n'avez pas le pied marin, m'est avis que vous aurez bientôt l'occasion de donner à manger aux poissons de la Méditerranée, avant de faire connaissance avec les arcades de Biskra!

Un sourire silencieux déplissa un instant toutes les rides de Labrèche, intérieurement ravi.

— Et vous, monsieur Auguste, est-ce que vous serez du voyage? minauda la cuisinière.

— Si vous en êtes, même Caroline! répondit galamment le Bellevillois, la bouche en cœur.

Pendant que ces menus propos s'échangeaient en bas, Aïcha, qui remplaçait auprès de M<sup>lle</sup> Tissot la femme de chambre occupée par miss Roboam, aidait également la jeune fille à terminer ses préparatifs de départ. La lettre que Yolande avait reçue le matin la rappelait d'urgence à Paris. En la communiquant à M. Sirvan, Yolande avait demandé à son cousin la permission d'emmener Annette et de la garder jusqu'à la fin des vacances, pour tâcher de lui faire oublier ses taquineries qu'elle regrettait très sincèrement. Cette question imprévue avait été discutée et réglée pendant le déjeuner de midi auquel Bessie n'avait pas pris part. Aussitôt après, Sirvan avait envoyé ses deux jeunes parentes avec Hélène à la ville sous la conduite de Labrèche, soi-disant pour faire quelques emplettes indispensables, en réalité pour leur éviter l'émotion pénible du départ de miss Roboam, et à celle-ci la honte d'être chassée sous leurs yeux de cette maison qui avait dû être la sienne.

Bien qu'il la considérât comme une misérable petite créature indigne de pitié, il était trop bon pour ne pas lui épargner cette suprême humiliation.

Personne ne se trouva sur le passage de Bessie lorsqu'elle descendit dans la cour au moment du départ. Il faisait déjà presque nuit et il pleuvait. Le chauffeur Amédée conduisit miss Roboam à la gare et l'installa dans le train avec Rosalie qui pleurait en se séparant encore de son mari.

Bessie n'avait pas prononcé un mot depuis la scène du matin. Quand le train s'ébranla, elle se mit à la portière pour regarder une dernière fois le Paradis perdu, mais la pluie froide lui cingla le visage, et elle se rejeta dans son coin en maugréant avec une insouciance affectée :

— Qu'ils aillent tous au diable!

Rosalie, scandalisée, lui fit observer sans aménité que, pour le moment, c'était elle qui avait plutôt l'air d'en prendre le chemin.

Après le départ de miss Roboam, Sirvan avait fait venir Aïcha dans son cabinet de travail.

— Je voudrais voir ton avenir assuré, ma petite fille, lui dit-il avec bonté, car je ne puis te garder près de moi. Dis-moi donc ce que je pourrais faire pour toi! Veux-tu retourner dans ta tribu? Ali t'y conduira.

Aïcha avait déjà compris qu'elle n'avait plus rien à espérer et que son départ était inévitable. Elle répondit d'un air triste, mais soumis et résigné, qu'il ne fallait pas s'inquiéter d'elle.

— Moi pas besoin chercher bien loin pour trouver un mari! ajouta-t-elle en secouant la tête avec fierté. Toi pas vouloir garder pauvre Aïcha, c'est bon! Moi marier avec Dala. Lui Bambara comme moi. Nous a parlé ensemble hier chez Mame la marquise. Dala y en a bientôt assez d'argent pour partir là-bas nous deux. Moi beaucoup pleurer plus jamais toi voir, mais toi heureux!

— Pauvre fille! dit Sirvan ému et peiné. Tu n'es encore qu'une enfant ignorante et naïve! Va, tu seras encore plus heureuse avec un beau et brave garçon de ta race qu'auprès d'un maître étranger! Avec la dot que tu apporteras à ton mari, tu seras riche et bien traitée. Plus tard, j'irai te voir dans ton pays, mais, de loin comme de près, je veillerai sur toi. Maintenant, tu n'es plus à moi, tu es libre... Petite Aïcha, adieu!

Aïcha baisa en pleurant la main qu'il lui tendait et se retira. Toute noire, dans ses vêtements de soie noire, elle avait l'air de porter le deuil de son amour sans espoir.

Une à une, les figures du Passé s'éloignaient, s'enfonçaient dans l'oubli obscur, s'évanouissaient comme des ombres vaines. Une seule demeurait, qui se tenait modestement à l'écart, les yeux baissés, si touchante dans son abnégation, dans l'ignorance de sa beauté, de la séduction irrésistible qui émanait d'elle, que Gil-das avait envie de s'agenouiller devant elle comme devant une image sainte, les mains tendues pour l'implorer :

— Hélène! Hélène chérie, adorée!

Il avait prononcé son nom tout haut sans s'en apercevoir devant ses deux *boys* qui l'habillaient pour le dîner.

— Elle t'aime! dit Ahmed avec un bon sourire. Allah te la destinait! Avant de t'avoir vu, elle était déjà l'esclave de ton désir. Elle a appris à parler l'arabe parce que je lui ai dit que cela te serait agréable.

— Est-ce possible? s'écria Sirvan, ivre de joie.

— C'est comme je te le dis, Monsieur, et elle a aussi appris l'arabe à Mam'zelle Annette et le bambara avec Aïcha.

— Qu'il me tarde de la revoir! soupira Sirvan.

— La voiture doit être rentrée, dit Ali, je viens d'entendre sonner au portail.

Gildas s'élança dehors avec la vivacité d'un jeune homme et d'un amoureux, mais il s'arrêta, désappointé, sur le perron : Annette et Yolande étaient seules devant lui!

— Hélène! Où est Hélène? s'écria-t-il, le cœur étreint d'une angoisse soudaine et terrible.

M<sup>lle</sup> Tissot répondit d'un ton sérieux, très émue :

— M<sup>lle</sup> de Brécy s'est fait conduire à Vigneux. Elle nous a priées de vous présenter ses excuses et nous a fait ses adieux.

— Elle ne vous a rien dit de plus pour moi? Elle ne vous a pas chargées de me remettre un mot?

— Non, mon oncle, répondit Annette tristement. Elle a simplement dit que vous comprendriez pourquoi elle ne pouvait pas revenir avec nous ce soir à Givry. Comme Yolande et moi nous partons demain matin, Hélène a sans doute pensé qu'elle ne devait pas rester aux *Terreaux* après ce qui s'est passé avec miss Roboam?

Sirvan réfléchit un instant, le sourcil froncé, puis son visage anxieux s'éclaira d'un sourire.

— Hélène a raison, comme toujours! dit-il en rentrant dans la maison avec les deux jeunes filles... C'est chez sa mère d'adoption que je dois aller chercher ma fiancée.

— Nous reviendrons pour votre mariage, dit Yolande gentiment. Je garderai Annette jusque-là, et je la ramènerai ensuite à Paris, où je l'installerai moi-même chez la vieille amie de M<sup>lle</sup> de Brécy.

Sirvan lui serra la main avec affection.

— Hélène et moi, nous vous en serons infiniment reconnaissants, Yo! Je vous remercie d'avance, et de tout mon cœur.

Bessie était partie depuis une heure environ quand Labrèche avait ramené Annette et Yolande au château, et c'était un soulagement pour tout le monde de ne plus la voir ni l'entendre. Mais quand les domestiques apprirent que M<sup>lle</sup> Baudoin n'était pas rentrée et qu'elle ne reviendrait pas, ce fut une consternation générale. On ne concevait plus *les Terreaux* sans M<sup>lle</sup> Baudoin! Il fallut toute l'éloquence du Bellevillois pour empêcher la grosse Caroline de rendre son tablier séance tenante.

Le soir même, Sirvan envoya Aïcha à Vigneux avec un mot pour la marquise. Il lui demandait la permission d'aller la voir le lendemain, ayant à lui parler d'urgence au sujet de M<sup>lle</sup> de Brécy, et la priait de bien vouloir garder Aïcha près d'elle jusqu'à son mariage avec Dala. Le chauffeur rapporta la réponse affirmative pour Aïcha. Il avait vu la négresse installée et déjà familiarisée avec la nombreuse domesticité du château de Vigneux.

« J'ai l'intention d'aller demain matin à la gare de Sermizelles avec Hélène pour embrasser encore une fois Yo et Annette avant leur départ, ajoutait la marquise. J'espère vous y voir, et vous me ferez le plaisir de venir déjeuner avec nous à Vigneux. »

Pour calmer son agitation, Sirvan alla faire un tour sur la terrasse. Il pleuvait toujours et il faisait nuit noire, mais Gildas n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Son âme était sans doute aux antipodes de son corps, car il lui semblait faire grand jour et grand soleil.

Il n'avait plus qu'une idée, qu'un désir : être à demain pour revoir Hélène!

## XVII

L'aube se leva enfin sur ce lendemain béni! Sirvan, en tenue de cérémonie sous son trench-coat beige clair, accompagna les jeunes filles à la gare. La marquise y était déjà avec Hélène. Gildas leur serra la main sans lever les yeux sur M<sup>lle</sup> de Brécy. L'endroit était trop banal pour l'échange d'un premier regard d'amour. D'ailleurs, Annette accapara sa chère Hélène jusqu'au moment du départ. Elle n'espérait pas la joie de la revoir à la gare, et cette heureuse surprise adoucit un peu la tristesse des adieux. Hélène lui faisait ses dernières recommandations d'une voix éperdue :

— Annette, vous expliquerez à ma chère vieille Marbeau ce que je n'ai pas cru devoir lui écrire de peur de l'inquiéter ou de lui donner des espérances que je croyais à jamais irréalisables! Mais, si cela ne suffit pas pour l'éclairer, si elle s'étonne et s'afflige de ne pas me voir revenir avec vous, Annette, vous lui direz que je ne m'appartiens plus, que je suis prisonnière du bonheur qu'elle rêvait pour moi! Alors, vous la verrez sourire et pleurer en même temps, heureuse et désolée parce qu'elle m'aimait bien. Vous l'embrasserez pour moi, n'est-ce pas, ma chère petite Annette, et vous l'aimerez comme moi?

— Je vous le promets! dit brièvement la pauvre jeune fille qui ne parvenait plus à retenir ses larmes.

Quant à M<sup>lle</sup> Tissot, elle avait plutôt envie de sourire que de pleurer. Elle disait « au revoir » et non pas « adieu » à ce beau pays, avec le secret espoir d'y revenir plus d'une fois après le mariage de son cousin Sirvan.

Bientôt, le train de Saumur-Paris arriva et le sifflet du départ vibra, abrégeant les adieux, car l'arrêt était court. Annette Sirvan eut à peine le temps de laisser tomber deux ou trois paquets de gâteaux et son sac à main avant de se hisser, tout effarée, dans le comparti-

ment où Yolande était déjà montée. Un employé impitoyable ferma la portière, et le train, indifférent, les emporta comme il avait emporté Bessie la veille, sans rémission. Hélène, en larmes, entre Sirvan et la marquise, voulut rester sur le quai de la gare tant qu'elle put voir flotter au vent le petit mouchoir d'Annette. Lorsque tout eut disparu, jusqu'au dernier flocon de fumée, elle consentit enfin à se laisser emmener par son amie. Sirvan prit place en face d'elle dans la limousine de la marquise qui les ramena tous trois en peu de temps au château de Vigneux.

La marquise et Hélène étaient montées dans leurs chambres en arrivant pour enlever leurs vêtements et leurs coiffures d'auto. Elles étaient à peine revenues dans la bibliothèque, où Sirvan les attendait, que la marquise se plaignait d'avoir froid, ayant oublié son écharpe. C'était un prétexte pour éloigner Hélène pendant quelques minutes, car M<sup>lle</sup> de Brécy s'empressa naturellement d'aller chercher l'écharpe réclamée. Lorsqu'elle reparut, plus jolie et plus charmante que jamais dans une simple robe de crêpe bleu, Sirvan, assis à côté de la marquise, avait l'air profondément ému. Tous deux se levèrent d'un même mouvement dès qu'Hélène entra, et la marquise, allant à sa rencontre, la prit par la main pour revenir avec elle auprès du châtelain des *Terreaux*.

— Ma chère Hélène, dit-elle avec une inconsciente solennité, notre ami Gildas Sirvan vient de me faire l'honneur de me demander votre main, et je ne crois pas que vous me reprocherez jamais de la lui avoir accordée... Mais écoutez-moi encore un instant, mes enfants! J'ai quelque chose de plus à vous dire... Gildas, vous avez raison de me considérer comme une mère pour Hélène, car j'ai l'intention de l'adopter et de lui laisser toute ma fortune.

— Chère amie! s'écria M<sup>lle</sup> de Brécy en l'embrassant, c'est inutile! Je ne pourrai pas vous aimer davantage!

— N'en faites rien, je vous en supplie! disait de son côté Sirvan effrayé. Vous savez bien que mon amour pour Hélène est aussi désintéressé que mon amitié pour vous!

— Je n'en doute nullement, mes bons amis, répliqua la marquise en souriant, mais je n'en ferai pas moins ce que j'ai résolu, et j'espère que vous respecterez mes dernières volontés. Je n'ai jamais eu d'enfants, je n'ai plus de famille, vous ne voudriez pas me refuser l'un

et l'autre la joie d'appeler Hélène « ma fille » et Gildas « mon fils »!

Ils baisèrent tous deux avec émotion ses petites mains sèches et pâles, et elle les réunit dans une même étreinte vraiment maternelle.

C'est ainsi que M<sup>lle</sup> Baudoin et Gildas Sirvan se trouvèrent tout à coup aux bras l'un de l'autre, et que leurs lèvres se joignirent pour le premier baiser. La bonne marquise n'était plus là, elle avait jugé sa présence inutile pour l'instant, sinon inopportune.

— Hélène, je vous aime! répétait Sirvan en extase. Je vous aime depuis que je vous connais! Mais vous m'aimiez avant de me connaître, je le sais, Ahmed me l'a dit!...

Elle répondit, un peu confuse et très sérieuse :

— Ahmed a dit vrai! Mais je vous assure, Gildas!... jamais je n'aurais cru que vous, tel que vous êtes, vous m'aimeriez ainsi, telle que je suis!...

FIN

*Si vous avez un jardin,  
Si vous habitez la campagne,  
Si vous rêver d'y finir vos jours,  
lisez*

# RUSTICA

HEBDOMADAIRE

**Revue universelle illustrée  
de la vie à la campagne  
— de 32 pages —**

JARDINAGE, ÉLEVAGE, BASSE-COUR,  
HORTICULTURE, CHASSE PÊCHE,  
T. S. F., SPORTS, BRICOLAGE, COURS  
DES DENRÉES ET CÉRÉALES. GRANDS  
MARCHÉS, LA SEMAINE EN IMAGES,  
— LA SEMAINE AMUSANTE. —  
NOUVELLES ILLUSTRÉES. ROMAN.

**Parait tous les samedis partout**

**0 fr. 50** (f<sup>co</sup>, 0 fr. 60)

■ ■ ■  
**RUSTICA**

■ ■ ■  
**ABONNEMENT D'UN AN :**

France et Colonies, 20 fr. ; Belgique, 45 fr. belges ;  
Suisse, 8 fr. suisses ; Union postale, 45 fr. ; Autres pays, 65 fr.

Éditions de la Société Anonyme du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

## Des Romans d'Aventures !

Il n'en est pas d'aussi passionnants que  
ceux de la

## Collection **PRINTEMPS**

*spécialement édités pour intéresser toute la jeunesse,  
filles et garçons ; ils sont aussi très appréciés par les  
grandes personnes.*

Réunissant la collaboration des meilleurs auteurs  
et de dessinateurs de talent, ils se présentent sous  
la forme de jolis petits volumes de 64 pages, sous  
une belle double couverture en couleurs représentant  
les scènes les plus palpitantes du roman. Le format  
très pratique, de 10<sup>cm</sup>1/2×16<sup>cm</sup>, permet d'avoir tou-  
jours un volume avec soi et de le glisser facilement  
dans un sac ou dans une poche.

## La Collection **PRINTEMPS**

publie un nouveau volume le 2<sup>o</sup> et le 4<sup>o</sup> Dimanche  
de chaque mois.

Ces volumes sont en vente de façon permanente  
dans toutes les bibliothèques des gares et chez tous  
les bons libraires au prix de :

**0 fr. 50 le volume.**

*(Envol franco contre 0 fr. 60. Étranger : 1 franc.)*

Abonnement d'un an (24 volumes) : France et  
colonies : 12 francs. Belgique : 20 francs belges.  
Suisse : 6 francs suisses. U. P. : 25 francs. Autres  
pays : 30 francs.

Adresser toute la correspondance et les mandats-poste à M. le  
Directeur du "Petit Écho de la Moine", 1, rue Gazan, Paris-XIV<sup>e</sup>.

# ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

## Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 11 albums : 76 fr. ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles par sa qualité morale  
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

